ACADEMIE DES SCIENCES D'ALBANIE
SECTION DES SCIENCES SOCIALES

STUDIA ALBANICA

XXXVIIe Année **2004**

TIRANA

STUDIA ALBANICA

CONSEIL DE REDACTION

Rédacteur en chef: Seit MANSAKU

Adjoint: Kristaq PRIFTI

Secrétaire: Lefter NASI

Membres: Jorgo BULO, Shaban DEMIRAJ, Muzafer KORKUTI,

Ana LALAJ, Afërdita ONUZI

Rédacteur: Drane KOÇI

© Académie des Sciences d'Albanie, 2004,
Tous droits réservés.

Adresse: Académie des Sciences d'Albanie
Section des Sciences Sociales, Tirana - Albanie

Shaban DEMIRAJ
Kristaq PRIFTI

LE CONGRES DE L'ALPHABET ET SON ROLE SUR LE DEVELOPPEMENT DU MOUVEMENT CULTUREL NATIONAL ALBANAIS

Le Congrès de l'Alphabet de la langue albanaise de 1908, constitue avec le Congrès de l'Orthographe, l'un des événements les plus remarquables dans l'histoire de la culture et de la nation albanaise en général, l'une des plus grandes réussites dans le domaine de la culture du XXe siècle.

Il a marqué le résultat de toute une époque dans l'histoire de la culture nationale albanaise en couronnant les efforts menés pendant des siècles pour élaborer la langue albanaise, pour élaborer un alphabet aussi précis et approprié que possible pour l'écriture de l'albanais, commun à tous les Albanais[1].

Comme on sait, la langue albanaise, pour des raisons historiques connues, a eu une documentation écrite relativement tardive. Tout comme le roumain et le lituanien, l'albanais est documenté par écrit dès le XVIe siècle, dans l'œuvre "Meshari" (Le Missel) de Gjon Buzuku de 1555, lequel n'exclue pas mais au contraire sous-entend le fait que cette langue eut été écrite même plus avant. Il ne s'agit pas d'écrits courts tel que *Formula e Pagëzimit* (Formule du Baptême) de 1462 etc., mais il s'agit d'utilisation plus large de la forme écrite de cette langue - une question débattue par certains chercheurs dont on ne parlera pas dans cet exposé. Nous nous suffisons à souligner ici le fait connu que tout comme Buzuku et les autres écrivains albanais du Nord, postérieurs à lui, Matrënga et les écrivains arbëresh suivants, ont utilisé le même signe graphique pour marquer les voyelles longues et ce fut notamment le doublement de ce signe graphique[2]. Il est peu possible qu'une telle norme orthographique commune chez les anciens écrivains albanais et arbëresh ait été une coïncidence, si l'on tient compte du fait que cela ne se rencontre pas dans les langues écrites du Bassin Méditerranéen, donc, ni en latin, ni en grec, non plus dans les langues slaves.

Buzuku et les autres écrivains religieux après lui, étant sous l'influence de l'église catholique, se sont servis, pour écrire leurs livres, de l'alphabet latin

---

[1] M. Domi, *Alfabeti i gjuhës shqipe dhe Kongresi i Manastirit*, dans: "Alfabeti i gjuhës shqipe dhe Kongresi i Manastirit", Tiranë, 1972, p. 8.

[2] En voilà quelques exemples de Buzuku et de Matrënga: *u baashë, klenë, nvraatë, të keesh, të tuu* etc. (Buzuku); *kaa, tue klaarë, jee, ndeer, fuqii* etc. (Matrënga).

tout en le complétant par des lettres spéciales, ce qui rendait difficile l'impression des livres en albanais dans les imprimeries qui ne possédaient pas ces lettres-là. C'est pourquoi, d'autres auteurs albanais et étrangers se sont mis à écrire l'albanais par différents alphabets, ayant à la base surtout l'alphabet latin et parfois l'alphabet grec. Tandis que les écrivains appelés bejtexhinj (rimailleurs) se sont servis de l'alphabet latin. On n'a pas manqué d'ailleurs de faire des efforts pour créer un alphabet spécial (Todhri, Veqilharxhi).

La tâche indispensable et pressante pour l'unification de l'alphabet de l'albanais revint à l'époque de la Renaissance, pendant laquelle, grâce aux efforts de certaines générations d'hommes érudits, d'écrivains et de publicistes, l'Albanie connut un développement et un enrichissement de la pensée politique et culturelle nationale, de la langue et de la littérature albanaise.

Mais, dans l'Albanie asservie par l'Empire Ottoman, où manquaient les institutions culturelles et étatiques, où l'on poursuivait une politique sans égale de dénationalisation à l'égard des Albanais et où, comme s'exprimait Sami Frashëri en 1899, il était interdit "l'ouverture des écoles albanaises"[3], l'établissement d'un alphabet uni, bien qu'un problème de culture au fond, devint l'une des questions les plus importantes du mouvement national en général. La solution en était considérée par les militants de la Renaissance comme un facteur qui contribuerait non seulement à l'élaboration ultérieure de la langue et de la littérature albanaise, mais également à la consolidation de l'unité nationale et politique du peuple albanais.

Les militants de la Renaissance Nationale avaient raison de juger que le choix d'un alphabet unique pour la langue albanaise avait été entravé aussi par l'esprit et les intérêts locaux des associations et des groupes culturels albanais nourris des discordes régionales, héritées de la profondeur des siècles. Les tendances séparatistes et les discordes sur la question de l'alphabet de la langue albanaise ne furent pas évitées ni après l'approbation obtenue grâce aux efforts de Sami Frashëri, de Jani Vreto, de Pashko Vasa, de Hasan Tahsini etc., en 1879, de l'alphabet d'Istanbul lequel, en dépit du pas important qu'il marqua vers l'établissement d'un alphabet commun, ne résolut pas la question de manière définitive.

Cet alphabet n'a été répandu que dans l'Albanie du Sud et dans celle Centrale, tandis que dans l'Albanie du Nord, en particulier à Shkodër, l'on utilisait trois autres alphabets: celui de l'association "Bashkimi" (1899), celui de l'association "Agimi" et l'alphabet des anciens écrivains du Nord, utilisé plutôt

---

[3] S. Frashëri, *Shqipëria ç'ka qënë, ç'është dhe ç'do të bëhetë ?*, Bucarest, 1899, Tirana 1962, p. 65.

par des clercs catholiques. A part ceux-ci il y était utilisé aussi l'alphabet arabe.

Même les organes de la presse albanaise, bien que publiés en alphabet latin, avaient des différences entre eux. Pourtant, ces journaux et ces revues albanaises-là ont porté en avant la pensée des lumières albanaises concernant les voies de l'unification de l'alphabet de l'albanais. On connaît la contribution particulière qu'a apportée le journal "Albania" (à Bruxelles et à Londres, 1897-1909) et son éditeur Faik Konica dans l'élaboration de l'écriture et de la langue littéraire albanaise. D'autres militants de la Renaissance comme Sami Frashëri, A. Z. Çajupi, Mithat Frashëri, Hilë Mosi, A. S. Drenova, Sh. Kolonja, Aleksandër Xhuvani, Fan Noli, Ndre Mjeda, Loni Logori, Sotir Peci etc., dans les articles publiés dans la presse albanaise des années 1897-1908, n'ont pas été d'accord avec ces multiples alphabets; ils l'ont considéré un phénomène divergent et nuisible à l'unité de la nation albanaise et ils ont fait appel à toutes les associations linguistiques et aux "éditeurs" des journaux albanais de "conclure un accord", et d'"adopter un alphabet unique pour l'écriture de l'albanais"[4]. Il y a eu même des propositions pour donner une solution à ce problème, en convoquant une assemblée ou un congrès afin d'établir "à la majorité des voix"[5] un alphabet commun pour tous les Albanais.

Pourtant, la convocation d'un congrès national pour établir un alphabet unique de la langue albanaise n'est devenue possible qu'après les nouvelles circonstances politiques, favorables au mouvement national, qui ont été créées à la suite de la Révolution des Jeunes Turcs en 1908 et de la proclamation de la Constitution. La fondation des clubs et des associations culturelles patriotiques, l'ouverture, grâce à leurs efforts, des écoles et la propagation de l'enseignement en langue albanaise, ont rendu urgent l'établissement d'un alphabet unique.

L'histoire a assigné au Congrès de Monastir la tâche de l'unification de l'alphabet de l'albanais, qui a été convoqué sur l'initiative du club "Bashkimi" de Monastir, au rôle le plus important parmi les clubs albanais. Dans "Zëdhënia" (L'avis) diffusé à cette occasion, l'on invitait à participer au congrès "tous les Albanais, en Albanie et à l'étranger", ainsi que "tout philologue albanais"[6].

Le Congrès de l'alphabet, tenu du 14 au 22 novembre 1908, a été transformé en un congrès tout national, où ont participé au total 50 délégués

---

[4] "Albania", Bruxelles, nr.7, 1897, *Puna e letrave*, article rédactionnel; "Shqipëria", Bucarest, nr.44, le 15 juin 1898, *Për alfabetnë*, article rédactionnel; A. S. Zacua (Çajupi), *Për alfabetnë*, dans "Shqipëria", Bucarest, nr.49, le 31 août, 1898; nr.50

[5] "Shqipëria", Magaga (Egypte), nr. 4, le 5 mai 1907, *Dy fjalë për Abenë*, article rédactionnel.

[6] Sh. Demiraj, K. Prifti, *Kongresi i Manastirit-ngjarje me rëndësi në Lëvizjen Kombëtare Shqiptare*, Tiranë, 1978, p. 70-71.

venant des quatre coins de l'Albanie, ainsi que des associations patriotiques albanaises de Sofia, de Bucarest, de Constance, de l'Amérique, de l'Égypte, de l'Italie etc.[7]. Ses délégués étaient des écrivains et publicistes connus, des linguistes et philologues albanais, des laïcs et des clercs, comme Gjergj Fishta, Nikollë Kaçorri, Ndre Mjeda, Gjergj Qiriazi, Mithat Frashëri, Hilë Mosi, Mati Logoreci, Thoma Avrami, Sotir Peci, Shahin Kolonja, Luigj Gurakuqi, Adam Shkaba, des activistes du mouvement national et des clubs albanais, comme Bajram et Çerçiz Topulli, Mihal Grameno, Fehim Zavalani, Dhimitër Mole, Nyzhet Vrioni, Rrok Berisha, Leonidha Naço, Dhimitraq Buda, Akil Eftimi, Shefqet Frashëri, Refik Toptani, Gligor Cilka, Emin bey Shkupi, Hafiz Ibrahim efendi (de Skopje), Ramiz Daci, Xhemal Beu (de Ohride), Fahri Frashëri (de Resna) etc.[8]. Comme président du Congrès a été élu Mithat Frashëri (Lumo Skëndo) et comme vice-présidents Luigj Gurakuqi et Gjergj Qiriazi.

Pourtant, le Congrès de Monastir n'a pas réussi à faire participer tous les intellectuels les mieux instruits dans la question de l'alphabet de la langue albanaise. Comme le soulignait dans l'un de ses rapports, Gjergj Qiriazi, vice-président du Club "Bashkimi" et du Congrès et membre de la Commission de l'alphabet, "*la majorité des hommes érudits de l'Albanie, qui avaient entendu parler de ce Congrès, pensaient qu'il n'était pas le moment de faire une telle chose...*". Il y a eu même de ceux qui, selon Gjergj Qiriazi, ont participé au Congrès "seulement pour être présents, sans en attendre une bonne conclusion"[9]. Mais, les travaux du Congrès et ses résultats ont montré que la voie choisie par les patriotes et les intellectuels renommés pour la solution du problème de l'alphabet, c'est-à-dire celle de la convocation d'une assemblée nationale, était la plus juste. L'œuvre réalisée dans le Congrès de Monastir a résisté au temps et est devenue partie intégrale de la culture spirituelle de la nation albanaise.

Les intellectuels réunis à Monastir étaient conscients de leur engagement pour résoudre non seulement l'une des tâches les plus importantes, mais également l'une des questions les plus inquiétantes du temps pour la nation albanaise. Sans une telle prise de conscience l'on ne peut pas comprendre leur fermeté pour ne pas quitter Monastir désunis, sans avoir résolu définitivement

---

[7] Sh. Demiraj, K. Prifti, *Kongresi i Manastirit-ngjarje me rëndësi në Lëvizjen Kombëtare Shqiptare*, Tiranë, 1978, p. 73-74.

[8] *Haus und Hof Staat Archiv, Wien, Politisches Archiv, Albanien* (par la suite: *HHSt.A, PA, A*), nr.71, Monastir, le 14 novembre 1908.

[9] HHSt. A, PA, Monastir, le 20 janvier 1909; "*Relacion (i Gjergj Qirizait) për Kongresin shqiptar të mbajtur në Manastir, 1/14 nëntor 1908*" (Relation de Gjergj Qiriazi sur le Congrès albanais tenu à Monastir, du 1er à 14 novembre 1908).

cette question aussi difficile qu'importante. Leur détermination de trouver une langue commune concernant l'unification de l'alphabet, ne doit pas être comprise seulement comme une conséquence de la pression en hausse qu'exerçaient les divers cercles patriotiques dans et hors du pays, mais en premier lieu comme un fruit de leur ferme conviction que la solution de ce problème était très urgente. L'utilisation des alphabets différents pour écrire l'albanais risquait d'approfondir davantage la discorde entre les Albanais à un moment où ils avaient besoin plus que jamais de coordonner leurs efforts pour donner fin à la domination pluriséculaire ottomane.

Or, le problème, simple en apparence, était très difficile à résoudre, parce que les participants au Congrès et les 11 membres de la Commission représentaient des cercles nettement différents et des alphabets tout aussi différents. Certainement chacun d'eux aurait été convaincu que l'alphabet de son "cœur" était sans équivoque le plus approprié à la langue albanaise. Ainsi, par exemple, ceux qui défendaient l'alphabet d'Istanbul de 1879, argumentaient que l'alphabet était un fruit de collaboration des patriotes éminents des diverses contrées de l'Albanie et qu'il avait satisfait au mieux aux besoins de l'écriture de l'albanais dans la publication d'une série d'œuvres importantes, comme celles de Naim et Sami Frashëri, de Jani Vreto etc., de quelques textes d'enseignement et de certains fameux journaux, tels que "Drita" de Shahin Kolonja, "Liria" de Mithat Frashëri etc. Il faut également tenir en considération que l'alphabet de 36 lettres satisfaisait au mieux aux exigences phonologiques de l'écriture de l'albanais. Mais le caractère hétérogène de ses lettres (dont la plupart latines, certaines grecques et d'autres spéciales) rendait difficile son utilisation en imprimerie. Les représentants des deux autres principaux alphabets de l'époque, notamment de l'association "Bashkimi" (1899) et de l'association "Agimi" (1902) avaient raison, eux aussi, de défendre les alphabets respectifs, parce que l'alphabet de "Bashkimi", basé sur l'alphabet latin et complété par des lettres doublées, était très pratique pour toute imprimerie de l'Europe, tandis que celui d'"Agimi", basé lui aussi sur l'alphabet latin mais complété par des lettres à signes diacritiques, bien qu'exact du point de vue scientifique, présentait les mêmes difficultés que l'alphabet d'Istanbul en l'imprimerie. On pourrait apporter des arguments pareils concernant d'autres alphabets aussi, utilisés jusqu'à ce temps-là pour écrire l'albanais.

Indépendamment des grandes différences dans les points de vue des délégués du Congrès sur l'alphabet et des interventions directes ou indirectes de certains milieux étrangers, les délégués du Congrès ont réussi à affranchir les difficultés grâce à leur fermeté pour donner la meilleure solution à ce problème. Ils ont confié ce travail à une commission composée de 11 membres, représentant des alphabets et des régions différentes. A la tête de cette

commission a été élu Gjergj Fishta, à l'âge de 37 ans; il n'était donc ni le plus âgé ni le mieux instruit en matière philologique parmi les 11 membres de la commission, mais il était un poète talentueux, qui, lors d'une séance ouverte du Congrès, a ému tous les participants par sa parole touchante et par sa fermeté de trouver à tout prix une solution à ce problème inquiétant. L'élection de Gjergj Fishta à cette occasion a été sans doute importante pour la bonne marche des travaux de la Commission des Onze.

Du rapport de Gjergj Qiriazi (1909) sur les travaux de cette Commission il résulte clairement que pendant ses travaux à huis clos, il y a eu de vifs débats appuyant l'une ou l'autre solution. Même sans ce rapport, l'on peut s'imaginer que les difficultés qu'on devait surmonter pour résoudre le problème de l'unification de l'alphabet, seraient grandes, par ce que de cette commission-là, présidée par Gjergj Fishta - représentant de "Bashkimi", faisaient partie Ndre Mjeda - représentant de l'association "Agimi" et également des représentants de l'alphabet d'Istanbul (Mithat Frashëri etc.). Il est vrai que ces trois alphabets avaient à leur base l'alphabet latin, mais ils différaient de la manière dont ils complétaient les lettres manquantes; d'ailleurs, ils différaient même en ce qui concerne les valeurs phonétiques qu'ils avaient attribuées à quelques-unes des lettres latines. Comme il se passe souvent en de tels cas, ce qui sépare les gens domine sur ce qui les unit. Dans la Commission des Onze, à Monastir, il ne se passa pas ainsi, bien que, naturellement, chacun des membres de la Commission s'efforçât de défendre ses points de vue.

La Commission a décidé de ne prendre en considération aucun des trois alphabets susmentionnés, mais de créer un nouvel alphabet latin en donnant ainsi aux lettres latines des valeurs phonétiques qui satisferaient aux exigences de la langue albanaise. Toutes les lettres latines ont été attentivement examinées et adoptées tout en faisant des modifications sur la valeur phonétique de certaines d'elles. Mais la commission n'est pas arrivée à un consensus sur les lettres nécessaires aux sons albanais n'existant pas en latin tels que /dh, gj, ll, nj, sh, th/ etc. Rien que pour la lettre par laquelle serait représenté l'interdental /dh/, les débats durèrent, selon le témoignage de Gjergj Qiriazi, deux réunions entières sans aboutir à quelque résultat. N'ayant pas d'information complète sur ces dicussions-là, l'on ne peut pas s'arrêter davantage sur cette question, d'autant plus que parfois les données dont on dispose ne correspondent pas. Ce qui est certain c'est que les membres de la Commission, en constatant l'impossibilité d'un accord commun sur les lettres discutables d'un nouvel alphabet et "poussés aussi par des raisons externes", comme il en est admis dans la Résolution du Congrès, ont décidé de "revenir en arrière" en adoptant l'alphabet d'Istanbul

avec quelques modifications, non sans importance, et "même un abécédaire purement latin pour être appris et utilisé communément entre Albanais"[10].

En optant pour deux alphabets, la Commission des Onze n'a pas résolu de manière définitive la question de l'alphabet unique pour la langue albanaise. Pour justifier cette décision-là, à la séance ouverte du Congrès, le 20 novembre 1908, il a été déclaré que l'alphabet d'Istanbul satisferait aux besoins de la nation, mais, pour pouvoir imprimer des livres hors de l'Albanie et pour envoyer des télégrammes vers l'étranger il serait nécessaire un autre alphabet aussi, purement latin[11]. Ainsi, lors de la séance plénière du Congrès (le 20 novembre) la raison de l'adoption d'un second alphabet a été présentée comme une question d'ordre technique simplement. Mais, comme le témoigne Gj. Qiriazi, il y aurait eu quelque autre raison aussi. Cet ex-membre de la Commission des Onze, répondant dans son intervention à la question "Pourquoi a-t-on choisi deux alphabets", écrit:

"Les télégrammes reçus de Guèguerie nous demandaient d'adopter l'alphabet de "Bashkimi", alors que les télégrammes de Tosquerie nous demandaient de prendre celui d'Istanbul ou de Frashëri. La Commission a dû prendre en considération toutes ces lettres et télégrammes, car, en ignorant l'une ou l'autre partie, il surgirait de grands obstacles au progrès de la nation, et comme ces deux alphabets étaient utilisés à l'école, l'un en Guèguerie et l'autre en Tosquerie, l'on décida à l'unanimité d'adopter deux alphabets, celui de "Bashkimi" et celui de "Frashëri", avec quelques modifications, conformément aux besoins de la langue"[12].

En tout cas, si l'on examine attentivement les conclusions de la Commission des Onze, l'on comprend aisément que la raison principale de l'adoption d'un second alphabet purement latin a dû être celle proclamée à la Séance Plénière du Congrès le 20 novembre. Naturellement, par une telle décision l'on satisfaisait aussi à la demande dont parle Gjergj Qiriazi, mais ceci semble avoir été une conséquence de la première raison et non pas une raison principale. On aboutit à cette conclusion en tenant compte du fait que le second alphabet, purement latin, adopté par la Commission du Congrès n'est pas identique à celui de "Bashkimi", comme l'on a cru ou comme il a été dit par

---

[10] *Vendimi i Komisionit mbi çështjen e Abecesë*, Monastir, 7/20 novembre, 1908, dans: Arkivi Qendror i Shtetit, fonds: Klubi "Bashkimi" i Manastirit, dossier nr.2, doc. nr. 2.

[11] HHSt. A, PA, A, Monastir, le 20 janvier 1909. Rapport (de Gj. Qiriazi) sur le Congrès albanais tenu à Monastir, 1/14 novembre 1908, p. 12.

[12] HHSt. A, PA, A, Monastir, le 20 janvier 1909. Rapport (de Gj. Qiriazi) sur le Congrès albanais tenu à Monastir, 1/14 novembre 1908, p. 19.

d'aucuns. Ces deux alphabets diffèrent entre eux par onze lettres et justement il s'agit des lettres /c, ç, e, ë, gj, nj, q, x, xh, z, zh/[13]. Il est vrai que ces deux alphabets appuyés sur l'alphabet latin complètent les lettres manquant à cet alphabet-là, surtout par l'union de deux lettres. Mais ceci n'est pas une particularité de l'alphabet de "Bashkimi", car une telle pratique se rencontre dans d'autres alphabets de l'albanais aussi, utilisés même avant. De la même façon est construit, par exemple, l'alphabet de Vaso Pasha[14]. D'ailleurs il y a eu quelque alphabet qui se rapprochait plus à l'alphabet actuel; ainsi, l'alphabet du journal "Besa", de Caire (1904) était différent de l'alphabet actuel albanais seulement par trois lettres[15]. De ces informations il résulte que, au moment où il a été posé la question de l'adoption d'un second alphabet à côté de celui d'Istanbul, la Commission des Onze n'a pas fait un travail superficiel en adoptant l'alphabet de "Bashkimi" automatiquement. Tout au contraire, les informations dont on dispose témoignent que la Commission a dû discuter longuement non seulement sur ce second alphabet mais aussi sur l'amélioration ultérieure de l'alphabet d'Istanbul, en y apportant quelques modifications[16].

Même par cette présentation succincte il en ressort clairement que la Commission des Onze a fait un travail précieux, marqué d'un esprit de coopération et de concertation. Tous les membres de la Commission y ont contribué et en particulier son président, Gjergj Fishta. Celui-ci aurait exercé son influence aussi sur la création du second alphabet avec des lettres purement latines, complété par des lettres jumelées, comme dans l'alphabet de "Bashkimi".

Le Congrès de l'alphabet de 1908 a donc terminé ses travaux arrivant à une solution qui, compte tenu des circonstances de l'époque, a été considérée un pas important vers la voie de la solution de la question tellement compliquée et inquiétante de l'alphabet de la langue albanaise. Le nombre des alphabets utilisés par les Albanais par la suite, a été réduit en deux, très semblables, étant

---

[13] Dans l'alphabet de "Bashkimi" ces sons étaient représentés respectivement par les lettres */ts, ch, é , e, gh, gn, c, z, zh, x, xh/*.

[14] Tomor Osmani, *Udha e shkronjave*, Tiranë, 1999, p. 209.

[15] Injac Zamputi, *Kontribut për historikun e alfabetit tonë*, dans: "Buletin për Shkencat Shoqërore", Tiranë, 1975/I, p. 194.

[16] Les modifications dans ce cas étaient: 1) les lettres */e/* et */ɛ/f/* devaient être interchangées, utilisées avec la valeur des voyelles actuelles */e/* et */ë/*; 2) la lettre */rr/* devait être écrite comme aujourd'hui avec */rr/*, alors que dans l'alphabet de 1879 elle était représentée par */p/* et celle-ci devait être utilisée avec la valeur qu'elle a dans l'alphabet actuel; 3) la consonne */xh/* devait être représentée par /x/ (avec un point en dessous), alors que dans l'alphabet de 1879 elle était représentée un peu différemment.

donné qu'à leur base il y avait l'alphabet latin. D'ailleurs, les deux alphabets seraient utilisés, selon une décision du Congrès, "conjointement". Ceci raffermirait l'union des Albanais et faciliterait la propagation de l'écriture et du savoir, car, au moins, cela mettrait fin au chaos qui existait dans l'utilisation des alphabets. Il va de soi qu'une telle appréciation de la décision du Congrès de 1908 ne peut être motivée que par les circonstances socio-historiques des Albanais au début du XXe siècle: il pesait encore sur eux le joug étranger.

Mais en regardant d'un œil critique la décision du Congrès de 1908, l'on peut affirmer que la solution que ce Congrès-là a donnée à la question de l'alphabet n'était pas définitive: il était probable que la discorde entre les Albanais dans ce domaine se poursuivrait. En effet, malgré la décision du Congrès pour utiliser les deux alphabets "ensemble", il était certain qu'une partie des Albanais utiliserait l'alphabet d'Istanbul et l'autre l'alphabet purement latin, laissant ainsi au temps le choix définitif. En tout cas cette décision-là, qui répondait aux attentes des deux parties, comportait en soi la solution définitive et rapide de la question de l'alphabet. On en possède une affirmation de Gjergj Qiriazi, qui dans son rapport écrit: "Dans l'espace de ces deux années à venir, avant la tenue du Congrès suivant, l'on comprendra lequel [des alphabets] sera le plus utilisé et c'est lui qui sera adopté comme alphabet national"[17]. Et la dernière décision dans ce cas ne tarda pas beaucoup. L'alphabet d'Istanbul, malgré son avantage de représentation de chaque son de la langue albanaise par une seule lettre, présentait des difficultés au niveau de l'impression dans les imprimeries qui ne possédaient pas ses lettres spécifiques. C'est pour cela qu'il a été vite sorti de l'utilisation et ainsi, vers la fin de la Première Guerre Mondiale il n'est resté en usage que l'alphabet purement latin lequel a été adopté comme second alphabet au Congrès de Monastir, satisfaisant très bien aux exigences d'une langue écrite en évolution permanente. L'alphabet qui est en usage aujourd'hui, tout comme l'alphabet d'Istanbul, est fondé sur le principe une lettre : un son et ce principe est respecté aussi bien dans le cas des lettres simples que dans le cas des lettres composées [*ll, rr, nj, gj, dh, sh, th, zh, xh*]. Mais il y a eu aussi des critiques contre cet alphabet, parce que dans certains cas, il ne satisfait pas au mieux à cette exigence. Il y est question de la non-distinction à l'écrit des sons-lettres /nj/ de /n-j/, /gj/ de g-j/, /dh/ de /d-h/, /th/ de /t-h/, /sh/ de /s-h/ et /zh/ de /z-h/ dans des cas tels que *zonjë* et *qen-je*, *lagje* et *djeg-je*, *e madhe* et *Mid-hat*, *ithtë* et *Et-hem*, *mashë* et *mos-hapje*, *zhabë* et *Maz-har* etc. A l'exception des cas du type *Mit-hat*, *Et-hem* et *Maz-har*, qui sont des noms propres de provenance étrangère et qui sont très peu nombreux, dans les autres

[17] Gjergj Qiriazi, *Rapport cité*, p. 19.

cas l'on a affaire à des mots composés, où l'union des sons /n/ et /j/, /g/ et /j/, /s/ et /h/ se fait à la limite des morphèmes et pour ces cas l'orthographe de la langue albanaise a trouvé une solution, en recommandant pour /j/ après /n/ et /g/ l'écriture en /-i/, tels *qenie*, *djegie* etc. Seulement pour les cas du type *mos-hapje* il n'y a pas de solution, mais ce ne sont que des cas très rares et qui ne constituent pas un problème[18]. Pour ce qui est des noms propres du type *Mid-hat*, Et-hem, *Maz-har*, etc., dans la pratique l'on remarque la tendance à les prononcer et écrire simplement *Midat*, *Etem*, *Mazar* etc. Quoiqu'il en soit ces cas-là ne mettent pas en question le principe de base de l'alphabet de l'albanais une lettre: un son. Dans ce cas il ne serait pas superflu de rappeler que telles difficultés, voire plus nombreuses et plus importantes, se font remarquer aussi dans l'écriture de certaines autres langues à tradition plus ancienne que l'albanais, tels l'anglais, l'allemand, l'italien, le français etc. Il faut tenir compte par exemple que dans les langues susmentionnées les lettres /c/ et /g/ se prononcent différemment lorsqu'elles sont suivies par une voyelle antérieure et autrement lorsqu'elles sont suivies par une autre voyelle ou bien par une consonne[19]. De même il vaut mentionner que dans ces langues se font remarquer de plus grandes difficultés même au niveau de l'orthographe de certains phonèmes, qui parfois sont représentées par deux ou plus de lettres et parfois par une seule lettre[20].

Considéré dans son ensemble le Congrès de l'Alphabet de 1908 est à juste raison appelé comme l'un des plus importants événements de l'histoire moderne du peuple albanais, comme un événement qui renforça et mena plus avant le mouvement national albanais au début du XXe siècle. L'esprit de concertation et de coopération, qui caractérisa tous les délégués du Congrès

---

[18] Emil Lafe, *Alfabeti I Kongresit të Manastirit i vështruar nga koha e sotme*, dans: "Studime filologjike", Tirana, nr.1-2/1999, p. 14.

[19] Il faut tenir compte par exemple en italien: *capo*[kapo], *confuso* [konfuzo], *culto* [kulto], *creare* [kreare] etc.; *cera* [çera], *ciclo* [çiklo] etc.; *gallo* [gallo], *sgombrare* [zgombrare], *gufo* [gufo] etc., et *gelo* [xhelo], *giro* [xhiro] etc. De même en anglais: *cap* [kaep], *cooperate* [kooperejt], *create* [kriejt] etc. et *cell* [sell], *ceiling* [silling] etc.; *gap* [gaep], *goal* [go:ll] etc. et *gentle* [xhentll], *gigantic* [xhigantic] etc., mais *give* [giv], *gilt* [gillt] etc. De telles remarques peuvent être faites aussi pour la prononciation de certaines autres lettres dans ces langues-là, mais ici ce n'est pas le cas de s'attarder davantage sur cette question.

[20] Il suffit de mentionner à titre d'exemple l'allemand où le phonème /*sh*/ est donné non seulement par les trois lettres /*sch*/ comme dans *Schiller* [shiler], *Schuld* [shuld] etc., mais aussi avec /*s-*/ initial suivi de consonnes, par ex. *Stutgard* [shtutgard], *Stein* [shtajn] etc.

sans distinction régionale ni religieuse, témoigna d'une bonne volonté des Albanais pour surmonter les différences en se plaçant au-dessus des conceptions individuelles bornées et pour trouver un langage commun au service d'une cause générale. Ceci est aussi le message le plus significatif transmis par le Congrès de l'Alphabet de 1908.

La place principale dans les travaux du Congrès de Monastir revint à la question de l'unification de l'alphabet, mais il ne resta pas une réunion purement linguistique. Dans les réunions secrètes, tenues lors du Congrès l'on discuta également sur d'autres questions du mouvement national, telles les relations entre Albanais et Jeunes Turcs, les mesures pour s'assurer les droits nationaux des Albanais, la préparation du terrain pour l'autonomie de l'Albanie, les questions du développement économique du pays, ainsi que les relations avec les États européens.

Les conclusions des débats qui eurent lieu dans ces réunions et les décisions prises furent inclues dans le programme national composé de 18 points qui fut remis au député de Korça, Shahin Kolonja, pour le soumettre au Parlement turc, au nom des Albanais. Ce programme constitue l'un des plus importants documents de ce Congrès et du mouvement national albanais de la première période après la Révolution des Jeunes Turcs. Bien que la demande de l'autonomie de l'Albanie n'y fût pas exprimée ouvertement, l'on y présentait une série de mesures qui mèneraient petit à petit vers sa réalisation.

La place principale revenait aux exigences pour la "reconnaissance officielle de la nation albanaise et de la langue albanaise". A ce même but visait aussi la demande de créer l'école nationale indépendante, en décrétant la langue albanaise comme "langue d'enseignement dans toutes les écoles publiques"[21] Les savants de la Renaissance nationale, tout comme les plus illustres militants du mouvement national, ne pouvaient pas concevoir l'autonomie de l'Albanie sans l'affirmation nationale des Albanais par la reconnaissance officielle de la langue albanaise, sans la création des conditions pour son développement libre et l'enseignement, obligatoire dans les écoles du pays, sans un réseau dense d'écoles nationales de divers types, qui aideraient à aligner l'Albanie sur la voie du progrès et de la civilisation.

Les visées autonomistes des Albanais s'expriment aussi par des demandes du programme telles que la nomination de fonctionnaires albanais dans l'administration de toutes les contrées albanaises, l'élection des organes

---

[21] HHSt. A, PA, A, *Information du consule autrichien à Monastir, le 30 novembre 1908.* Voir aussi: *Ç'lipset të kërkojmë ne deputetët shqiptarë?* dans le journal "Korça", Korçë, nr.6, le 18 février 1909.

locaux et l'élargissement de leurs compétences, le service militaire en Albanie, sous le commandement d'officiers albanais issus des écoles militaires albanaises, ce qui mènerait pratiquement à la création d'une armée nationale.

Le programme contenait une série d'autres mesures pour aider au progrès économique du pays et en particulier, au développement de l'économie du marché, du capitalisme, telles l'exploitation des mines, la construction des chemins de fer, la création des grandes entreprises agricoles, la bonification des cours d'eau, la construction des édifices publics etc.[22].

L'une des plus importantes demandes dans le domaine de l'enseignement national fut la fondation d'une université albanaise[23]. Ce fut là une aspiration des têtes les plus éclairées de la nation albanaise, traitée à nouveau par le Congrès de Monastir de 1908; elle deviendrait une réalité grâce à la lutte et aux efforts des intellectuels et du peuple albanais seulement quelques décennies plus tard: en 1957, lorsqu'il fut fondé (après la fondation des instituts supérieurs en 1946) l'Université de Tirana, et, en 1968, lorsque à la suite d'efforts et de demandes massives des intellectuels et des jeunes albanais de Kosova, il fut fondé l'Université de Prishtina en langue albanaise. Les Albanais de Macédoine réussirent à avoir un enseignement supérieur en langue maternelle au début dans une Académie pédagogique et dans une Chaire de la langue albanaise à Shkup et, plus tard (à partir de 1994) à l'Université de Tetova (récemment comprise dans le système de l'enseignement public de Macédoine), ainsi qu'à l'Université de l'Europe du Sud-est, ouverte récemment à Tetova aussi.

L'approbation du programme national de 18 points, qui serait présenté au parlement officiellement par un forum panalbanais, tel le Congrès de Monastir, constitua un acquis important du Mouvement National Albanais à cette époque-là, ce qui témoigne de la préservation du caractère indépendant de ce mouvement par rapport aux Jeunes Turcs et à leur régime, ainsi que son individualité nationale albanaise.

Par les décisions prises, et surtout l'attribution au club "Bashkimi" de Monastir, des traits d'un club central dirigeant de tous les clubs et autres sociétés patriotiques, le Congrès donna sa contribution au rehaussement du degré d'organisation du Mouvement National Albanais à un niveau supérieur, par rapport à la période précédente.

---

[22] HHSt. A, PA, A, *Information du consule autrichien à Monastir, le 30 novembre 1908.* Voir aussi: *Ç'lipset të kërkojmë ne deputetët shqiptarë?* dans le journal "Korça", Korçë, nr.6, le 18 février 1909.

[23] Ibid.

Ces décisions de Monastir, ainsi que celle prises ensuite par le Congrès d'Elbasan (septembre 1909) et par le second Congrès de Monastir (avril 1910), imposées par les problèmes particuliers de la culture et de l'enseignement national, témoignent des efforts des Albanais pour concentrer entre leurs mains la direction des affaires importantes politico-culturelles, afin de s'assurer l'autogouvernance du pays. Elles constituent également une preuve témoignant que le foyer du mouvement culturel national et de sa direction était déplacé déjà des colonies albanaises en émigration, où agissaient depuis longtemps des associations diverses, vers l'intérieur du pays, dans les villes d'Albanie.

En parlant du Congrès de l'Alphabet l'on doit mentionner également les opinions de valeur, que certains des écrivains et linguistes les plus éminents avancèrent durant la période de ses préparatifs, pour la création d'une langue littéraire unifiée. L'usage de plusieurs dialectes en langue écrite ils le qualifiaient comme un obstacle à l'union des Albanais. "Plusieurs langues et plusieurs dialectes – écrivait Sami Frashëri, - amènent la séparation et la migration"[24].

Les opinions de Faik Konica, de Aleksandër Xhuvani, de Andon Zako Çajupi, de Mithat Frashëri et de tant d'autres, exprimées dans la presse de l'époque sur l'adoption d'une langue littéraire unifiée, d'un dialecte commun, comme s'expriment-ils, gardent leur valeur même aujourd'hui. Connaisseurs de l'histoire de la langue et de la culture européenne, ils ne pensaient pas que cette langue littéraire unifiée s'imposerait "en fusionnant et en mélangeant les dialectes du pays, mais en laissant les autres dialectes et en faisant apparaître en surface un seul dialecte"[25].

Les idéologues de la Renaissance Nationale ne la concevaient pas comme une langue obligatoire pour toutes les villes de l'Albanie, car ils étaient conscients que "cela exigeait un niveau plus haut de savoir et d'éducation". Durant la première période, - soulignaient-ils, - il fallait que tous les linguistes connussent un dialecte général lequel fût introduit dans toutes les écoles albanaises. C'était une pratique suivie par toutes les nations. C'est pourquoi les Albanais aussi devaient faire la même chose et ceci très rapidement[26].

Les intellectuels des clubs et des associations culturelles d'Elbasan, visant l'insertion de ces idées-là dans les décisions du Congrès, cherchèrent, pendant la période des préparatifs du Congrès, que ce forum "examinât aussi la

---

[24] *AQSH* , Fonds: *Sami Frashëri*, Dossier nr.4.

[25] "Albania", Londres, nr.11 et 12, 1905, *Për themelimin e një gjuhe letërare*, Auteur: Lek Gruda (A. Xhuvani).

[26] *AQSH*, Fonds: *Klubi "Bashkimi" i Monastirit*, dossier nr.6, f. 160, 12 octobre 1908.

question d'une langue ou d'un dialecte général littéraire devant être reconnue comme une langue courante dans toute l'Albanie, utilisée dans les écoles albanaises, car avec trente-six dialectes la nation ne peut pas progresser"[27].

Les efforts pour l'établissement d'un albanais littéraire unifié s'intensifièrent davantage après le Congrès de Monastir. Le travail fait par quelques générations de linguistes, d'écrivains et d'enseignants progressistes albanais pour l'établissement d'une langue littéraire unifiée pour tous les Albanais, avec des normes élaborées orthographiques, grammaticales et lexicales, fut couronné de succès par les décisions de la Consultation Linguistique de Prishtina en 1968 et surtout par les décisions du Congrès de l'Orthographe de la Langue Albanaise, tenu à Tirana en novembre 1972. Ce Congrès, où prirent part des linguistes, des écrivains, des journalistes et autres intellectuels, représentant la population de l'État albanais, la population albanaise de Kosova, de Macédoine et de Monténégro, ainsi que les Arbëresh d'Italie, fut l'un des plus importants événements non seulement dans la vie scientifique et culturelle de la nation albanaise, mais aussi dans celle politique nationale.

Le cheminement depuis le Congrès de Monastir en 1908 jusqu'au Congrès de l'Orthographe 1972 témoigne des efforts des Albanais pour éviter les facteurs divergents et être unis spirituellement, pour avoir un développement culturel commun.

L'alphabet commun et l'élaboration d'une langue littéraire unifiée exercent une influence importante sur le développement culturel et spirituel unitaire des Albanais, placent les Albanais et leur nation au-dessus des différences et des particularités régionales, lesquelles, par leur richesse et variété, influencent sur l'enrichissement et sur le développement ultérieur de la langue et de la culture albanaises en général.

La commémoration, par un symposium scientifique, du 95e anniversaire du Congrès de Monastir est une appréciation de l'une des œuvres majeures des idéologues et des patriotes les plus illustres de la Renaissance nationale albanaise telle que l'unification de l'alphabet, qui est un monument vivant de la culture.

---

[27] *AQSH*, Fonds: *Klubi "Bashkimi" i Monastirit*, dossier nr. 6, f. 160, Elbasan, le 5 octobre 1908.

Rami MEMUSHAJ

THE FIRST CONGRESS PHENOMENON: THE CASE OF ALBANIAN

Linguistic congresses present an interesting object of study to theorists of language planning. In this context, the "First Congress" phenomenon attracted the attention of J. Fishman, who led a project studying "First Congresses" of different languages around the world. According to Fishman, "the study of first congresses may constitute a conceptually and strategically worthwhile step forward in the ongoing efforts to better understand the entire language planning process flow" (Fishman, 1993: 2). To that effect, Fishman himself attended a number of "First Congresses", but many more need to be studied to arrive at conclusions about their nature and to define a sound topology. Among them he identifies the first congresses of languages such as Albanian, Basque, Cantonese, Frisian, Latvian, Mandarin, Romani, Serbo-Croatian, and Uzbek (Fishman, 1993: 348) While Albanian researchers have studied Albanian language congresses, to the author's knowledge there is no study extant on the first congress of Albanian for the Fishman project.

Because there have been many congresses on the Albanian language that typologically and historically could well come under the first congress definition, we must first decide what constitutes the first congress as defined by Fishman. We will then elucidate the historical circumstances, the scale of representation at these congresses, the range of issues debated, the rate of success in tackling them, and the rate of adherence to the decisions taken.

1. Albania as a linguistic state

The process by which a nation or nation-state is formed from a pre-nation state or colony varies depending on the prevailing socio-political conditions of that state. We distinguish four categories of state, from which nation-unit and nation-state have originated:

1. from an empire, as in the case of Russia, Japan, China;
2. from a monarchy as in the case of Western European countries;
3. out of a cultural movement such as those preceding nationalist movements in Southern and South-Eastern Europe;
4. from an amalgamation of heterogeneous migrants as in Australia and New Zealand; or the colonies of Africa, Asia, and Latin America.

The Albanian nation belongs to the third category mentioned above. A characteristic of such nations and nation-states is that the formation of the

nation is neither a spontaneous nor natural process as is the case of many Western European countries, but is a process whereby all factors determining the building of that state, whether political, cultural or linguistic, follow a rigorous plan (Rustov, 1968: 89).

In this article we concentrate on the linguistic element of this process of multi-phased national planning. This element has been of such key importance within nationalist movements that in socio-linguistic literature nations belonging to the third category have been named linguistic states. It is well known that language planning is a long process with many phases, that it has a beginning but no end; and that specific characteristics exist for each national standard language. In countries where the nation-state has emerged from a pre-nation state, empire, or monarchy there has never been any necessity to "plan" a language development process as language has evolved without "barriers". Thus, when we talk about language planning in these nation units, it should be understood in the broad meaning of the term. In these countries the standard languages have evolved naturally in an extended process using the standard and dialects without barriers. Many of these languages bear the stamp of great personalities and great writers, such as Luther, Dante Alighieri, and Pushkin among others. In the case of countries where the process of formation of nation-states from pre-nation units was delayed because of centuries-long occupation, often resulting in the prohibition of the use of local languages, elevating local idioms to a national language level could not be left to chance. Thus, with the emergence of nationalist movements hostile to foreign occupiers, the use of a local language was seen as an important distinguisher from the language of the occupier. Hence, a revival of the languages indigenous to the regions controlled by the Ottoman, Russian, and Austro-Hungarian empires heralded the eventual demise of these empires. In all these countries, from Finland to Greece and from Italy to Syria, writers became the protectors of the national identity, a role played by kings and ministers in France and England (Rustov, 1968: 91). In the Balkans it is no coincidence that the spiritual leaders of the nationalist movements were great writers, such as Naim Frasheri among Albanians, Vuk Karadzič among Serbs and Christo Botev among Bulgarians. The leaders of these nationalist movements attributed great importance to language, viewing it as the key identifying feature of the nation.

As explained above, the Albanian nation belongs to the above-mentioned group of linguistic states. From the Declaration of Independence in 1912 to the present day, the struggle for the use of the mother-tongue in the ethnic territories outside the Republic of Albania such as Kosova, Western Macedonia and Montenegro, remains the key factor, which mobilizes movements dedicated to the preservation of the national identity. As a

consequence, the language planning of Albanian has played a very important role in the moulding of the national entity and in the modernization of the nation.

2. The stages of Albanian language planning

Language planning can be viewed from different perspectives: by examining its current status, the progress it has made, its mission, by measuring its success, and finally by taking a critical look the moment when national movements take up language planning as part of their "national identity" agenda and by identifying the prime movers. If we focus on the latter, we can separate critical moments into two periods. The first starts around 1555, when the first book in Albanian was published, and continues until 1878 when the League of Prizren was formed. The second period starts from then and continues to this day. What distinguishes these two periods is that during the first one, all language planning was performed by individuals, language fosterers or learned people, while in the second period the planning process obtains a social character, becoming the object of organized efforts from specialists of the field. This qualitative difference, which will be elaborated on later, was a result of historical circumstances. Within Europe, the "linguistic nations" were several centuries behind historically evolving nations with regard to language planning, and had to proceed differently on the road to developing their standard languages.

This was clear to the Albanian Renaissance activists of the 19th century, so they made extensive efforts to intervene in the language formation process[1]. Faik Konitza, one of the well-known personalities of the latter period of the Albanian National Renaissance, expressed this idea clearly at the beginning of the 20th century in his article "For the creation of a standard language". His answer to the question of what was needed to create a common standard language was that Albanians should not follow foreign experiences in language standardization, because they did not have "a king and a king's court". He pointed out that "we don't have time to let the dialects grow until a natural

[1] Sami Frashëri, one of the foremost activists and ideologists of the Albanian Renaissance, in his work «Albania, what has been, what she is and what she will be?», speaking about the need for a literary language, points out that the dialectal differences among the Ghegues and the Tosks, «who speak a language with very little differences will be swept out in a near future in the process of building of the literary language» (S. Frashëri, Vepra, vol. 2, Tiranë, 1988, f. 42). This means that he was conscious that the creation of literary Albanian would not be a voluntary act, but by interference in its development.

selection occurs and the strongest emerges as the common language of Albania". For these reasons he concluded that "as for the alphabet and orthography, we are pressed to achieve what time would better do if we could wait" (Konica, 1993: 142).

During the first period from 1555 to 1878, the language planning of Albanian was instead the work of individuals who, impelled by the need to write their mother-tongue, created their own alphabets. The continuing debate on the first written record of Albanian notwithstanding, it can be said with some authority that Gjon (John) Buzuku was the first author to provide us with an alphabet that remained in use for quite a long time.

The alphabetisation of the Albanian language, starting in the 16th century, went on for almost four centuries of continued efforts by the early authors of the 16th and 17th century in Albania proper as well as in the Arberesh colonies of Italy. This continued with the authors of the 18th and 19th century such as Girolamo De Rada, Demetrio Camarda, Antonio Santori and many other Arberesh from Calabria and Sicily, as well as Pashko Vasa, Yani Vreto, Hodga Tahsin and other Albanians, who also carried on their intellectual and patriotic activity outside the country, in Istanbul, the capital of the Ottoman Empire. Although they did not survive or take hold, these alphabets, served as the basis for later Albanian alphabets, including the Albanian alphabet in use today.

As a result of the persistent efforts of the different Arbëresh and Albanian cultural centres, at the end of the 19th century a number of alphabets for the Albanian language were in circulation. However none was accepted as the common national alphabet. The main reason why these alphabets failed is that the Albanian cosmos was comprised of many dispersed regions with little or no connection among them. Under these circumstances, even though at that time there were great literary personalities such as De Rada and Naim Frasheri, none of them was known throughout the Albanian-speaking territories so that their alphabets couldn't be understood and used by all Albanians. Furthermore, since the political movement for the secession of Albania from the Ottoman Empire was in its infancy, they did not have backing from any political establishment.

3. The need for language planning institutions

The founding of the League of Prizren (1878), the first organized movement for the autonomy of Albania, marked the end of unorganized and individual attempts to produce a single Albanian alphabet. The League of Prizren made several demands to the Ottoman authorities including the teaching of the Albanian language in schools – i.e. the South Branch, in its July 24th,

1878 meeting demanded first and foremost from the Ottoman government that "their language be strengthened, in order to secure the survival of the nation" (1978: 60). The resolution adopted on October 14th, 1878 by the Dibra Branch requested that "education be available to all and the Albanian language be taught in schools" (1978: 66). This demand was included in the November 8th, 1878 Memorandum sent to the Ottoman government by the Ghegeria Branch, which is known as the autonomist program of the Albanian League of Prizren (1978: 71).

The Renaissance Movement made the struggle for the Albanian language an integral part of its political program. But the Albanian language needed an alphabet in order to be taught in schools and this responsibility was entrusted to "The Istanbul Committee for the Protection of the Rights of the Albanian Nation". The Albanian Diaspora in Istanbul had been working to achieve this for 10 to 15 years prior to the founding of the League of Prizren, but until then had been unsuccessful (1960: 17; Osmani, 1987: 169)[2]. In order for the League's program to be implemented it was imperative that an alphabet be established. The Committee of Istanbul reconvened and was finally able to produce an alphabet that, although it did not attain nation-wide usage, was accepted in the South of Albania and among the Albanian colonies of the Balkans making possible the publication in Albanian of books by Renaissance writers including Naim Frasheri and Sami Frasheri. This was the first organized and successful endeavour at creating an alphabet for the Albanian language. It is important to emphasize that this achievement was credited to the demands made by the Albanian autonomist movement, whose goals were political, and if it had not been for this political driving force, we surmise that the alphabet would have been a lot longer in the making.

From this moment on, the impact of individual attempts at language planning began to decline, while the role of organized language planning together with political factors started to grow in importance. Since the alphabet established by the Istanbul Committee did not take hold throughout the country, in Northern Albania a variety of alphabets based on old authors' works were still being used, and the Arbereshs of Italy were using their own alphabets. The need to proceed from a number of alphabets to a single alphabet acceptable nationwide was felt on both sides of the Adriatic sea. But it was now quite clear

[2] According to the book «The History of Albanian literature», these efforts began in 1864 (*Historia e letërsisë shqipe*, II, Tiranë, 1960, f. 17). But, according to T. Osmani, these meetings started a bit later, in 1867 (T. Osmani, *Histori e alfabetit të gjuhës shqipe*, SHBL, Tiranë 1987, f. 169).

that individual efforts would not suffice to achieve this goal. Understanding that a broad-based agreement was needed to create a single alphabet, many authors and newspapers appealed for the creation of institutions of language planning, such as congresses and academies. In a letter from 1899 to Girolamo de Rada, Luigi Gurakuqi, one of the key figures of the Pre-Independence movement, raised the idea of organizing a congress. "But it is clear"– he wrote– "that our efforts will prove futile until we decide to organize a language congress where Albanians from all over Albania, Italy, Greece, Romania and Egypt are gathered. Then we could decide on the language we would use and based on that we would compose the alphabet and the grammar» (Osmani, 1978: 222). He reiterates this request in 1904, when he says that "the single alphabet cannot be the work of a single person". A similar idea about the path to be followed for the creation of the alphabet is found in the paper "Shqiperia" (Albania) that was published in Bucharest sometime between 1897 and 1899. According to this paper, the creation of the alphabet would be determined by a language academy, as had happened with other nations (Osmani, 1978: 235).

4. Cultural associations and Albanian linguistics congresses

The issues associated with the first collective efforts at alphabetizing or standardizing a language have attracted the attention of socio-linguists who have tried to understand the characteristics of language planning stages in different nations. Language planning, as with every other form of social planning, implies conscious interventions in the development of the language not from individuals, who cannot impose their rules, but by institutions with authorization from the state or society to impose and enforce all decisions taken by them. Otherwise, language planning would be a futile process.

Cultural Associations were among the first institutions to assume the responsibility of language planning for the Albanian language. One of these was the "Society for Printing Albanian Letters" in Istanbul whose alphabet was used for almost 30 years in a large area of the country by many authors, newspapers and publishing houses. That example was followed in Northern Albania at the beginning of the 20th century, where up until that point a variety of alphabets had been in use. In 1899 members of the literary association "Bashkimi" in the Northern city of Shkodra approved the alphabet known as "Bashkimi's Alphabet" based on the alphabets of old authors as well as Zef Jubani and Pashko Vasa. Three years later, in the same city, Ndre Mjeda, a Catholic clergyman and writer, upon realizing that his individual efforts to establish an alphabet were not proving successful, founded the linguistic society of "Agimi", which had as one of its main objectives, the establishment of an alphabet, which became known as the "Agimi's Alphabet".

The need for institutions of language planning seems to have been better understood on the other side of the Adriatic Sea. At the end of the 19th century, De Rada began to realise his goals with the creation of a linguistic association. On July 8th 1895, in the San Demetrio Corone College a provisional committee was formed, headed by De Rada and Antonio Argondizza, with Gerardo Conforti, Antonio Ferrari, Agostino Ribeko, and Luigj Landa as its members. The committee decided to convene an Albanian congress on October 1st of that year in Corigliano Calabro (Laviola, 1974: 11–12). The committee published a manifesto that requested agreement from all Arberesh colonies in Italy that the College of San Demetrio Corone become a hub of Albanian national culture and called for participation in the October 1st Congress from Arberesh in Calabria, Puglia, and Sicily. The congress was held on October 1st-3rd, 1895. However, it is not known whether representatives from all regions participated; the only known source does not list any representatives from the Arbereshs of Sicily. The congress discussed the creation of a unified alphabet, the compilation of an Albanian dictionary, the publication of an Italian-Albanian periodical and the establishment of formal relations with the motherland (Laviola, 1974: 13). During this congress the Albanian National Society (Sozietà Nazionale Albanese) was formed, with a literary and linguistic mission, among whose goals, was the establishment of relations with the motherland and throughout the Albanian-speaking regions (Laviola, 1974: 15). But the decision of this congress to use De Rada's alphabet as the unified Albanian alphabet was heeded neither by the Arberesh writers, who continued to use or create other alphabets (Osmani, 1978: 242), nor the Albanian writers who held that "it is the motherland that reserves the right to impose an alphabet on the colonies" (Laviola, 1974: 18). Nonetheless, the congress served to awaken the interest of Arberesh communities on the fate of Albania and spurred on the creation of two dictionaries, which were never published, a collection of works from Vincenzo Stratigo, and a grammar from V. Librand (Laviola, 1974: 18).

The congress of Corigliano Calabro was followed by a second held in Lungro on February 20th–21st, 1897. A third congress was held in Naples in 1903. But there is no information extant on the last two congresses, apart from the fact that the second one was headed by De Rada. Although these congresses on Albanian did not have the desired impact, they certainly influenced the cultural life of Arbereshs. As G. Ambrozini notes, "these congresses and committees attempt to show that their aims are literary and linguistic, but in fact they follow a political agenda, the renaissance of their motherland, and attempt to achieve this via propaganda in Italy and Europe» (Ambrosini, 1940: 29). And indeed the reverberations reached Italian government circles, leading to support

for these activities in many ways. So, King Umberto and Arberesh Prime Minister Francesco Crispi sent telegrams to the first congress, and in 1900-1901 with a decree from the Minister of Public Education, the Albanian Language Department was created at the Royal Superior Institute of Naples and headed by Giuseppe Schirò.

But neither these associations, from Istanbul to Shkoder, nor the meetings and congresses they organized were able to achieve the goal of the creation of a unified Albanian alphabet. The reason they failed to become institutions of national planning is that they lacked the necessary authority to enforce their solutions at a national level. Historical circumstances and the lack of political maturity of the Independence movement did not allow for better results. Thus we should look beyond the failure of these cultural associations to achieve the high goals they set and recognize the very valuable contributions they made to the cause of national liberation in general and language planning in particular. Without their efforts to solve the problems and misunderstandings surrounding the alphabet it would not have been possible to extrapolate from the multitude of Albanian alphabets, the 3 or 4 fundamental alphabets that served as the basis of the unified alphabet.

5. Criteria for a gathering to be classified as the "First Congress"

According to Fishman, chronological order is not the only criterion to be considered in determining the "First Congress" (1993: 333). Critical to this determination is the prioritisation of the characteristics of these congresses. In connection with this, Fishman asks: "Can we recognise the quality of a "First congress" upon analysis of the organisers or sponsors, attendees and presenters of such events? Does this quality obtain if we look at the topics or balance of topics constituting their agendas, those who challenge the authority of such events (or indeed the background and characteristics of those who refuse to attend them, if any), their resolutions or decisions, their follow-through to post-congress implementation, their rate of success and the degree to which they are remembered in subsequent years and become part of the lore and mythology of speech communities?" (Fishman,1993: 5–6). These questions need to be tackled in order to carry out a robust analysis of what is a "First" congress.

Apart from the cultural associations and congresses that we talked about earlier, the issues associated with language planning of the Albanian language have been the topic of many conferences and other congresses. Of these we can mention the Congress of Monastir in 1908, the Congress of Elbasan in 1909, The Literary Committee of Shkoder in 1916, and the Congress of Education in 1920. In the post World War II era we can mention Linguistics Institute sessions in 1952, The Linguistic Consultation of Prishtina in 1968 as

well as a number of conferences held in Prishtina before this. The last one was the Congress of Orthography in 1972.

From this multitude of organizations and conferences of varying scale and covering different periods over the course of the last century, the first we can safely exclude from our discourse are the cultural associations and other permanent institutions which differ from conferences and congresses in that the process of language planning is the object of their normal activity rather than the culmination point of a process. Then from the different gatherings, their titles notwithstanding, we have to distinguish between national and regional gatherings, which cannot be considered congresses either because of the scale of participation, or because the range of problems considered is limited. We can therefore state that the linguistic sessions held in Tirana in 1952 as well as the conferences of Prishtina fall into the category of regional gatherings. The scale of participation and the range of linguistic issues considered were far from national; their object was language planning for specific areas in the Albanian-speaking territories. So, those that can be classified as congresses would be the Arberesh Congresses in Italy, the Congress of Monastir, the Congress of Elbasan, the Congress of Education of Lushnja, and the Congress of Orthography. The range of issues tackled in these congresses was connected either with issues of national cultural planning, or in the case of the Congress of Orthography, concentrated purely on the standardization of language. In the case of the Arberesh Congresses, participation was only regional, but we cannot exclude them without a full accounting of their characteristics. However we maintain there are only two genuine candidates for the "First Congress" and these are the Congress of Corigliano Calabro in 1895 and the Congress of Monastir in 1908.

6. The Congress of Monastir as the "First Congress" of Albanian

Both of the congresses under consideration were held within a relatively short time of each other, in the last period of the Albanian Renaissance, which concluded by reaching its goal - Independence. These two congresses were held in a historical context similar to the first congresses of other nations which were fighting for independence or conservation of the national identity: the Hindi congress (1893), the Afrikaans Congress (1896), The Hebrew Congress (1903), The Catalan Congress (1906) and The Yiddish Congress (1908) (Fishman, 1993: 5). This parallel is not coincidental, but should be seen as a repetition at different times and locations of the processes of national awakening and birth of nation-states that characterized the 19th and the beginning of 20th century, especially in Europe.

The Congress of Monastir was convened 13 years after the Congress of

Corigliano Calabro, in new and more favourable circumstances for the Albanian Independence movement. The Congress of Corigliano Calabro had been held at a time when the Albanian movement was still recovering from the Ottoman repression of the League of Prizren, which had physically eliminated many of the League's military and spiritual leaders. By the time the Congress of Monastir was held, the Albanian movement had recovered, was more active and was closer to achieving its objectives than ever before. The outlook was even brighter since the fall of the absolutist regime of the Sultans, even though the revolution of The Young Turks did not bring any positive changes in attitude towards Albanian national aspirations. But the Turks could not turn the clock back and Albanians were preparing to save their nation from the ruins of the Ottoman Empire. While the Congress of Corigliano Calabro was the fruit of efforts by a group of Arberesh intellectuals led by De Rada, the Congress of Monastir was the fruit of efforts of Albanian patriots, linguists, publishers, and military leaders. The need for such a Congress had previously been articulated by the most respected literary figures. But the rapid spread of Albanian language teaching and the increase in publications in Albanian made it imperative to establish a single alphabet (Demiraj–Prifti, 1978: 69). The unified alphabet was seen as a sign of the national entity and as a powerful weapon against the enemies of the Albanian nation who would use the lack of a unified alphabet to claim that the Albanian nation was not a single entity.

The initiative to convene a congress was taken by the club "Bashkimi" of Monastir, which was the center of one of the four Albanian vilayets. So, the congress of 1908 was held on Albanian soil, as distinct from the congress of 1895. The announcement of the congress was very well received and the organizers received support both from within the Albanian vilayets and from the colonies. Even the scale of representation at this congress was very different from its antecedents, and received very little opposition from Albanians. 26 cities of the four vilayets were represented as well as the patriotic associations of the Albanian communities in Sofia, Bucharest, Constance, America, Egypt, Italy etc. (Demiraj–Prifti, 1978: 73) The representatives were respected public figures from the political and cultural arenas, a number of them erudite penmen of the Albanian language. The creation of a unified alphabet was the main activity of the congress, but researchers believe that the Congress of Monastir was "not simply a linguistic conference, but more a political congress» (Demiraj–Prifti, 1978: 87). Furthermore, the unification of the alphabet took on a political character firstly because the lack of an alphabet presented a barrier to the unity and advancement of the nation and, secondly because writing and learning Albanian was integral to the political movement for secession from the Ottoman Empire.

Discussions about the alphabet took up most of Congress's time; this was a difficult job with high stakes for the nation. But work didn't start from scratch as cultural associations and publishers of Albanian periodicals had already done a lot of work in this area. From the multitude of alphabets in use, the Congress selected three alphabets for review: the Istanbul alphabet, and the alphabets of the "Bashkimi" and "Agimi" associations. All three alphabets were national from a phonetic perspective, because the 36 graphemes in each of them, reflected the 36 phonemes of the phonological system of common Albanian. This meant that the list of phonemes to be alphabetized was already finalized. But even from a graphic perspective, the three alphabets were not completely different. The alphabets of Istanbul and "Agimi" had 21 graphemes in common; the alphabets of Istanbul and "Bashkimi" had 20 graphemes in common; and the alphabets of "Agimi" and "Bashkimi" had 20 graphemes in common. There were 19 graphemes in common among the three alphabets; thus the difference consisted in less than half of the graphemes, which were written in digraphs in one and diacritic signs in the other. The difficulty lay in the fact that each alphabet was representative of a writing tradition and had the backing of its supporters. The supporters of the Istanbul alphabet may have persisted more vociferously with their alphabet, this being reflected in the resolution of the alphabet commission that "it is decided that the Istanbul alphabet be taken together with a Latin alphabet, so that it can be learned and used among Albanians» (Osmani, 1987: 258).

Authors studying this congress are almost unanimous in their thinking that the solution to the alphabet issue was incomplete and opened the door for divisions (Demiraj–Prifti, 1978: 86–87). Even the resolution adopted by the commission for the approval of two alphabets was called a step backward both for a linguistic and socio-political perspective (Osmani, 1987: 258). But looking at it a century later, the strategy followed by the commission, including the secrecy of the talks, the pledges by the delegates to accept its decisions, and the resolution for the adoption of the two alphabets, demonstrates that this delicate problem was treated in a highly responsible and competent way. Indeed the Istanbul alphabet, built according to the criterion that a character is assigned "for each unique and unseparated sound" (for each phoneme–R.M.), seemed more scientific, simpler and more economical. However the alphabet based on Latin was easier to learn, as it had less signs, and books using it could be printed in any printing establishment in Europe. As a result, the alphabet based on latin, which was compiled from the most prestigious alphabets of the second half of the 19th century, prevailed over the one decided by the Congress of Monastir, and soon became the only alphabet of the Albanian language. So we can say that while the Congress's resolution on the adoption of the 2 alphabets

was not in itself robust, it avoided the real danger of never-ending discussions and divisions at a time when Albanians needed to be united more than ever, and provided a conduit for the later adoption of a more practical alphabet acceptable on a national level. From this perspective, the Congress of Monastir has to be considered as the most successful of all linguistic congresses, including those preceding it, and indeed the Congress of Orthography in 1972.

It is clear that the alphabetization of Albanian, which was the main goal of the Congress of Monastir, was only the first step in the process of language planning of the language corpus. But the Congress did not limit its work to this goal. It also envisioned the steps for the use and spread of the alphabet, which is part of the range of issues considered in status and corpus planning. Its resolution stated "learning will be mandatory in schools for both alphabets". But more time was spent on language planning during secret meetings held parallel to the sessions held by the Alphabet Commission and in the national program of the Congress, sent to the Turkish parliament. Prominent among its demands were the request that the Albanian language be officially recognized as "a language of instruction in all state schools", that the number of schools be increased and that an Albanian university be founded (Demiraj–Prifti, 1978: 89). In this regard, the Congress of Monastir enters into the category of those language congresses where, according to J. Fishman, "the corpus-planning emphases merely serve as rather transparent masks for the status-planning passions that are just a little below the surface" (1993: 337).

Thus, from the perspective of language planning theory, we find all phases of the first steps of planning activity present in this Congress: the selection of the variants of the alphabet that would serve as the basis for the unified alphabet; the codification of the alphabet, although the end result of this procedure was not one, but two alphabets; the application of the unified alphabet, which was reflected in the array of above-mentioned measures; and the evaluation, as an aspect that precedes and closes every stage of the planning process (Haugen, 1969: 707; Fishman, 1973: 26). As for this last phase, in order to verify the decisions of the Congress of Orthography for the dispersal and use of the alphabet, it was proposed, «after two years another congress should be held, when and where the incumbent Congress of Orthography and Literature will decide» (Osmani, 1978: 257). This second congress did not convene; nevertheless the Latin-based variant took hold all over Albania and its Diaspora and thus became the only alphabet of Albanian in use, putting to an end the worries and doubts of the members of the Congress and all those who were not satisfied with the decision of its commission, including its sceptics.

On November 28th 1912, the National Convention of Vlora declared in a handwritten document written in the Latin based alphabet that «...all delegates

unanimously decided that Albania be a free and independent country" (1962: 114). From that date on the Latin-based alphabet became the only alphabet of the Albanian language.

Compared to the first Corigliano Calabro Congress, whose decisions did not have wide-ranging repercussions for the national movement, the Congress of Monastir enjoyed an unforeseen success not limited simply to the linguistic arena. In the cultural history of Albania it represents the single event that gave Albanians the unified alphabet. Even within a general political context, the Congress of Monastir repeated, under new conditions, what the Prizren League had done 30 years previously, unifying all the elements of Albanian society, intellectual, political and military, and articulated its demands for the official recognition of Albanian Nationality and Autonomy. It is for this reason that the Congress of Monastir is considered as "a very important event in the national movement of the Albanian people, in its struggle not only for the writing and teaching of Albanian, but also for the freedom and independence of the Fatherland" (Demiraj–Prifti, 1978: 114).

Thus, although from the chronological perspective, the Congress of Monastir is in fact the fourth such event, it has to be considered, and actually is considered, as the first linguistic congress of the Albanian language. The arguments supporting this, which we have tried to articulate in this article, can be summarised in as follows:

- from the perspective of participation, it convened together all the representatives of the Albanian world, unprecedented in the congresses of the Italo-Albanian Diaspora;
- from the perspective of the of the issues covered, all phases characteristic of every stage of language planning are present;
- if we examine how successful it was, it managed to provide Albanians with an alphabet that was accepted by them willingly and without force;
- and, finally, with regard to its influence on the Albanian movement for freedom and independence and its resonance in the historical memory of the Albanians, this Congress cannot not be compared to previous congresses.

The Congress of Monastir has served and will serve as a milestone in the future work for the language planning of Albanian.

Bibliography

Akte të Rilindjes Kombëtare Shqiptare (1878-1912), Tiranë, 1978.
Ambrosini G., *L'Albania nella comunità imperiale di Roma*, Roma, 1940.
Demiraj Sh., Prifti K., *Kongresi i Manastirit*, Tiranë, 1978.

Fishman J., *Language modernization and planning in comparison with other types of national modernization and planning*, in "Language in Society", 1973, 2 (1), p.23-42, Cambridge at the University Press, 1973.

Fishman J., *Introduction: exploring an overlooked sociolinguistic phenomenon (The First Congress for Language X)*, in "The Earliest Stage of Language Planning (The First Congress Phenomenon)", J. A. Fishman (ed.) Mouton de Gruyter, Berlin, New York, 1993.

Fishman J. et al. (eds.), *Language problems of developing nations*, New York: John Wiley and Sons, 1968.

Frashëri S., *Vepra*, vol. 2, Tiranë, 1988.

Haugen E., *Language planning, theory and practice*, in "Actes du Xe Congrès International des Linguistes", Tome Ier, Bucarest, 1969.

Historia e letërsisë shqipe, II, Tiranë, 1960.

Konica F., *Vepra*, Tiranë, 1993.

Laviola G., *Comitati e Congressi Italo-Albanesi dal 1895 al 1904*, Napoli, 1974.

Një letër e pabotuar e Luigj Gurakuqit, Napoli 1904, gazeta "Zëri i Popullit", 11.10. 1962.

Osmani T., *Histori e alfabetit të gjuhës shqipe*, SHBL, Tiranë, 1987.

Rustow D., *Language modernization and nationhood–an attempt at typology*, in "Language problems of developing nations", Joshua, Fishman, Charles, Ferguson, Jyotirindra Das Gupta (eds.). 87-105. New York: John Wiley and Sons, 1968.

Alfred UÇI

RENÉ DESCARTES ET LA PHILOSOPHIE DE TEODOR ANASTAS KAVALIOTI[1].

Bien des années avant, précisément en 1966, dans la revue "Studia Albanica", 3, p. 110-125, nous avons exprimé sommairement nos points de vue sur la philosophie de Teodor Anastas Kavalioti.

Nous sommes retournés sur ce sujet en préparant la monographie "*Voskopoja, Akademia e Re dhe filozofia e Teodor A. Kavaliotit*" (Voskopoja, La Nouvelle Académie et la philosophie de Teodor Anastas Kavalioti), dont nous allons tirer certains paragraphes qui témoignent du rapport entre la philosophie de René Descartes et celle de Kavalioti.

I. Kavalioti à propos de la philosophie

Il est le représentant le plus illustre de la pensée philosophique albanaise du XVIIIe siècle. Le niveau et l'esprit des œuvres de Kavalioti sont comparables à ceux des philosophes illustres des Balkans comme Corydalée, Damodos, Anthrakite, Léontiade, Vulgaris etc., qui ont joué un grand rôle sur la création de la culture appelée "*l'époque postbyzantine*".

Parmi les ouvrages théoriques de Kavalioti sont conservés et connus les trois principaux: *la Physique, la Métaphysique* et *la Logique*, dans lesquels se trouve l'essentiel de ses idées philosophiques. Aucune de ses œuvres n'a été intitulée *la philosophie*, mais leur contenu suffit pour en considérer l'auteur un vrai "*philosophe*" au sens prpore que le mot a eu initiallement et qu'il continue d'avoir.

Après Aristote, durant le Moyen Âge, il était devenu une routine constante de traiter la philosophie dans des ouvrages intitulés "*La physique*", "*La métaphysique*" et "*La logique*". Cette tradition était respectée plus ou moins par tous les philosophes du Byzance et de la culture néo-byzantine, à laquelle resta fidèle même Kavalioti, en ne bornant pas, lui, le contenu de la philosophie strictement à ces trois matières, mais en se tenant à cette classification-là qui se basait sur la tradition aristotélicienne et qui ressemblait beaucoup aux idées de Descartes, lequel écrivait: "*La philosophie ressemble à un arbre dont les racines représentent la métaphysique, le tronc - la physique et les branches*

[1] Extraits de la monographie "*Voskopoja, Akademia e Re dhe Filozofia e T. A. Kavaliotit*", Prof. Alfred Uçi, Tirana 2004.

sortant du tronc - les autres sciences, où les plus importantes sont la médecine, la mécanique et l'éthique" (Descartes, *Œuvres choisies*, en russe, p. 60, 1950) En parlant de la structure de la philosophie, Kavalioti écrit dans le premier paragraphe de sa *Physique*: "*La philosophie se divise en deux parties : **la partie théorique** dont le but est la vraie connaissance de l'être. La partie théorique est composée de trois chapitres : la physique, la mathématique et la métaphysique. **La partie pratique** aussi est divisée en trois parties: l'éthique, l'économie et la politique*". Malheureusement, les œuvres de cet auteur dédiées à la vie sociale n'ont pas été conservées.

Il y a des chercheurs qui ont qualifié Kavalioti de "*génial*"; d'aucuns par contre ont sous-estimé sa contribution originale en considérant ses œuvres comme "*scolastiques*". Or, l'on sait que le concept de "*l'originalité*" en philosophie a changé historiquement : il y a eu des périodes où l'originalité des systèmes philosophiques était fortement appréciée, tout comme il y en a eu d'autres où cette originalité non seulement n'était pas une exigence positive, mais au contraire, elle était condamnée comme hérétique et nuisible, comme une "*hérésie*" vis-à-vis des autorités, et il fallait respecter rigoureusement les droits coutumiers sacrés. Méthodiquement nous considérons juste, par exemple, l'appréciation de la contribution philosophique de Corydalée, - l'un des représentants de la culture néo-byzantine -, par des spécialistes roumains bien connus qui admettent qu'indépendamment de son intention de mettre en évidence les théories authentiques des personnalités de la philosophie du passé, il les a lus "*de manière indépendante et individuelle*", c'est-à-dire originale (Theophile Corydalée, *Introduction à la logique*, p. IX – XI, Bucarest, 1970.). L'œuvre de Kavalioti mérite une telle appréciation et l'on s'en aperçcoit, si l'on tient compte des trois principales sources d'idées qui ont laissé leurs traces dans ses points de vue philosophiques.

Premièrement, Kavalioti a le mérite d'avoir lu et relu, non pas en élève mais en maître, les textes de tous les philosophes, presque, de l'Antiquité. Différemment des nombreuses attitudes exaltantes et mythisantes des auteurs byzantins et néo-byzantins, Kavalioti propose en conclusion ses propres points de vue, n'hésitant pas à contredire et à critiquer certains points de vue des hommes illustres du passé en n'épargnant même pas Platon et Aristote qu'il appelle "*les coryphées*" de la philosophie.

Deuxièmement, Kavalioti est un cas particulier dans la pléiade des philosophes de la période postbyzantine, notamment Corydalée, Damodos, Anthrakite, Vulgaris etc.

Troisièmement, Kavalioti essaie de synthétiser ses points de vue philosophiques en se servant, de manière créatrice, même des points de vue des philosophes et des chercheurs des temps modernes, particulièrement de

Descartes. Seulement à titre d'illustration, pour souligner la manière personnelle et originale avec laquelle il a traité les problèmes philosophiques, nous allons mentionner son attitude vis-à-vis de la conception de la philosophie en tant que discipline du savoir.

Le problème *qu'est-ce que c'est la philosophie* Kavalioti le traite dans ses trois ouvrages philosophiques, mais de manière synthétique il en a exprimé sa pensée dans la "*Préface*" de sa "*Physique*". Si nous tenons compte du fait que cette question avait été posée trois mille ans auparavant et que toutes les écoles philosophiques de l'Antiquité gréco-romaine s'étaient engagées à en donner une réponse, la question reprise par Kavalioti, au milieu du XVIIe siècle, peut paraître trop retardée, voire révolue face à l'évolution historique de la philosophie.

En réalité, il n'en est pas ainsi, particulièrement pour des raisons importantes.

Premièrement, Kavalioti posait cette question au chevauchement du Moyen Âge et des Temps Modernes, c'est-à-dire après que la place de la philosophie avait été occupée longtemps par la théologie et que sa valeur et son importance cognitive étaient mises en doute, c'est pourquoi, non seulement dans la situation la plus rétrograde, mais même dans celui des pays les plus développés de l'Europe, depuis le XVIIIe et par la suite, la question "*qu'est-ce que c'est la philosophie?*" était devenue l'un des problèmes les plus impératifs et les plus importants de la philosophie à l'époque, en lien étroits avec efforts pour s'opposer à l'obscurantisme théologique-religieux du Moyen Age, afin de réhabiliter le prestige et rôle instruisant de la philosophie (Roger Bacon, René Descartes, Baruch de Spinoza, John Locke, Gottfried Leibniz).

Deuxièmement, la question devenait encore plus aiguë face à la naissance et à l'évolution des *sciences naturelles particulières* (Giordano Bruno, Galileo Galilée, Nicolas Copernic, Johannes Kepler, Isaac Newton etc.), dans le cadre desquelles se posait le problème si le développement de la connaissance scientifique ne rendait superflue et inutile l'existance de la philosophie. Et le mérite non seulement des philosophes mais même des chercheurs de l'époque consiste dans leurs efforts collectifs pour donner une réponse à la question que même Kavalioti posait. Et celui-ci aussi a le mérite d'avoir considéré la philosophie tout aussi importante qu'en l'Antiquité et d'avoir annoncé la rennaissance, l'indépendance et le rôle irremplaçable de la philosophie indéependament de la théologie et de la religion, indépendamment du développement des sciences modernes même.

Parmi les idées principales que Kavalioti a posées dans "*L'introduction*" de sa "*Physique*" se fait remarquer celle concernant le rôle décisif de la philosophie sur le système d'éducation de l'Académie de Voskopoja, sur la

formation scientifique, éthique et morale de ses étudiants. "*Tout ce que l'homme possède dans son corps et âme* - écrivait Kavalioti, *ne serait ni ne se considérerait bon et juste si le jugement là-dessus n'était pas juste et clair, ce qui ne se réalise que par la philosophie*" (p.2, *La Physique.*). Il n'y a pas de doute que la mise en évidence du rôle de la philosophie constituait un pas important qui affaiblissait le rôle éducatif de la théologie. Historiquement il est prouvé partout que la séparation de l'enseignement de la domination théologique - religieuse du Moyen Âge vers les horizons de la culture de l'histoire nouvelle de l'humanité, est réalisée en réduisant l'espace de la théologie et en élargissant le rôle de la philosophie. Tout comme R. Bacon et R. Descartes, Kavalioti aussi, en partant de l'idée du double caractère de la vérité, postulait que la philosophie n'est pas hostile à l'éducation de la religion chrétienne. Il en écrivait: "*Pour ce qui est de l'habitude devenue une mauvaise routine chez d'aucuns de dire que* "cela est selon la philosophie et cela selon la foi", *elle doit être rejetée comme entièrement irraisonnable et ridicule*" (2.). Il continue plus loin: "*La philosophie s'intéresse à la vérité, qui est unique mais qui ne va pas à l'encontre des prédications de la religion chrétienne*" (2.).

Troisièmement, différemment de beaucoup de philosophes conservateurs, qui admiraient et défendaient le culte de certaines autorités intangibles du passé, Kavalioti adopte *un esprit critique* dans ses œuvres, n'hésitant pas à contredire, en raison de la vérité scientifique, ni des autorités indiscutables comme Platon et Aristote. Voilà les mots par lesquels il s'adressait aux élèves de l'Académie de Voskopoja dans "*L'introduction*" de la "Physique": "*La philosophie s'occupe de la vérité qui est unique et simple. Vous, donc, qui grâce à Dieu, vous étudiez la philosophie, vous devez rejeter toutes les idées erronées des philosophes, même celles de leur coryphée, Aristote, et vous orienter, autant que possible, vers la vérité*"(2.). Ce professeur de l'Académie soulignait à ses étudiants que l'apprentissage de la philosophie était un travail difficile et pénible mais rémunéré, car elle rend l'homme érudit et heureux.

Pour donner un tableau plus complet des définitions de la philosophie pendant toute l'histoire de son évolution, Kavalioti a proposé certaines des définitions les plus importantes:

Première définition: La philosophie est la connaissance des phénomènes divins et humains.

Deuxième définition: La philosophie est la connaissance des êtres tels qu'ils sont en réalité.

Troisième définition: La philosophie étudie ce qui ressemble à Dieu, autant que la raison de l'homme peut le faire.

Quatrième définition: La philosophie étudie la mort, c'est-à-dire la mort selon la volonté.

Cinquième définition: La philosophie est l'art des arts et la science des sciences.

Sixième définition: La philosophie est l'amour pour l'érudition, c'est-à-dire l'amour pour Dieu".

Kavalioti achève l'analyse et l'appréciation de ces définitions sur la philosophie en concluant: "*Ce sont les définitions les plus courantes de la philosophie, mais la définition la plus exacte me semble la suivante:* "La philosophie c'est la connaissance exacte et claire de tout ce qui apporte à l'homme le bonheur". Il confère à la connaissance philosophique la suprématie par rapport à *la confession*, laquelle, -affirme-t-il, s'appuie sur des opinions courantes, tandis que la philosophie s'appuie sur des connaissances scientifiques. Il n'est pas difficile de comprendre que Kavalioti se rallie à la tendance illuministe de la philosophie occidentale de XVIIe-XVIIIe sc., laquelle considérait les connaissances philosophiques comme *une force*, qui aide l'homme à dominer la nature, et comme *une lumière* qui lui éclaire la voie vers le bonheur, qui appuie à satisfaire de manière équilibrée aux besoins du corps et de l'âme.

II. René Descartes et la philosophie de Kavalioti

Donnez –moi la matière et le mouvement
Je vous donnerai l'univers
René Descartes

L'originalité des points de vue philosophiques de Kavalioti se met en relief surtout dans son attitude vis-à-vis de la philosophie moderne, c'est-à-dire des Temps Modernes ou, comme il s'exprimait lui-même, vis-à-vis des "*jeunes philosophes*"; en tout cas parmi eux il mentionne Spinoza (1632-1677) qui'il critique, et René Descartes (1596-1650) qu'il considère "*le plus grand*", "*le plus brillant philosophe parmi tous les jeunes philosophes*". Il ne s'agit pas simplement du fait qu'il cite souvent le nom de Descartes dans ses œuvres, mais surtout parce qu'il s'appuie sur ses idées. Dans ce sens nous trouvons juste de considérer Kavalioti un élève de Descartes, voire son plus illustre disciple parmi les penseurs des Balkans à l'époque, qui avaient entendu le nom et admiré les points de vue du philosophe français. L'attachement de Kavalioti aux idées de Descartes et leur propagation dans la Nouvelle Académie de Voskopoja témoigne au mieux de la tendance pour faire de sa philosophie un porte-parole de la pensée progressiste de l'Occident. C'est ce qui est le plus positif dans la philosophie de l'homme de Voskopoja.

L'importance de l'influence de Descartes sur Kavalioti peut être comprise si nous nous tenons au jugement de Hegel: "*La philosophie de*

Descartes a apporté un tournant entièrement nouveau. C'est avec lui que commence la nouvelle époque de la philosophie. Toute la tradition précédente de la philosophie, en particulier celle qui a eu comme point de départ l'autorité de l'église, Descarte l'a été laissée de côté" (Hegel, *Œuvres,* en russe, IIe vol.,"*Histoire de la philosophie*", troisième partie, Moscou, p.375.). C'est pourquoi, Kavalioti aurait le grand mérite historique d'avoir introduit et propagé en Albanie et dans les Balkans les idées de cette philosophie-là, avec laquelle a commencé l'époque de la nouvelle philosophie de l'Europe, pendant que Descartes était attaqué et persécuté dans sa patrie comme un "*adversaire de la Bible*".

Les trois principales branches de la philosophie de Descartes, définies par Hegel, nous les trouvons dans les raisonnements de Kavalioti sur la philosophie. Il appréciait, *premièrement,* le fait que Descartes avait pour principe le doute ("*De omnibus dubitandum*"), qui était le principe fondamental de la méthode cartésienne. Les opinions des hommes sont inconstantes, instables, variables; les sens se trompent et nous nourrissent d'illusions trompeuses; les impressions qu'on se fait des objets sont souvent troubles tout comme les rêves qu'on fait quand on dort, c'est pourquoi, en visant acquérir des connaissances exactes, vraies, afin d'éviter les croyances vaines, la conscience humaine mérite de s'en tenir *au principe du doute.* En particulier, au Moyen Age et en Antiquité s'étaient propagées et crues aveuglement des prédications ou pseudo-prédications de certaines autorités dont les idées étaient considérées intangibles, comme c'était le cas des néoplatoniciens.

Descartes prêchait qu'il ne fallait rien prendre pour vrai avant d'en être absolument clair dans sa conscience sur la véridicité, et la conscience ne peut pas y aboutir sans mettre en doute toutes les opinions existantes. "*C'est pourquoi,* - dit Descartes, *nous rejetons ou déclarons faux tout ce dont nous doutons en quelque manière, ainsi nous est-il facile de dire que n'existent ni Dieu, ni ciel, ni objets*".

La philosophie, selon Kavalioti, est engagée non seulement dans l'argumentation de son existence mais de celle de la réalité aussi. Cette tendance se fait remarquer surtout lorsqu'il admet la formule, dont Descartes s'était lui-même servi pour accepter également la réalité de la pensée, de la conscience humaine et l'existence des phénomènes du monde dépendant de l'identification de leur existence par les images qu'on s'en fait, c'est-à-dire de leur perception par la pensée, par la conscience du sujet cognitif.

Et c'est une merveille que Kavalioti reformule ce postulat de doute en s'adressant aux étudiants de l'Académie de Voskopoja par ces mots: "*Si les nouveaux élèves de l'Académie, qui n'ont pas de connaissance sur les êtres étaient interrogés, ils raisonneraient à juste titre ainsi: - Est-ce qu'ils vivent?*

Est-ce qu'ils mangent? Est-ce qu'ils marchent? Ou est-ce qu'ils restent? Comment répondraient-ils? Qu'ils s'en doutent! Mais douter c'est connaître. Étant donné que le doute est un acte mental, alors l'on accepte leur existence" (p.5 de la "Physique".).

Kavalioti tout comme Descartes est d'avis qu'à la base du doute ce n'est pas *l'existence* du sujet doutant et pensant, parce qu'il serait un non-sens, une contradiction criante d'admettre qu'il n'existe pas. C'est pourquoi, ce que Kavalioti appelle *la connaissance* est identique à ce que Descartes appelle *le savoir*, à propos duquel celui-ci s'exprimait par sa fameuse formule "*Je pense, donc, j'existe*!" ("Cogito ergo sum"). Kavalioti admet que cette expression philosophique emblématique de Descartes constitue *le premier principe* sur lequel devaient s'appuyer tous les philosophes qui ne voulaient pas se tromper, qui voulaient penser et raisonner juste, c'est-à-dire formuler des savoirs exacts, précis et clairs.

La formule "*Je doute, je pense, donc j'existe*" a été connue en quelque sorte bien avant Descartes; Augustin dès son époque écrivait dans son œuvre "*La cité de Dieu*" qu'il existait une vérité incontestable: "*Si je doute en me trompant c'est que j'existe*" (Si tallor, sum). Mais le sens de la formule d'Agustin est entièrement différent du sens de "Ergos..." de Descartes; le premier s'en servait pour susciter la méfiance, le scepticisme dans la connaissance rationnelle, tandis que le deuxième, Descartes donc, lui donna le sens d'un commencement indubitable, qui ouvrait le chemin vers la connaissance exacte, vraie, scientifique.

En nous tenant à la formule de Descartes et de Kavalioti, nous posons la question: serions-nous pêcheurs si nous considérions cela un moyen pour douter éternellement, de tout, c'est-à-dire non seulement des erreurs mais de la vérité même? Dans le processus de la connaissance, le doute n'est qu'un acte provisoire, instantané, ce qui veut dire que la formule du doute ne doit pas être identifiée au *scepticisme*, lequel rend absolu non seulement le doute mais l'erreur aussi; selon le scepticisme l'on n'admet pas en général la vérité, et le doute il le considère *un but*, alors que pour Descartes et Kavalioti, le doute est un *moyen*, seulement le premier acte de la méthode rationnelle de la connaissance, c'est pourquoi il est appelé acte *cognitif méthodique*. Descartes lui-même précisait le sens qu'il attribuait au terme de *doute*, comme un aspect de *l'optimisme gnoséologique* et du *rationalisme*, en l'appelant "*hyperdoute provisoire*".

Pour ne pas s'arrêter sur l'acte du doute et pour progresser dans le processus de la connaissance, pour raisonner, pour affirmer ou pour qu nier, l'homme doit trouver une vérité exacte et incontestable; ce doute doit susciter non seulement le scepticisme mais aussi la certitude dans la connaissance de la

vérité, dans les possibilités en principe indéfinies de la connaissance scientifique, c'est pourquoi, dans le doute primaire demeure l'affirmation de chacun qui pense, comme un premier stade pour aller vers la vérité. *Je doute* - affirme Kavalioti. Mais, qu'est-ce qu'il dit par cela? Au moins il y a quelque chose dont on ne peut pas douter: l'on ne doute pas, du moins de son doute. C'est un acte qu'on peut considérer vrai, parce que c'est un acte de sa propre pensée, donc, c'est un vrai acte de la pensée, dont on ne peut douter. Soit le doute, soit la pensée sur le doute sont miens, donc du *Moi*. Comme douter c'est penser, alors je suis sûr que je pense. D'où la fameuse formule cartésienne: "*Je pense, donc, j'existe*", une vérité, selon lui, indiscutable; elle m'appartient et elle est chez moi, grâce à elle je montre que *je suis*, voire que *je pense*, que je m'introduis dans le processus de la connaissance, que je suis engagé dans le procès. Plus je doute, plus je pense; plus j'agirais, en doutant de moi-même, plus je penserais et comprendrais la réflexion de mon action. Toutes les profondeurs de ma conscience me prouvent par cet acte la véridicité, au moins, de *mon existence*, c'est-à-dire dire prouvent à moi l'existence indubitable de ma réflexion aussi, de mon existence mentale aussi, de ma pensée et de mon être. Cela veut dire que "*cogito*" est le type idéal de l'authenticité et le témoignage le plus indubitable de la réalisation de la connaissance exacte et claire. C'est l'exemple le plus exact de la connaissance exacte et claire et *le critère de la vérité* pour pouvoir distinguer le vrai du faux. La puissance interne de connaître m'oblige, sans obstacles et sans l'entremise de quoi que ce soit, à admettre la vérité qui nous sauve de la méfiance et des hésitations.

La règle pour la connaissance exacte de la vérité, est la suivante: *accepter et confirmer seulement ce qui est l'idéal de la conviction interne sur la vérité et qui correspond au meilleur exemple de ce que notre raison accepte, laquelle connaît sa propre existence. "Que rien ne soit accepté comme vrai jusqu'à ce que je ne le trouve clairement tel!"* – dit Descartes (Règle I de la deuxième partie de "Discours de la méthode".). Certes, personne ne veut se tromper, mais, comme l'acte de juger est *volontaire,* toute idée erronée est une erreur *morale*. Or, la volonté donne libre cours à l'esprit et, par conséquent, sous son impulsion active, sont possibles aussi bien des raisonnements justes que des raisonnements faux, c'est pourquoi, pendant le processus de la connaissance, l'homme doit sentir *la responsabilité morale* des jugements cognitifs. Cette responsabilité rattache l'homme à la vérité et dans cet acte, son porteur doit être sincère, sachant que le choix de la vérité dépend de l'individu réfléchissant. Comme la véracité est un acte de connaissance volontaire, elle est *subjective*, c'est-à-dire un savoir du sujet humain qui peut énoncer des vérités tout aussi bien que des erreurs, des illusions.

La formule de Descartes constitue également *la loi de la liberté interne de l'esprit* qui l'affranchit de toute autorité externe. Nous ne sommes pas intéressés par ce que dit Aristote, ni quelque autre autorité; l'unique autorité à laquelle il faut s'en tenir c'est *moi*; notre autorité est en nous-mêmes et elle constitue la *conscience*. De la formule Descartes-Kavalioti, il s'ensuit que le savoir, la connaissance est un résultat, la conclusion du libre rapport entre la raison et la vérité, sans aucune intervention extérieure ou violente. Mettez la libre raison en face de la vérité et au lieu de l'anarchie intellectuelle – une conséquence des mésententes, parce que la raison humaine est dans son essence la même chez tous, et, de même, la vérité unique à tous et elle forme, petit à petit, l'unité des convictions. Il résulte que la règle la plus exacte est la règle logique et elle peut servir également comme *règle morale* à tous les sujets qui sont en train de connaître: soyez sincères, donnez-vous à la vérité, aimez et respectez la vérité sans confondre la vérité au mensonge; n'acceptez pas, après que vous avez bien réfléchi à la lumière de l'esprit, de faire passer le faux pour vrai – c'est ainsi que l'homme peut échapper aux tromperies et aux erreurs.

Le lien entre la pensée et la volonté, tel que Descartes et Kavalioti le prêchaient, a marqué un tournant en tant qu'acte philosophique, un bouleversement dans la pensée humaine, qui a assuré le passage de la scolastique à la pensée scientifique, des autorités externes imposées par la force, à la liberté intellectuelle interne. L'expression "*N'acceptez pas pour vrai ce qui n'est pas tel*", peut paraître banale, mais à l'époque de Kavalioti et non seulement alors mais même dans notre vie de tous les jours, elle nous rend obligeants vis-à-vis de Descartes et à Kavalioti, de nous avoir appris par leur philosophie à remplacer les autorités externes, c'est-à-dire la servitude de la pensée, par le sentiment interne de la vérité, c'est-à-dire *la liberté mentale*. Cela est important même actuellement car l'on a vécu dans une société dictatoriale et l'on continue à vivre formellement libre en démocratie, mais on n'a pas eu et l'on n'en a pas suffisamment de liberté pour penser et s'exprimer sincèrement et dire la vérité en tout cas, car l'on s'impose à nous, par des moyens multiples et divers, par la violence et les fausses vitrines, par des illusions, préjugés, mensonges et duperies de tout genre, ce qui fait ébranler chez nous la confiance dans la vérité. Le progrès est lié au progrès de la science et, plus largement, il dépend du progrès de liberté de la pensée et ce progrès est atteint là, où la liberté est plus grande, là, où l'on est libre et autant qu'on est libre, en proportion avec la liberté. L'erreur et la duperie disparaissent et triomphe la vérité pendant que disparaissent les imposteurs, les menteurs, les hypocrites que la lumière de la vérité et la prise de conscience sincère découvrent et écartent tout en demeurant inébranlables et finalement triomphant. Voilà où a mené cette

formule du connaître que Kavalioti a donnée depuis le XVIIIe siècle, à ses étudiants dans l'Académie de Voskopoja.

Pour l'expression monumentale "*Cogito*" de Descartes, que Kavalioti aussi a fait sienne, il y a eu de nombreux débats, qui se poursuivent même de nos jours, car sa forme restreinte prête à l'ambiguïté, permet des interprétations herméneutiques diverses pour préciser son vrai sens.

Nous pensons que cette expression cartésienne a été sous-estimée et l'on lui a attribué arbitrairement des sens philosophiques qui n'ont rien à voir avec l'interprétation souhaitée et donnée par l'auteur même.

D'autre part nous pensons que cette expression ne concerne pas seulement l'interprétation qui l'identifie à *l'idéalisme subjectif*. Par cette formule Descartes mettait en évidence l'acte de l'identification de l'acte cognitif, comme acte du penser, à la définition du concept sur l'être, ce qui veut dire que l'être est puisé de la conscience, c'est-à-dire en tant que *concept général*, qui montre l'existence objective des objets en dehors et indépendamment de la conscience, c'est pourquoi il ne faut pas y introduire la notion de dépendance *primaire* ou *secondaire* de l'être de la conscience, du Moi du sujet connaisseur. Si cette explication est acceptée, alors il faut d'autant plus souligner la pensée de Kavalioti, qui la considérait comme un point de référence du début d'une nouvelle pensée philosophique, c'est-à-dire de la philosophie européenne moderne.

Hegel a dit que c'est sur cette formule que Fichte s'est appuyé pour donner l'avantage absolu à la *subjectivité du Moi* qu'il a interprété sous l'esprit de l'idéalisme subjectif. D'ailleurs, depuis cette interprétation, durant les XIXe et XXe siècles, c'est l'idéalisme subjectif qui a pris le dessus, non seulement sur la philosophie matérialiste mais sur l'idéalisme objectif aussi, en particulier sur la philosophie de Hegel. Aujourd'hui, l'on peut affirmer que dans la philosophie contemporaine en général il est admis que de la formule cartésienne "*Cogito*" il ne découle rien de plus que la supériorité entière de la subjectivité dans la compréhension de tout. Ainsi, même les philosophes comme Mach, Avenarius etc. au début du XXe siècle, en se tenant à cette interprétation et en manifestant l'orientation fichtienne en philosophie, se sont efforcés de déclarer absurde et inexistante la réalité objective, la nature, la matière, et ils considéraient tout objet comme un ensemble de sensations subjectives.

Mais, dès son époque, Hegel considérait comme erronées les conclusions de Fichte et de l'idéalisme subjectif en général; il considérait plus exacte la critique que Kant avait faite à l'interprétation idéaliste du "Cogito" disant que la pensée ne comprend pas, ne contient pas l'être, qui est autre chose par rapport à la pensée. Hegel s'est efforcé de préciser le sens que Descartes, lui-même, donnait à sa propre formule, lorsqu'il disait: "*Je pense et cela veut*

dire que par-là j'entends directement en Moi mon être, et cette affirmation constitue le fondement de toute philosophie". En se fondant sur la philosophie de Descartes, Hegel est arrivé à la conclusion que "*l'identité de l'être à la pensée constitue l'idée la plus intéressante de la philosophie de l'époque moderne*".

Sans doute, l'idée du lien de l'être à la pensée a rendu plus facile à Hegel l'argumentation des fondements de *l'idéalisme objectif* car, selon lui, l'être est le concept, la catégorie la plus générale, la catégorie limite de la philosophie, qui englobe en soi tout, tout en étant identique à "*l'idée absolue*". C'est pour cela que F. Engels a démontré que Hegel, en identifiant l'être à l'idée objective absolue, mettait derrière le "schéma de Descartes" des arguments en faveur de l'idéalisme objectif et a souligné que l'unité du monde n'est pas en l'être (comme Hegel le comprenait, – note de A. Uçi) mais en la matière, c'est-à-dire dans l'existence de la réalité objective, indépendamment de la conscience subjective et objective. Nous sommes d'avis que cette thèse exprime de manière authentique le point de vue de Descartes.

Les philosophes matérialistes non plus ne sont restés indifférents, face à la formule de Descartes. Ainsi, Gassendi a contesté et a critiqué le "Cogito" en l'ironisant par la variante contrefaite, fabriquée par lui: "*Ludificor, ergo sum*" qui veut dire "*Ma pensée singe, donc j'existe*!". Mais il y a eu d'autres philosophes matérialistes qui ont compris plus en profondeur cela et ils s'en sont servis pour attaquer les idées théologiques idéalistes en général, comme le fit B. Spinoza. Pourquoi Descartes parle-t-il du penser en tant que témoignage indubitable de l'être, de l'existence, de l'homme? L'affirmation servirait à Descartes pour arriver à la conclusion que "*Le Moi est une substance, tout son essence ou sa nature demeure dans la pensée; son existence n'a besoin d'aucun objet matériel*" ("Sur la méthode"). Or, Descartes considère comme substance même la matière, ce qui veut dire qu'elle aussi existe indépendamment de la pensée. Et Hegel a compris que l'acceptation par Descartes même de la matière comme substance, avait ouvert le chemin à Spinoza pour argumenter et défendre une forme du *panthéisme matérialiste*.

Il va de soi que de la formule "Cogito" est naît l'affirmation de la réalité que le Cogito est le même que ce qu'affirme Spinoza: "*et la pensée et la matière*", c'est-à-dire d'ici naît une contradiction parce que l'homme, selon lui, est composé du corps (la matière) et de l'esprit (la pensée) et c'est là l'origine de *la dualité* de sa philosophie: les deux substances se lient, sont une identité; les deux sont substances, c'est-à-dire indépendantes l'une de l'autre et indépendantes de toute autre chose. Pour échapper à cette contradiction Descartes accepte que l'unique lien entre les deux substances (le corps et la pensée) existe en Dieu. "*Par substance* – écrit Descartes, - *je ne comprends*

autre que quelque chose qui, pour exister, n'a besoin de rien d'autre et une telle substance, qui n'a besoin de rien d'autre et qui est unique, est Dieu justement".

Pourtant l'on sait que Descartes considérait le principe du doute comme absolu et comme le début de tout raisonnement philosophique. En effet, tout en caractérisant absolu ce principe, il disait que le doute peut toucher même l'existence du Dieu. Sans doute y a-t-il là une contradiction logique et c'est pour cette raison d'ailleurs que sa philosophie a été qualifiée dualiste. Descartes faisait une telle tolérance pour parer aux attaques de l'église, aux théories théologiques et au théisme encore puissant à son époque, pour échapper à l'accusation d'être athée. Ce n'était pas par hasard que Descartes avait émigré loin de Paris, loin de la France où les conservateurs l'attaquaient en l'accusant comme "hérétique". Quoiqu'il en soit, Descartes était un grand penseur, on le constate dans toutes ses œuvres et en particulier dans son héritage épistolaire, où il a été plus sincère, plus direct; où il a essayé d'expliquer son propre sens qu'il avait donné à "Cogito" : il ne pouvait pas admettre l'existence des objets et du Dieu que comme les *mots*, les *signes linguistiques* et *mentaux* de l'homme qui pense; nous savons ce qu'est le monde, ce que sont les objets, ce qu'est Dieu autant que les mots et les concepts sur eux les expriment. C'est là une position ésotérique permettant des interprétations contraires par les deux principales parties de la philosophie de l'époque. Descartes disait: "*Je n'accepte que deux types d'objets: l'un représente les objets imagés, tandis que l'autre les objets en espace*".

C'est à ces pensées que tenait Spinoza qui dirait que ces deux catégories de "*phénomènes*" constituent un système unique, une identité unique, appelée Dieu, c'est-à-dire substance absolue; chez Spinoza le mot Dieu est maintenu et le Dieu n'est pas nié, seulement il est réduit en un seul mot. C'est pourquoi, un peu différemment des appréciations de Hegel qui fusionnait le cartésianisme et le spinozisme (le panthéisme) comme la source théorique de son idéalisme objectif, Karl Marx a donné une caractéristique plus profonde de la philosophie de Descartes: "*Dans sa* "Physique" *Descartes attribue à la matière une puissance créatrice indépendante et il considère le mouvement mécanique comme expression de la vie de la matière. Il sépare complètement sa physique de la métaphysique. Dans les limites de sa physique la matière représente la substance unique, l'unique fondement de l'être et de la connaissance*" (V. III, 154).

La procédure fondamentale des raisonnements de Descartes est poursuivie aussi par Kavalioti, sauf qu'on ne remarque pas dans sa pensée ces nuances-là, qui permettraient dépasser le dualisme cartésien ou qui mèneraient vers le panthéisme matérialiste de Spinoza, vers l'attitude critique d'un Gassendi matérialiste ou d'un Hegel idéaliste. En ce qui concerne le concept sur l'être,

Kavalioti penche vers Aristote qui le comprenait comme une partie du système des catégories philosophiques. Pour Kavalioti le concept de "l'être" avait deux significations: a) le *Moi, je suis* (oj mi), c'est-à-dire comme le participe du verbe être et b) avec le sens du mot *on*, c'est-à-dire désignant des objets ou une substance qui existe ou peut exister (*La Métaphysique*, p. 2.). Il disait qu'il n'existe que le "*être*" invariable, éternel et unique et il l'identifiait à la pensée. Selon lui, "*l'être est alors que le non-être n'est pas*", ce qui constituait l'une de toutes premières variantes de la philosophie idéaliste de l'Antiquité. Mais d'autre part, dans la conception de l'être de Kavalioti l'on remarque l'influence de la tradition byzantine aussi, laquelle l'égalisait à Dieu: "*l'être selon le genre,* - écrit-il, *me semble n'être rien d'autre que l'idée de la divinité*".

L'académicien albanais est proche de Descartes quand il unit le concept de l'être à la substance et de là il tire la conclusion que l'être ou la substance existent ou bien comme des objets (des corps): la pierre, le fer, ou bien comme des phénomènes spirituels (le Dieu, l'ange, l'esprit). Mais Kavalioti est inconciliable avec les philosophes que lui-même qualifiait d'"*athées*" et il est intéressant parce qu'il y réunit non seulement des noms de philosophes de l'antiquité mais aussi des temps modernes: "Ni *ceux qui sont obsédés par l'athéisme,* - écrit-il, - *comme Spinoza l'athée, Protagora et Diagora, ni ceux qui parlent d'Epicure, ne s'approchent de l'idée du Dieu*" (36). Cette pensée de Kavalioti est intéressante non seulement parce qu'elle s'oppose à l'athéisme en général, mais aussi, parce que sa critique s'étend sur les philosophes de l'antiquité d'une part et, de l'autre, il cite même des penseurs postérieurs à Descartes, comme Spinoza, c'est pourquoi nous supposons qu'il a eu en vue non pas Malebranche penché vers le théisme auquel il essaya de soumettre Descartes, mais Gassendi qui, comme on le sait, avait consacré une grande attention à la philosophie d'Epicure en appréciant beaucoup ses idées d'athée. En tout cas, ses idées sur ces questions-là montrent qu'il a essayé d'argumenter l'importance irremplaçable de la philosophie dans le système du savoir scientifique; il la considère comme la science des sciences, comme la sagesse - guide dans l'activité théorique et spirituelle, intellectuelle et pratique de l'homme, comme une synthèse rationaliste et humaine de l'héritage du savoir de l'homme sur l'univers et sur la vie.

Nous venons d'esquisser quelques lignes principales de la conception de Kavalioti sur la philosophie en général, ce qui convainct qu'il a adopté une attitude originale dans la relecture de la philosophie néo-byzantine, de la philosophie antique et de celle de René Descartes. C'est ce qui fait preuve de ce que ses points de vue philosophiques sont une partie intégrante de la philosophie des temps modernes, dont les premiers pas ont été jetés avant tout par Frensis Bacon et René Descartes, les avant-coureurs du passage du Moyen

Âge aux Temps Modernes. Nous avons essayé de montrer que sa philosophie a été une philosophie dualiste qui a manifesté le caractère transitoire de la situation sociale et de la culture de l'Albanie, une philosophie qui, avec nombre de procès idéologiques et culturels, a servi de prémisse au développement et au progrès du pays, lequel s'est introduit dès les premières décennies du XIXe siècle à l'époque grandiose de la Renaissance Nationale.

Notre image sur la conception du monde philosophique de Kavalioti sera complétée surtout en examinant et en analysant plus en détail ses principales œuvrages "*La Physique*", "*La Métaphysique*" et "*La Logique*", où il a traité de la problématique traditionnelle philosophique, des questions ontologiques (théorie de l'être), des questions gnoséologiques (théorie de la connaissance), des questions de la logique et de la méthodologie de la connaissance scientifique (l'épistémologie). Il a traité donc nombre de questions philosophiques importantes non seulement sur le plan historique mais aussi sur le plan philosophique, les développements intellectuels et culturels de notre époque.

III. La philosophie et la physique

"*La matière est le premier substrat de tout changement*"

T. A. Kavalioti

Dès qu'on commence à prendre connaissance de l'ouvrage "*La physique*" de Kavalioti, l'on se pose une première question: y a-t-il un rapport direct entre sa "*Physique*" et la philosophie en général et la conception du monde philosophique de Descartes? Comment concevait Kavalioti "*La physique*" : comme une science à part ou comme une partie inséparable de la philosophie ? Quel rapport y a-t-il entre la physique de Kavalioti et celle d'Aristote, celle du Moyen Âge, celle néo-byzantine et celle de Descartes?

Comme nous l'avons signalé, "*La physique*" de Kavalioti s'ouvre sur une "*Préface*", consacrée entièrement à la définition de la philosophie, ce qui montre que l'auteur se tient à la tradition aristotélicienne, laquelle traitait la physique comme partie inséparable de la philosophie et les deux ensemble s'appelaient "*naturphilosophie*". Dans ce cas, Kavalioti se comportait comme Descartes, qui dans l'ouvrage "*Principiae philosophiae*" présentait la problématique physique sous le titre "*Sur les bases des corps matériels*" (De principus rerum materialum), c'est-à-dire comme partie inséparable de sa philosophie.

Pourtant, au crépuscule du Moyen Âge, l'on avait commencé à jeter les fondements des sciences modernes, individualisées, surtout par la collaboration

remarquable de N. Copernic (1473-1543), de G. Bruno (1548-1600), de G. Galilei (1564-1642) etc.; les premiers signaux de séparation des mathématiques, de l'astronomie, de la physique, de la chimie, de la mécanique etc., venaient d'apparaître. Ce développement des sciences s'appuyait également sur la contribution éminente de F. Bacon (1561-1626), de René Descartes, de I. Newton (1642-1727) etc. Mais au XVIIe siècle les sciences particulières n'étaient pas encore séparées de la philosophie; elles étaient réunies dans une sorte de "*naturphilosophie*", complétée avec nombre de découvertes scientifiques nouvelles, ce qui la distinguait de la "*naturphilosophie*" naïve de l'Antiquité. Cette symbiose de la philosophie et des sciences a été mise en évidence même par Hegel (1770-1831).

"*Le mot* philosophie *chez Descartes et chez tant d'autres avait un sens déterminé; elle signifiait la connaissance par la pensée, par la méditation, par le raisonnement. Ceci veut dire que, chez Descartes, ce que nous appelons connaissance philosophique n'était pas séparé de la connaissance scientifique. De cette façon toute la connaissance humaine faisait partie de la philosophie*". Et cette tendance générale du développement de la connaissance physico-scientifique se trouve non seulement dans la *Préface* de "La physique" de Kavalioti, mais aussi dans tout le contenu de sa "Physique", dont le noyau et les idées de base sont étroitement liés à la physique et à la philosophie de Descartes.

Hegel a eu raison d'affirmer que chez Descartes, d'une part sa philosophie pénètre dans tous les branchements des disciplines scientifiques de l'époque, et de l'autre dans sa philosophie pénètrent l'esprit et les acquis des sciences nouvelles particulières. "*L'élément rigoureusement scientifique d'une façon plus déterminée de la philosophie de Descartes*, - a écrit Hegel, *demeure dans* ***la méthode d'argumentation****, qui était la même que celle appliquée longtemps auparavant en géométrie et en la manière habituelle du raisonnement logique-formel.* C'est pour cela que la philosophie de Descartes, laquelle aurait dû présenter l'ensemble des sciences, commence par la logique et la métaphysique, c'est-à-dire par la philosophie [note de l'auteur.] "*La seconde partie de cette philosophie,* - ajoute plus loin Hegel, *constitue la physique standard et les mathématiques bien que mélangées de spéculations métaphysiques, tandis que la troisième partie, l'éthique, examine la nature humaine, les obligations de l'homme, l'Etat, la civilisation*". Beaucoup de connaissances scientifiques contenues dans la philosophie de Descartes appartenaient, selon Hegel, à la physique et à la mécanique standard, "*tandis que nous*, poursuit-il, *nous distinguons nettement la physique empirique de la métaphysique, bien quemême la physique soit métaphysique également*".

Cette caractéristique du rapport entre la philosophie et les disciplines scientifiques chez Descartes a une pleine valeur même pour le rapport qui existe entre la philosophie en général et la physique en particulier chez Kavalioti, lequel, suivant la tradition de l'antiquité, regardait la philosophie comme "*une science des sciences*", c'est-à-dire comme un paradigme de tout le contenu de sa physique, comme une partie inséparable de la philosophie et, d'autre part, il appelait la philosophie une discipline mais scientifique, c'est-à-dire fondée sur les acquis scientifiques, surtout en physique, en mathématique et en mécanique. Il va de soi que ce rapport entre la philosophie et les sciences, décrit par Descartes et Kavalioti, était à cette époque-là un rapport historiquement inévitable, voire le plus juste et le plus productif pour les deux parties; ce rapport ne peut pas être considéré négatif, même parce que son acceptation, étant un résultat du développement interne de la philosophie, prometteur de son propre développement et du développement des autres sciences en laissant de moins en moins d'espace à l'obscurantisme médiéval, nourrissait l'illuminisme et le rationalisme.

Le problème du rapport entre la philosophie et les sciences particulières demeura discutable même par la suite, au cours du XIXe siècle, et aujourd'hui encore. Après Hegel, deux tendances ont été esquissées dans le domaine de la philosophie, lesquelles apparaissaient à première vue comme des phénomènes positifs nouveaux. D'une part le développement rapide et général des sciences surtout exactes au cours des XIXe siècle a marqué la consolidation de la tendance de séparation des sciences de la philosophie, sous prétexte de les sauver des influences qui à l'époque étaient qualifiées de "*métaphysiques*", des spéculations philosophiques. Cette tendance appartenanit surtout aux philosophes et aux scientifiques qui optaient pour les points de vue de Comte et de Spenser, appelés positivistes. La séparation des sciences particulières de la philosophie se faisait sur la base de l'expression "*La science est une philosophie à part! A bas la philosophie!*". Dans des circonstances pareilles, l'on pensait que le développement de la science aurait été plus rapide et plus juste si elle n'était pas influencée d'aucune philosophie. D'autre part, au sein de la philosophie s'est fait remarquer la tendance qui proclamait ses problèmes et ses idées tout à fait spécifiques, différents de ceux scientifiques appelés négativement "*questions et idées métaphysiques*" "*spéculatives*". Certains philosophes ont essayé de rapprocher la philosophie séparée des autres sciences à cause de sa "*spécificité*" aux idées mystiques et religieuses, pour faire renaître en philosophie l'esprit mystique et religieux (comme chez Kierkegaard (1813-1855)) dont la philosophie avait commencé à se libérer avec le développement des sciences exactes. Cette tendance menait la philosophie en arrière, sur les

positions qu'elle avait eues avec Descartes et Bacon, avant la Renaissance européenne.

La séparation de la philosophie des sciences fut saluée pour d'autres raisons même par des représentants d'une autre tendance, c'est-à-dire par les athées où même F. Engels joua son rôle. Il pensait qu'à l'époque de l'épanouissement des sciences, il ne restait à la philosophie que de s'occuper de la *logique dialectique* en tant que méthode unique de la connaissance scientifique de la philosophie, seulement comme épistémologie, c'est-à-dire en laissant hors de son objet la problématique traditionnelle de la métaphysique, de ladite "*première philosophie*". Sans doute, cette tendance aussi était partielle car elle appauvrissait la philosophie en ne lui laissant que cet objet d'étude pour pouvoir exister comme discipline vraiment scientifique parallèlement à la différenciation et au développement des sciences modernes; cette tendance appauvrissait le contenu de la philosophie, en l'éloignant non seulement de la problématique philosophique des sciences modernes, mais aussi de la problématique traditionnelle "*métaphysique*" de la philosophie en général. Nombre d'adeptes de la philosophie marxiste d'ailleurs continuaient, au cours du XXe siècle, d'employer le terme de "*métaphysique*" dans un sens hégélien seulement, non pas traditionnel, mais dans un sesns opposé à la dialectique; était appelé "*métaphysique*" toute attitude anti-dialectique niant le mouvement, l'évolution etc.

Est-ce que le rapport entre la philosophie et la physique, présent aussi chez la philosophie de Descartes et de Kavalioti, où la philosophie s'étendait même dans le domaine des sciences et où les sciences pénétraient dans le domaine de la philosophie, est un problème résolu incontestablement, définitivement, positivement, aussi bien pour l'une que pour l'autre ? En réalité ce rapport a eu *un caractère historique*, c'est-à-dire qu'il a changé et il change historiquement. Même à notre époque il y a des tendances à enfermer la philosophie, disons, entièrement en soi, c'est-à-dire à ne pas l'introduire dans le domaine des sciences, à rester comme "*une philosophie pure*", mais cette voie la réduirait seulement ou surtout à l'épistémologie (méthode, logique de connaissance scientifique), à l'herméneutique (théorie de l'interprétation de l'exactitude des textes scientifiques et philosophiques); dans ce cas l'on laisse de côté la problématique métaphysique en tant qu'ontologie, c'est-à-dire en dehors de son attention demeure aussi toute la problématique philosophique qui naît pendant le propre développement des sciences contemporaines donnant ainsi l'illusion qu'on fait ainsi de la "*science pure*".

A notre époque il y des tendances même à déclarer la faillite de la philosophie et sa futilité à l'époque de la civilisation moderne en spéculant surtout sur les défaites de la ladite philosophie officielle des pays ex –

socialistes et avec des tendences de la philosophie contemporaine de l'Occident. Dans ce cas il se crée un vide, qui est comblé par la théosophie, le mysticisme, l'irrationalisme et la religion, qui prétendent faire ressusciter "*la vraie philosophie*", mais en effet, ils la conduisent à la période médiévale ou ils éveillent les idées primitives des temps préhistoriques. En Albanie aussi, comme dans les autres pays ex – socialistes, après la chute du monisme idéologique et après le discrédit des idéologies et des politisations extrêmes sous le chapeau "*marxiste-léninsite-staliniste*", il est créé un grand vide dans le domaine de la formation philosophique, lequel est rempli par l'assimilation de la vraie philosophie contemporaine à toutes sortes de croyances, de magies, d'horoscope, de sagesse ésotérique et irrationnelle, de télépathie, de mysticisme, d'astrologie, de mythologie et à la réviviscence des doctrines philosophiques du passé, dépassées du point de vue scientifique et demeurant comme des reliques de l'histoire de la philosophie du passé.

Notre avis est qu'indépendamment du développement des sciences, nous avons besoin d'une philosophie scientifique, capable d'absorber les acquis de l'héritage philosophique du passé et de traiter la problématique philosophique que pose le développement actuel et futur des sciences; l'on a besoin d'une philosophie non transformée en une science comme toute autre science particulière, mais d'une philosophie ayant sa propre spécificité qu'aucune autre science ne peut couvrir. Dans les circonstances de la civilisation moderne la philosophie ne peut pas être une science au-dessus des sciences et, encore moins remplacer la problématique que pose le développement actuel de la société et ses solutions scientifiques, par le mysticisme, le spiritualisme, les croyances futiles et la théologie, la théosophie etc.; par des doctrines religieuses qui véhiculent toutfois des spéculations anachroniques, pseudo-philosophiques, pseudo-scientifiques, face auxquelles demeurait la philosophie de Descartes et de Kavalioti à l'époque, et qui propageaient et appuyaient la lumière de l'illuminisme, du savoir scientifique et de l'émancipation spirituelle de l'homme.

Jorgo BULO

LA RENAISSANCE NATIONALE ET L'ECOLE ROMANTIQUE DANS LA LITTERATURE ALBANAISE DU XIXE SIÈCLE

La formation des écoles nationales dans la littérature et les arts de l'Europe du Sud-Est est liée, ici plus ailleurs moins, aux mouvements et aux révolutions nationales dans ces pays. Cette constatation pourrait être prise pour base dans la reconstruction de ce processus si nous nous entendions sur les termes et nous distinguions la conscience populaire proto-nationale d'une ethnie ou nationalité de la conscience nationale d'une nation à la phase de sa formation et des mouvements pour la création des États nationaux. De cet aspect, les écoles nationales seraient comprises comme un phénomène historique né aux époques du développement des mouvements nationaux, comme une partie du processus de la formation de la conscience nationale et de l'affirmation de l'identité et de l'intégrité spirituelle de la nation au moyen de la culture.

Le XIXe siècle, comme on sait, est le siècle des nationalismes dans les Balkans, le siècle du réveil national des peuples de la région lesquels se sont trouvés à l'intérieur des confins de l'Empire Ottoman et de l'Empire des Habsbourgs et ont été engagés, tôt ou tard, dans un mouvement plurilatéral politique et culturelle qui visait l'affranchissement de la servitude étrangère, l'individualisation nationale: la création d'un État national, d'une littérature nationale et d'une langue littéraire[1].

La première inspiration politique de ces mouvements des peuples des Balkans a été fournie par les idées de la Révolution Française de 1789, tandis que l'inspiration culturelle-littéraire par le romantisme qui, avant d'être développé dans une école, s'est manifesté dans la vie de ces peuples comme un esprit de l'époque, comme un *état d'âme*.

Considérée dans cet aspect, la littérature albanaise du XIXe siècle complète le cadre de la formation des écoles nationales dans l'aire balkanique. Le mouvement des Albanais pour la libération nationale, qui s'est ranimé au milieu de ce siècle, a été nommé par ses idéologues, la *Renaissance Nationale*, tout comme elle a été appelée dans l'histoire et la culture des autres peuples balkaniques aussi, justement parce qu'il visait la renaissance de la tradition et des valeurs de la nation historique, la création de l'État national et de la culture

[1] Voir: E. Çabej, *Shqiptarët midis Perëndimit dhe Lindjes*, 1994, p.79.

nationale.

Les dangers qui menaçaient l'existence nationale des Albanais pendant les années de la Crise de l'Est, dans les conditions de la décomposition de l'Empire Ottoman, et les périls qui venaient de la création des États monarchistes dans les Balkans en raison de l'évocation par eux du souvenir de leurs anciens empires moyenâgeux et en raison de la transformation de leur nationalisme en idéologie d'État, et encore l'écho libérateur des révolutions nationales des Serbes, des Grecs et des Roumains au début du siècle, ont ressuscité l'idéologie nationale chez les Albanais et ont posé devant eux l'impératif de la création d'une école nationale albanaise, c'est-à-dire de l'enseignement national, de la culture et de la littérature nationale. Par littérature nationale, selon la formulation de l'un des idéologues les plus éminents du mouvement de la Renaissance Albanaise, Sami Frashëri, ils entendaient *les sentiments et idéaux nationaux, exprimés dans une langue nationale*[2].

Durant le processus de la formation de la conscience nationale, manifestée aussi dans la culture nationale, le sentiment de la propriété ethnique s'est transformé petit à petit au sentiment de l'unité nationale albanaise. Ce processus de l'identification nationale a été différent et souvent contradictoire chez les peuples de l'Europe du Sud-Ést en raison de leurs caractéristiques ethniques et de l'héritage historique et spirituel qui les distinguait et auquel ils se référaient. Les Grecs ne pouvaient pas ne pas se référer à l'héritage de l'antiquité hellénique, les Roumains à la romanité, les Albanais au souvenir de l'État de Scanderbeg et à son mythe, les Croates au mythe romantique de "l'illyrisme" et ainsi de suite. Naturellement, les souvenirs historiques ne suffisaient pas; ils ne pouvaient pas remplacer les facteurs actifs unificateurs et identificateurs des nations qui cherchaient à s'affirmer, comme on vient de le dire, dans les conditions de la séparation des empires multinationaux au crépuscule.

Ces peuples-là appartenaient, comme on le sait, aux deux grandes religions mondiales: au christianisme et à l'islam, qui, la plus part du temps, n'ont pas été mis au service de l'apaisement des distinctions ethniques, linguistiques et politiques ni même entre les adeptes de la même religion, chose découlant de leur caractère universel et de leur esprit oecuménique, mais, au contraire, ils ont été exploités comme facteurs de distinction et de séparation nationale, sans mentionner les cas où ils ont été exploités par les chauvinismes

---

[2] Cité selon H. Kaleshi, *Le rôle de Chemseddin Sami Frachery dans la formation de deux langues littéraires: turc et albanais*, dans "Balcanica", Belgrade 1970, p. 208.

balkaniques. Ainsi, *ce fut le catholicisme (avec son dérivé, l'alphabet latin) et l'orthodoxie (avec son dérivé, l'alphabet cyrillique) qui ont séparé visiblement les Croates des Serbes, avec lesquels ils ont une langue commune de culture*[3]. Il est bien connu le rôle joué par l'orthodoxie pour l'affirmation de l'identité des nations et des États grecques et serbes.

Ce rôle ne pouvait pas être joué par le facteur religion dans l'histoire des Albanais, qui étaient arrivés au siècle de leur mouvement national, divisés entre deux religions et quatre rites: catholique, orthodoxe, musulmans sunnites et bektachi. En conséquence, la religion pour eux était un facteur de séparation et non pas d'unification, c'est pourquoi ils s'étaient adressés à d'autres facteurs actifs d'unification en donnant à leur nationalisme le contenu d'un nationalisme moderne ayant formé l'unité nationale et la conscience nationale sur la base du sentiment de la nation et non pas sur celle du sentiment religieux.

Le facteur fondamental dans le processus de la survie historique et de la conception de l'unité nationale et de la particularité nationale pour les Albanais était la langue laquelle portait une considérable charge de l'identité, entre autres parce qu'elle était une langue ancienne et particulière, parce qu'elle était parlée dans tous les territoires habités par des Albanais et parce qu'elle avait manifesté une vitalité extraordinaire malgré son développement lent et entravé et un sort risqué et par conséquent elle était demeurée longtemps une langue non écrite - le premier livre connu de l'albanais écrit date du milieu du XVIe siècle. Le culte de la langue, la création d'une langue culturelle et les efforts pour l'alphabet latin de l'albanais, dans les conditions où l'expansion linguistique de l'alphabet arabe et grec était redoutée d'arrière plan politique, sont devenus les principaux traits du nationalisme philologique qui avait servi de support linguistique au programme national et culturel de la Renaissance albanaise.

Tous ces facteurs historiques, culturels et idéologiques ont encouragé le développement de la littérature nationale et de la presse, l'élaboration de la langue littéraire fondée sur le parler populaire et la création de l'enseignement national. Un fruit de cette aube littéraire nationale était la formation de l'école littéraire romantique dans la littérature albanaise, inaugurée par l'œuvre paradigmatique de J. De Rada, avec le roman en vers "Les chants de Milosao" (1836), une œuvre qui a ouvert l'époque des lettres modernes des Albanais et a suscité la sympathie de Lamartine et de Mistral pour le coloris du moyen âge albanais et le sentiment de tristesse romantique qui le marque.

Le romantisme est devenu la première école nationale, dans le sens strict du mot, dans l'histoire de la littérature albanaise. En raison du rôle joué

---

[3] E. Hobsbaum, *Kombet dhe nacionalizmi që nga 1780-a*, Tirana 1996, p. 70.

pour l'éveil de la conscience nationale et pour la formation de la culture nationale des Albanais, la littérature romantique du XIXe était devenue le principal facteur de leur vie spirituelle. Cette littérature était marquée par la glorification de l'idée nationale, l'esprit patriotique et la rhétorique patriotique de l'expression poétique; elle a poétisé le type du héros combattant, suscité le mythe des héros nationaux et des héros des rhapsodies nationales visant par-là la récupération de la mémoire collective. La prédominance de l'idée nationale sur l'idée humaine et sur le subjectivisme réflexif, constitue ainsi un trait typologique du romantisme des lettres albanaises.

Un facteur d'une grande influence sur le procès de la conception du visage national de l'école romantique dans la littérature albanaise ont été ses rapports particuliers avec le folklore.

Non seulement à cause de l'expérience de la littérature orale comme une tradition artistique, mais aussi à cause de la conception romantique sur elle comme un miroir de l'âme de la nation, la littérature de la Renaissance albanaise a largement mis à profit les motifs et la poétique du folklore; elle a visé à reconstruire l'épique nationale au moyen de la mystification littéraire selon le modèle des *Chansons de Ossian* de Macpherson.

Le romantisme albanais, projeté dans le temps, ressemble à un enfant retardé du romantisme européen. Le syndrome du retard, la culture albanaise de la Renaissance l'avait été dépassé par un développement accéléré, tandis que l'absence de tradition d'écoles purement littéraires pré et post-romantiques elle l'avait compensée par l'enchevêtrement, à l'intérieur de l'école du romantisme, des éléments de l'antiquité gréco-romaine, du classicisme, du sentimentalisme et de l'illuminisme.

L'idéologie des Lumières a cohabité en une symbiose originale avec le romantisme des lettres albanaises du XIXe siècle auquel elle avait été intégrée comme idéologie de la libération nationale au moyen de la propagation de la lumière du savoir et de l'éducation. L'orientation vers les Lumières du mouvement culturel de la Renaissance albanaise a joué un rôle important dans l'émancipation et la laïcisation de la conscience et de la culture nationale des Albanais. Ceci constituait un acte majeur de la séparation du Moyen Age. Le mouvement de la Renaissance nationale a marqué le début de l'époque moderne dans l'histoire des Albanais, tandis que le mouvement du romantisme a marqué l'aube de l'époque moderne dans la culture et les arts albanais.

Gazmend SHPUZA

LES ARBËRESH ET L'INSURRECTION DE 1911

La question de la contribution des Arbëresh dans l'insurrection albanaise de 1911 n'est pas éclairée autant qu'il faut, parce qu'elle n'a pas été traitée comme une question à part. Elle a été considérée surtout dans le cadre des études sur l'insurrection de 1911[1] ou bien des études sur le mouvement garibaldien en Italie, dans le cadre de l'histoire diplomatique concernant la rivalité austro-italienne en Adriatique et à l'Ouest des Balkans et dans le cadre de la politique orientale de l'Italie dans les Balkans et en Afrique[2].

Le rôle des Arbëresh mobilisés autour des comités "Pro Patria" a été laissé dans l'ombre même dans les études traitant le mouvement italien des comités "Pro Albania", le mouvement garibaldien, les projets pour l'organisation de l'expédition commandée par le général Ricciotti Garibaldi. En réalité, les promoteurs du mouvement qui a eu lieu en Italie au cours de 1911 en appui de l'insurrection albanaise, ont été les Arbëresh, connus comme des Italo-Albanais.

Sous la pression des personnalités des Arbëresh et des milieux progressistes italiens et des militants du mouvement national de l'Albanie, au début de 1911 en Italie démarre un mouvement puissant à l'appui de la lutte armée anti-ottomane, anti-Jeunes Turcs, qui avait éclaté au Nord de Albanie, et plus précisément à Malësi e Mbishkodrës.

Le mouvement des milieux progressistes italiens au début de 1911 à

---

[1] C. Libardi, *I primi moti patriotici albanesi nel 1910-1911-1912, specio nei Dukagini*, Trento, 1935-XIII; G. Shpuza, *Kryengritja shqiptare e vitit 1911*, I, "Buletin Shkencor", Instituti i Lartë Pedagogjik, Shkodër, 1966, nr. 6, p.57-98; 1967, nr.6, p.185-218; F. De Rada, *Il movimento albanese nel 1911 e sue viecende*, Roma; S. Pollo, *Mbi vullnetarët e huaj në kryengritjen shqiptare të vitit 1911*, "Studime historike", 1987, nr.2, p. 83-93; D. Mehmeti, *Politika e Fuqive të Mëdha imperialiste ndaj kryengritjeve çlirimtare shqiptare të viteve 1910-1912*, "Studime historike", Tiranë, 1987, nr.3, p.169-177; *Historia e Shqipërisë*, IIe vol., Tiranë, 1965; *Historia e Shqipërisë*, IIe vol., Tiranë, 1984; G. Shpuza, *Në prag të Pavarësisë*, Eagle Press, New York, 1999, p. 110-112, 114, 119.

[2] O. C. Mandalari, *Gl'Italiani per l'indipendenza della nazione albanese, un secolo di apostolato*, Roma, 193-XIV; K. E. Kirova, *Italianskoje pronjiknovjenije v Albaniju (1897-1911)*, dans "Ballkanskij istoriçeskij sbornik", III, Kishinev, 1973, s. 159-193; F. Guida, *Riccioti Garibaldi e il movimento nazionale albanese*, dans "Archivio Storico Italiano", Firenze, 1981, disp. I; E. Vaina, *La Nazione Albanese*, Catania, 1917 etc.

l'appui des Albanais qui luttaient contre les envahisseurs pluriséculaires, les plans et les projets sur l'organisation et l'envoi des forces volontaires sous la commande du général Ricciotti, ont donné l'impression que l'insurrection de Malësi e Madhe eût commencée sous l'encouragement de l'Italie officielle.

L'insurrection dans les régions de Hoti, Gruda et Kelmendi commença quand les milieux politiques italiens et le général Garibaldi même s'étaient retiré définitivement de tout projet d'engagement en Albanie. D'ailleurs cette insurrection a commencé à un moment où le gouvernement italien avait commencé à entreprendre des mesures sévères pour bloquer et condamner toute initiative et effort dans ce sens. Cette attitude du gouvernement italien et les mesures prises contre le mouvement initié par les comités "Pro Albania" étaient tout à fait claires même pour les autorités Jeunes Turques à Istanbul et au vilayet de Shkodra. Le journal "Sabah" écrivait que les consuls étrangers, jouissant du droit des capitulations, reçurent l'ordre d'expulser les volontaires qui se rendaient en Albanie de leur propre initiative. Ainsi, même le consul général italien à Shkodër, Mancinelli Scotti, avait déclaré au commandant ottoman de l'opération, Shefqet Durgut Pacha, qu'il n'avait aucune objection contre l'expulsion des peu d'Italiens qui déployaient leur activité à Mirditë[3]. C'était le groupe accompagnant T. Tocci.

Le gouvernement de Garibaldi, venu au pouvoir en mars de 1911, adopta une attitude ouverte et sévère vis-à-vis du recrutement et de l'envoi des volontaires en Albanie. Il installa un régime de contrôle fort dans les ports italiens et donna l'ordre de défendre la mer Adriatique des navires militaires. Les bateaux de guerre "San Giorgio" et "Pisa" se mirent à contrôler la côte de Pouille et les ports de Bari, de Brindisi et de Gallipoli[4].

Les notes des consuls d'Autriche-Hongrie en Italie et en Albanie, lesquels, très attentivement, suivaient des deux côtés de l'Adriatique les événements liés au mouvement soutenant l'insurrection albanaise, informaient sur le contrôle que le gouvernement italien avait mis sur le personnel de la Société maritime "Pouille". Les navires militaires italiens contrôlaient les bateaux non seulement avant le départ des ports de leurs pays mais même en pleine mer[5].

La gendarmerie italienne commença à surveiller les activistes des comités "Pro Albania". Sa réaction fut telle qu'elle finit par contrôler même les

---

[3] "Sabah", le 16 mai, 1911.

[4] HHStA PA, Rapport du consul austro-hongrois de Bari adressé au Ministère des Affaires Étrangères, le 10 avril 1911.

[5] HHStA PA, Rapport du vice-consul austro-hongrois de Durrës, envoyé à l'ambassade austro-hongroise à Istanbul, le 15 mai 1911.

députés qui en faisaient partie. Par une circulaire, le gouvernement donnait la directive aux consulats italiens des pays où les volontaires pouvaient pénétrer, de les rapatrier par la force[6]. Le Premier Ministre Giolitti demanda à la presse non-officielle de continuer d'écrire en faveur du Mouvement National Albanais, d'adopter une attitude plus retenue à son égard[7].

En de telles circonstances, il est bien clair qu'à la tête de ce mouvement et de cette activité qui prit à l'époque des dimensions assez larges pour soutenir la lutte du peuple albanais, furent des Arbëresh.

Le mouvement insurrectionnel en Albanie fut l'œuvre des Albanais et l'organisation des activités en faveur de ce mouvement, au sein du peuple italien, a été faite sur l'initiative de leurs frères Arbëresh. Ceci est prouvé de façon convainquant même dans une lettre que T. Tocci envoyait de Milan, le 12 janvier 1911, à R. Garibaldi. Après une rencontre avec deux habitants de Shkodra, dont l'un Filip Kraja, avec lesquels l'on avait discuté en détail sur la situation dans le pays, l'on a décidé d'envoyer F. Kraja en Albanie pour s'entretenir avec les chefs albanais sur l'idée de la création d'un gouvernement provisoire comme le meilleur moyen pour atteindre les buts du mouvement insurrectionnel en Albanie. On a considéré un tel organisme comme la meilleure voie pour attirer l'attention et l'engagement des puissances européennes sur la solution de la question albanaise. T. Tocci a avancé également l'idée de la création d'un comité à Rome pour soutenir l'insurrection albanaise et pour venir en aide au gouvernement que celui-là avait projeté créer sur place. T. Tocci s'est adressé au général pour que dans ce mouvement de soutien pour l'Albanie s'engageât également un certain nombre de personnalités italiennes importantes. L'aide, selon T. Tocci, ne devait viser qu'une provision en armes, en munitions et en argent pour les nombreux combattants albanais prêts à se soulever. Il ne pensait pas, il faut le souligner, y envoyer des volontaires. Une mesure pareille provoquerait des malentendus pour les autres États intéressés par les questions balkaniques et, en premier lieu, pour l'Autriche – Hongrie[8]. Sous la présidence de Ettore Ferrari, chef du parti républicain italien, le 17 janvier 1911, il a été organisé le comité "Pro Albania". Autour de ce comité ont été réunis républicains, socialistes, démocrates et progressistes[9]. Parmi eux il y avait 60 députés[10]. Le comité s'est mis à étendre

[6] C. Libardi, vol. II, Trieste, 1935, p.2.

[7] S. Pollo, *op. cit.*, p.86-87.

[8] AQSH, Fonds: *T. Toçi*, dos.29, feuil. 126-129.

[9] Id., Fonds: *Kolonitë shqiptare dhe italo-shqiptare në Itali, viti 1911*, dos.19, feuil.1-2. Les initiateurs de la fondation du Comité "Pro Albania" étaient: Salvatore Barzilaï, député; Adele Tondi, directrice du journal "Fede Nuova"; prof. Telesio

son activité en créant des sous-comités, qui collecteraient des aides en argent et inscriraient des volontaires pour l'insurrection albanaise. Selon une déclaration faite une année plus tard par F. Albani au Congrès du Parti mazzinien, 110 sous-comités ont été créés[11]. La question albanaise a été soutenue sincèrement par le peuple italien. Le Comité "Pro Albania" à Rome a collecté 10000 francs pour l'insurrection albanaise.

Le Comité "Pro Albania" s'est adressé par un appel au peuple italien pour se solidariser avec le peuple albanais et pour l'aider[12]. Les premiers sous-comités, les plus nombreux et les plus actifs, ont été créés dans les régions habitées par des Arbëresh. Parmi les comités "Pro Albania", selon les appréciations de F. Guido, le plus actif a été celui d'Ancona. Le premier mai cet organisme lié au journal "La Terza Italia" a publié un manifeste qu'avaient signé les représentants des courants politiques de gauche, républicains et socialistes, pour appuyer les demandes des insurgés albanais visant l'autonomie[13].

Les comités les plus actifs ont été ceux créés dans le milieu arbëresh, comme à Saint Demeter Corona, à Spezano, à Lungro et à Naples. Le comité de Naples, présidé par F. Mauro, a été présenté comme le Comité Central italo-arbëresh. Le 28 avril son président a fait appel pour que des comités pareils fussent créés dans toutes les colonies des Arbëresh afin de collecter des aides et de faire soulever la jeunesse arbëreshe dans le but d'"aider nos frères à lutter dans les montagnes d'Albanie pour la liberté et pour la défense de leurs droits sacrés"[14].

Parmi les sous-comités, composés d'Italiens surtout, s'est fait remarquer le sous-comité de Turin. Dans un appel lancé par celui-ci, il a été souligné que face à la situation des insurgés albanais de Malësi "ce n'est pas le moment de faire des débats mais d'agir, et rapidement. Face à l'agonie terrible d'un peuple les préoccupations politiques, les voix de futilité et de méchanceté doivent se taire..."[15].

Trinchieri, avocat; C. A. Guizzardi, Emilio Nissolino, Francesko Mormino-Pena, prof. Ugo della Seta, Giovani Plini, Codro Buchi, Achile Poggiali, Felice Albani, directeur du journal "La terza Italia"; Anna Tondi-Boggiani, Verdun di Cantugno.

[10] *Liri e Shqipërisë*, "Sabah", 29 mars 1911; S. Skëndo, *Albanian Political Thought and Revolutionary Activity,1881-1912*, dans: "Südost-Forschungen", 13 (1954), p.159-199 (selon la traduction à: AIH, p.23.)

[11] F. Guida, *op. cit.*, p.129; St. Pollo, *op. cit.*, p.84.

[12] AQSH, Fonds: *T. Toçi*, dos.29, feuil.8-9, Rome, 7 avril 1911.

[13] F. Guida, *op. cit.*, p.128.

[14] HHSTA PA, AIH, Vj. 12-15-1544.

[15] E. Vaina, *op. cit.*, p. 189.

Entre-temps, s'est intensifié l'envoi clandestin au Nord de l'Albanie des armes achetées en Italie.

D'autre part, T. Tocci n'a pas cessé d'insister auprès de R. Garibaldi pour s'assurer et envoyer des armes et des munitions à des milliers de montagnards albanais émigrés au Monténégro. Le 28 mars, il écrivait de Cétine où l'insurrection avait à peine commencé que les combattants albanais n'attendaient pas l'arrivée de volontaires, mais invitaient celui-là à se mettre à leur tête[16].

On a commencé la collecte dans divers pays. À Massa se sont fait remarquer l'étudiant C. Buchi et Dr Colaianni[17]. A Ravenna, à la suite de l'appel de la Société garibaldienne de cette ville, la commission s'est mise à collecter des aides[18]. Des nouvelles pareilles arrivaient de S. Severo, de Citta et de Udine[19]. Des nouvelles encourageantes et des aides venaient également de Parme, de Spezia et d'autres régions[20].

Une documentation partielle conservée jusqu'à aujourd'hui informe que 482 personnes venant de différents pays du monde ont donné des aides pour l'insurrection albanaise. Ce qui est intéressant c'est aussi la mise en évidence de la géographie de l'organisation du travail pour collecter les aides. Ceci est important non pas tellement pour ce qui est de la valeur matérielle des aides mais surtout pour ce qui est de l'importance que ce travail d'organisation et de propagande a eue pour la popularisation de la question albanaise et parce qu'il est un témoignage de la solidarité dont cette question a joui pendant cette année, grâce à l'activité des comités "Pro Albania" et "Pro Patria". Des aides ont été arrivées d'autres régions de l'Italie aussi, tout comme de l'Amérique du Nord et en particulier de l'Amérique du Sud. La presse italienne, le journal "Fede Nuova" et d'autres journaux publiaient même les noms des personnes qui aidaient la question albanaise. Pour la collecte des aides ont travaillé Vincenzo

---

[16] AQSH, Fonds: *T. Toçi*, dos.29, feuil.132-133.

[17] Id,, Lettre de Stefanelli adressée à F. Albani, Massa, 27 avril 1911.

[18] Id., feuil.16. La commission était composée de Gaetano Seganti, Chiarissimo Maldini, Loreta Dionigi.

[19] Id., feuil.17, 20-23. Lettres de Nicola Chechia, Rafaelle Giglioli, Attillio Carroca adressées à F. Alban ou au Comité "Pro Albania", le 29 avril et le 6 ou le 8 mai 1911.

[20] Sidro Adrinini s'adresse à Madame Alina, le 14 mai 1911; Guerrino Fronlana en s'adressant à F. Alban, le 16 mai 1911, se plaint de ne pas pouvoir s'engager davantage; Guido Nazer s'adresse à Madame Alina, le 16 mai 1911, en ajoutant qu'une autre société, présidée par Narciso Pellegrini, avait donné sa contribution pour les Albanais.

Scuderi, Dr Niccola Gigliotti du journal "La Bandièra dell'Albania"[21], Aldo Albini[22], Bossetti de Forli, Pasquale Gibelli de Milan[23]. Demetrio Cossaro annonçait de Trieste qu'on avait créé le comité pour l'Albanie, où faisaient partie Gabrielle Foschiatti et Vittorio Cuder, et qu'on avait commencé à collecter des aides[24].

Un rôle particulier dans l'action pour assurer les aides et un large soutien en faveur de la question albanaise a été joué par T. Tocci. Pour ce faire il s'est adressé à nombre de ses connaissances et à des personnalités non seulement en Italie mais aussi en Amérique du Nord et surtout en Amérique du Sud, où il y avait beaucoup d'Arbëresh, et dans d'autres pays[25]. Il a cherché l'aide de la presse en particulier, comme c'était le cas du directeur de l'"Espagña Nueva" à Madrid ou du directeur du "Figaro" à Paris ou bien aux journaux "The Glob", à Londres, "New York Herald" à New York, "O Mundo" à Lisbone, "La Petite République" à Paris, au directeur des Écoles italiennes de Campinas à San-Paolo au Brésil, au journal "The Times" à Londres, au prêtre de l'église italienne à Boston[26] etc. Dans ses lettres adressées aux organes de la presse hors du pays, il attirait l'attention sur le fait qu'à propos des nouvelles sur l'état et le développement en Albanie l'on ne devait pas se référer aux annonces officielles turques, parce qu'elles étaient fausses.

Pour réaliser ses visées patriotiques T. Tocci a dû voyager beaucoup,

---

[21] AQSH, Fonds: *T. Toçi*, dos. 29, feuil. 150-192.

[22] AQSH, Fonds: *Shoqatat dhe komitetet shqiptare dhe italo-shqiptare në Itali*, dos. 19, feuil. 5.

[23] Id., feuil. 11-13, Les aides venaient de Fume, Erie P. A. Rio de Janeiro, Buenos Aires, Kansas, Cleveland, Frontbench, Chicago, New York, Pittsburgh, Chicago Heights, Brazil, Milan Campinas Philadelphia, New Heaver, Buffalo, Roma et d'autres pays qu'on n'a pas cités.

[24] Id., feuil. 14.

[25] Id., feuil. 51-58.

[26] Id., feuil. 135-147. On peut mentionner parmi eux Dr Campos Seabra au Brésil, Amerigo Cervelli à Chicago, André Peggion Ampaso et Antonio Ribecco à San-Paolo au Brésil, Bruto Bertiboni à New York, Franco di Giacomo de l'Amérique du Nord, Francisco Provencano à La Plata en Argentine, Dr Ignazio Cortese en Philadelphia, Irmaos Nociti à Rio Clara au Brésil, Dr G. Caruso en Cleveland, Dr Lauro Sadre à Rio de Janeiro, Dr L. Resmati à Milan, Dr L. Paulino à Pittsburgh, B. Molinari à Rochester de New York, Dr Nicola Asprino à Brogantcha de San-Paolo, Dr Nicola S. Gigliotti en Erie Pa (Amérique), Pandeli Evangjeli à Bucarest, Dr Riccardo Sarabasa à Abagado de Havana, à Cuba; Romano Atanasio à New York, Stefano Testa et prof. William Davenport à Brooklyn, Luiz Camuirano à Rio de Jabeiro, l'avocat Francesco Mauro et l'avocat Gennaro Lusi, Francesco Serpe et Dr. V. Pellicano à San-Carlos de San-Paolo du Brésil, T. Guerrino et Dr. Nicola Rubino à Rosario de Santa Fe en Argentine.

parcourant de part et d'autres assez de pays à l'époque. Ses déplacements ont été décrits dans les notes de son journal. Il y fait mention de son départ le 12 mai de San Demetrio Corona, le 5 juin de Naples, le 7 juin de Bari, le 9 juin de Tivari, le 15 juin de Podgoritsa et le 16 juin de Triepshi[27].

Nombre de jeunes Italiens, ouvriers et étudiants, se sont exprimés prêts à participer à l'expédition des volontaires, dirigée par Ricciotti Garibaldi. Celui-ci et le comité ont reçu des centaines de lettres de la part des volontaires venant non seulement de l'Italie, mais aussi de la France, de l'Angleterre et de la Russie. Quelque 500 volontaires ont été déclarés prêts. Dans le comité "Pro Albania" il y avait même des représentants des milieux politiques italiens, qui, par le slogan "L'Albanie aux Albanais" voulaient faire grandir leur influence sur le Mouvement National Albanais et faire diminuer l'influence de l'Autriche – Hongrie. L'Italie se préparait à l'époque pour débarquer à Tripoli, c'est pourquoi elle était intéressée, croyait-on, à ce que la Turquie eût des troubles dans les Balkans. Mais le gouvernement de Rome craignait que l'envoi de l'expédition garibaldienne n'attirât l'attention de la Turquie sur les préparatifs que l'Italie était en train de faire pour occuper l'Afrique. De même l'expédition causerait la réaction de son adversaire dans les Balkans et en Adriatique, de la monarchie dualiste en Albanie, à un moment où l'Italie serait engagée dans la lutte contre l'Empire Ottoman. C'est pourquoi le gouvernement italien, dès le février 1911, a interdit l'expédition des volontaires et a pris des mesures pour empêcher toute aide éventuelle venant de l'Italie pour les insurgés albanais.

Même les milieux politiques italiens, qui s'étaient rapprochés du comité "Pro Albania", au lieu de tirer profit de cette activité, ont commencé à s'en retirer de peur de porter atteinte à des intérêts plus larges de l'Italie. Riccioti Garibaldi a déclaré en février qu'il renoncerait à l'expédition dont on avait fait grand tapage "si cela porte atteinte aux intérêts diplomatiques de l'Italie"[28].

Les insurrections albanaises, ensemble avec la lutte italo-turque, ont mené à l'accélération de la concentration de la coalition antiottomane balkanique. Sous l'effet de ces insurrections se fit voir clairement la faiblesse de l'Empire Ottoman.

En dépit de l'attitude négative des puissances adriatiques, les préparatifs pour l'organisation de l'insurrection albanaise ne s'arrêtèrent pas.

Bien que le gouvernement italien eût arrêté, dès le mois de février, l'envoi des armes et des volontaires en Albanie, le comité "Pro Albania"

---

[27] AQSH, feuil. 104.

[28] *Osterreich-Ungarns Aussenpolitik von der Bosnischen Krise 1908 bis zum Kriegsausbruch 1914* (par la suite: *OUAP*), doc. 252. Rapport nr./c de Mereyt de Roma, 20 février 1911.

continuait à recevoir des lettres de beaucoup de citoyens italiens, lesquels s'exprimaient être prêts à lutter à côté du peuple albanais. Leur nombre fut important. Jusqu'à la fin du mois d'avril le comité avait reçu 4130 lettres. Ils avaient été organisés par groupes de 20 à 25 hommes dans des centres divers et se préparaient militairement. En majorité ils avaient été ouvriers et étudiants, qui n'étaient pas en mesure de s'assurer l'argent ni les équipements nécessaires comme volontaires. Le vieux sexagénaire Pasquale Gibelli était prêt à donner sa vie pour la liberté de l'Albanie, si besoin en était. Malgré son âge il apprit aux jeunes à tirer au fusil[29]

Par rapport au nombre de personnes exprimées prêts le nombre des volontaires étrangers arrivés en Albanie fut très minime.

L'activité des sous-comités "Pro Albania" pour l'organisation des conférences dans l'intérêt de la question albanaise et pour la collecte des aides, fut entravée par les autorités publiques italiennes. La police dispersa les réunions organisées dans ce but à Foggia, à Borgo Erizzo et ailleurs. Le gouvernement italien déclarait ces jours-là que, celui qui va comme volontaire en Albanie, perd le droit d'être un citoyen italien, de même que le droit d'être protégé comme tel par l'Etat italien et ses représentants diplomatiques et consulaires.

Cette attitude négative de la politique officielle italienne, envers la lutte armée du peuple albanais, fut appuyée aussi par des milieux non officiels italiens, qui jusqu'à ce moment-là, avaient voulu en profiter pour leurs propres intérêts. Craignant que l'appui ouvert de la question albanaise ne causât la guerre avec l'Autriche-Hongrie et sa sortie à Salonique, ils renoncèrent à tout effort dans ce sens. R. Garibaldi déclara à la fin du mois d'avril qu'il se retirait car "comme noble patriote, par son zèle ardent ne veut pas créer des complications à son pays"[30]. A Rome l'on disait qu'il avait même reçu de l'argent de la part de l'ambassade de Turquie pour qu'il se retirât de l'organisation de l'expédition en Albanie. Il commença à ne pas répondre aux lettres venues des volontaires.

Il y eut, pourtant, des gens comme T. Tocci qui ne renonça pas à ses engagements pour aider l'insurrection albanaise. Pensant qu'en cas de succès, il aurait l'appui du gouvernement italien, lui, en compagnie d'autres personnes, se rendit à Mirdita.

Appuyé sur la volonté des montagnards pour lutter contre l'empire

---

[29] AQSH, Fonds: *Komiteti "Pro Albania"*, doc. 60749. Pasquale Gibelli–Felice Albanit (për Komitetin "Pro Albania").

[30] HHStA, Rapport nr. 16-E/confidentiel, Merey-Erenthalit, Rome, 27 avril 1911.

ottoman et avec l'aide de l'abbé Preng Doçi, il organisa une réunion dans l'église de Fandi, le 25 avril 1911. Il y prirent part des représentants des *bayraks* de Mirdita, de Shala, de Shoshi, de Berisha, de Thaçi, de Nikaj-Mërturi, de Toplana, de Iballa etc. Dans cette réunion prit la parole T. Tocci, lequel souligna qu'il fut venu comme envoyé de personne. Le passage de la création des comités au gouvernement provisoire, selon T. Tocci, fut nécessaire car le gouvernement aurait plus d'autorité. La proclamation du gouvernement fut signée par 27 représentants des bayraks participant à cette réunion. Le gouvernement fit appel aux Albanais pour s'unir et lutter. T. Tocci écrivit à Garibaldi avoir rassemblé 30000 hommes décidés à vaincre ou mourir. Mais les montagnards n'avaient pas d'armes et les aides attendues d'Italie n'arrivaient pas. Dans cette même réunion il fut décidé de répondre par les armes seulement au cas d'une action militaire de l'armée ottomane en Mirdita. Ceci voulait dire, même provisoirement, ne pas s'unir aux montagnards de Mbishkodra. Cela non seulement ne justifia pas l'attitude de T. Tocci en Mirdita, mais il faut avouer qu'elle fut gravement compromise.

Le président du "gouvernement provisoire" s'adressa à plusieurs reprises à Garibaldi en lui demandant des armes, mais en vain. Le "gouvernement" fut installé dans le village de Kimezë. En fin de compte ce fut un acte isolé dans une partie étroite du pays, seulement dans une partie de Mirdita. Dans cette action l'on ignora même la zone où avait commencé et se poursuivait, depuis un mois, l'insurrection contre les Jeunes Turcs. Un gouvernement formé par une poignée de bajraktars, appartenant à une même confession, ne pouvait jouer le rôle assumé comme gouvernement provisoire de l'Albanie pour représenter tout le pays et comme tel s'imposer aussi à l'opinion publique internationale, particulièrement à la politique et à la diplomatie internationale. Ainsi cet acte. Excepté une sorte de sensation, n'apporta aucun bienfait à la question nationale albanaise. La "proclamation de l'indépendance ainsi que l'attaque organisée contre Lezha, avec l'espoir de l'arrivée des armes promises de la part de Garibaldi, ne fit rien d'autre qu'envenimer les relations austro-italiennes concernant l'influence en Albanie et poussa la diplomatie de Vienne à insister auprès d'Istanbul pour "calmer" les Albanais. Ceci sous-entendait la soumission de l'Albanie septentrionale.

L'attaque des Albanais contre Lezha fit craindre, à Vienne, non seulement le danger de l'élargissement de l'insurrection, mais aussi l'influence italienne car il y avait l'emmêlement de T. Tocci. Dans le journal semi-officiel "Fremdenblat", le 8 juin, la diplomatie de la monarchie des Habsbourgs exprima le souhait que les Jeunes Turcs missent fin aux turbulences en Albanie. Dans ce journal, ce même jour-là, il avait été écrit aussi pour le droit de Vienne à intervenir en faveur des catholiques albanais pour protéger le culte, car la

majorité des habitants de la zone d'insurrection fut catholique.

L'action de T. Tocci à Mirdita n'eut pas d'écho ni à l'étranger, ni dans le pays (auprès des insurgés et des milieux patriotiques albanais). La proclamation de l'indépendance et la création du gouvernement provisoire ne convenait pas au programme minimum, au programme juste et possible du Mouvement National Albanais: la réalisation de l'autonomie territoriale administrative. Cet acte fut laissé dans l'oubli même par la diplomatie européenne, en particulier par l'Italie et l'Autriche. Le gouvernement italien interdit aux journaux du pays de publier la déclaration du gouvernement de T. Tocci.

L'insurrection albanaise poursuivit son activité indépendamment du "gouvernement" proclamé en Mirditë.

Le gouvernement italien poursuivit son attitude négative de jusqu'à ce moment-là envers l'insurrection albanaise, expulsa d'Italie, le 8 mai, Nikolla Ivanaj, Luigj Gurakuqi et d'autres Albanais travaillant pour l'insurrection. La police italienne arrêta des étudiants et des ouvriers, ayant cherché à aller volontaire en Albanie en partant des ports italiens. Face à cette politique, certains représentants des milieux progressistes italiens demandèrent, en faveur de la cause albanaise, le respect de l'article 23 du Traité de Berlin, mais sans résultat. Lors de l'interpellation du gouvernement par l'opposition parlementaire, le Premier ministre Giolitti répondit "c'est ainsi que je comprends les intérêts de l'Italie". Donc, indépendamment des demandes de ces milieux politiques parlementaires italiens soutenant l'insurrection albanaise, l'attitude officielle de Rome fut guidée par les intérêts généraux perspectifs de cet État.

Sur autorisation du parti républicain italien fut parti pour l'Albanie le député Eugenio Chiesa, accompagné d'un journaliste. Il resta très peu en Albanie, seulement une journée et demie. Chiesa promit aux Albanais que, de retour en Italie, il ouvrirait un compagne tapageuse dans la presse et au parlement dans l'intérêt de la question albanaise pour éveiller l'opinion européenne laquelle, selon lui, dormait. Le député italien réunit des informations sur les massacres des Jeunes Turcs contre la population civile, sur l'incendie des maisons, l'exécution des habitants innocents, la violation des femmes etc. De retour il déclara à un correspondant à Bari, que les montagnards manquaient d'armes et de munitions. Chiesa écrivit de brefs articles de presse sur les impressions de son voyage[31]. Or, la campagne en faveur du mouvement insurrectionnel en Albanie, commencée avec tant de bruit par de larges milieux politiques italiens, fut réduit surtout en une propagande sur la question, sans pouvoir aider ni même avec des armes et de munitions, ou des moyens sanitaires les insurgés albanais, sans parler d'aide par envoi de volontaires.

Non seulement le gouvernement italien empêchait les volontaires, mais les autorités autrichiennes de Trieste aussi prirent des mesures pour empêcher le

[31] HHStA, Rapport nr.13 du consul autrichien de Bari, 30 mai 1911.

débarquement des volontaires à travers son territoire. Les dirigeants albanais, lors d'une interview donnée aux journalistes italiens, conseillaient le renoncement à l'envoi des volontaires en procédant par l'envoi uniquement d'armes et d'argent aux insurgés. Face aux développements des événements après l'attitude hostile des gouvernements italien et autrichien vis-à-vis de la question des volontaires, ce fut là une demande très juste.

Les insurgés, qui attaquèrent Lezha, coupèrent les voies de communication terrestre et télégraphique entre Lezha, Shkodra et Shëngjini. Ils étaient en majorité sans armes. Le bruit courait que deux navires italiens apportaient des armes et des munitions, d'ailleurs Garibaldi, en personne, débarquaient avec ses forces. L'attaque sur Lezha avait pour but soi-disant d'attirer l'attention des Jeunes Turcs du littoral, pour faciliter le débarquement du matériel de ces navires. Mais ce bruit fut en vain.

Après l'attaque des montagnards sur le château de Lezha, les forces militaires jeunes turques furent aidées par les secours de Shëngjini, ce qui contraignit les insurgés à se retirer.

Tenant compte de la situation internationale, de la guerre italo-turque en Libye, il va de soi que la force la plus intéressée à susciter des troubles dans les Balkans, selon les auteurs turcs[32], c'était l'Italie[33]. D'autres auteurs aussi partagent les mêmes points de vue sur le rôle actif de l'Italie dans les événements de l'Albanie à la veille de la crise balkanique[34].

Dans des cas pareils l'on surestime et l'on juge absolu les tendances

---

[32] *Mufassal Osmanlî tarihi*, cild VI, Istanbul, 1963, s.3498. Comme les insurrections des années 1910-1912 étaient dirigées contre l'Empire Ottoman et contre le régime des jeunes Turcs, les milieux politiques officiels et leur propagande cherchaient les causes de leur déclenchement et de leur déroulement dans l'état arriéré du peuple albanais, dans son esprit conservatoire, dans son attitude réfractaire vis-à-vis des réformes et, même, dans le comportement "anticonstitutionnel" des Albanais. Tandis qu'au niveau international, ils les trouvaient et les cherchaient dans la complicité étrangère, dans l'intervention des États voisins, dans les Puissances Adriatiques. En marchant sur ces traces, l'historiographie turque contemporaine est d'avis que la proclamation de l'Indépendance de l'Albanie "était absolument un résultat de l'attitude insensée et erronée de l'administration du Comité "Union et Progrès" vis-à-vis du peuple dans ces contrées, et des fomentateurs des troubles, qui n'ont pas manqué de profiter des ces erreurs". Dans ce cas ils ont en vue les Puissances Adriatiques, l'Autriche-Hongrie et l'Italie.

[33] Id., s.3482. "A ce temps-là dans l'horizon politique s'amoncelaient toujours plus de nuages sombres... Pour donner fin au plus vite possible à la lutte en Libye, qui n'en finissait pas, et pour s'assurer une paix à leur guise, les Italiens ne cessaient pas d'inciter les Albanais contre nous et dans ce but c'était Monténégro qui leur servait d'instrument".

[34] A. Ad. Kiru, *I balkaniqi ji tonezmos*, Athena, 1963 selon la traduction qui se trouve aux Archives de l'Institut de l'Histoire, p.8. Kiru écrit que l'insurrection de 1911 était une révolte provoquée par des agents italiens.

momentanées des milieux politiques italiens pour appuyer l'insurrection albanaise[35]. Ces tendances n'arrivèrent pas à se matérialiser, car leurs efforts furent endigués par le gouvernement italien, à cause de plus larges intérêts de l'Italie dans les Balkans, par rapport à ses intérêts en Afrique. Ses intérêts dans les Balkans furent menacés par son alliée, l'Autriche-Hongrie, la rivalité avec laquelle se transformait rapidement en une contradiction antagoniste, voire en inimitié.

Intéressés à étouffer cette insurrection les Grandes Puissances la considérèrent comme une affaire interne de la Turquie. Elles lui laissèrent la main libre pour l'écrasement de l'insurrection, bien que parfois elles lui demandèrent de faire quelque concession.

Le soutien moral de l'opinion progressiste malgré tout ne fut pas en mesure de modifier le rapport des forces sur le front de la lutte de libération nationale des peuples balkaniques opprimés, contre l'occupation pluriséculaire. Dans ces conditions, le peuple albanais, comme toujours, dut s'engager dans la lutte tout seul, sans alliés. D'autant plus que dans sa lutte pour recouvrer la liberté il s'affronta non seulement à l'appareil oppresseur bureaucratique de l'Empire Ottoman et sa machine militaire, mais aussi à l'attitude réfractaire, voire antialbanaise des puissances européennes et de la coalition chauvine des monarchies balkaniques. Leur attitude était liée à leurs visées annexionnistes envers les territoires albanais.

L'année suivante éclata l'Insurrection Générale de 1912 qui finit par la Proclamation de l'Indépendance de l'Albanie, le 28 novembre 1912.

---

[35] Y. H. Bayr, *Türk inkîlabî tarihi, cild. II, kîsîm I*, Ankara, 1943, p. 35. "Si l'on tient compte du fait qu'il ne restait que 6 mois du déclenchement de la guerre de Libye, que le roi du Monténégro était devenu le beau-père du roi de l'Italie et si l'on tient compte aussi de l'influence de l'Italie sur Monténégro et de l'attitude de la presse italienne vis-à-vis de la visite de Riccioti Garibaldi en Albanie et de ce qu'elle en avait dit pendant un certain temps, l'on est tout à fait clair du rôle primordial et de la complicité italienne dans cette insurrection et du tour qu'y a joué l'Italie, tout ce qui a été en son pouvoir, pour désorienter et lasser l'Empire Ottoman à la veille de la Guerre de Libye".

Vasil S. TOLE

ON THE ALBANIAN FOLK ISO-POLYPHONY

Introduction

It is commonly known that other art genres such as music, architecture, sculpture and painting were not unknown in Albania, and at some time even reached a high peak, as can be seen from the archeological data. Despite the romantic dressing of the following statement, it is said that in the old times "the Albanians dedicated the city of Apolonia to the Godess of music" and "the locals called their place Myzeqe". According to Konica, a well-known Albanian man of letters, there is an assumption that the polyphonic music must have had its source in Albania, which did not fail to escape the attention of the Italian visitors. Further on, antiquity authors have mentioned common folk tales on the mythization of the music on the part of the Illyrians (forefathers to Albanians). One of these folk tales is related to the death of Great Pan. According to Pluto, a ship first announced his death by the Lake Pelod (Lake Butrinti, South Albania), which was followed by moaning in group, as if a number of humans were moaning in chorus. It is yet unclear why the reference is made to the Lake Butrinti, but it is thought that the polyphonic moaning would therefore be the most complete requiem for the famous Pan's death.

By further looking into the documents from our musical archeology, I would also mention a ring dating as back as the XV century BC, on whose stone was carved the figure of Great Pan, with horns on his head and sheep's legs, blowing a double-fluted musical instrument. This evidence confirms the existence of the polyphonic instruments right from the structure, such as the type of the double flute, in South-West Albania, in Apolonia, in the IV-III century BC. It has also been pointed out that the existence of the polyphony among the Arbereshi, (Albanian emigrants in Italy), confirms that in the XIV-XV century, the time when they emigrated to Italy, the polyphony used to be a musical reality common to all in South Albania.

Despite failing to have the evidence of the sound aspect of our polyphony in the ancient times, we may still say that the existence of certain genres in our polyphonic folk music, such as in the polyphonic songs of mythological origin or in the ritual dances, can prove that the polyphony has continually been co-existing side by side with the genre. We can notice in this kind of song, an ancient layer of mythological origin, a series of calls which bring the echo of the ancient ritual-magical practices. For instance we can mention such steriotype patterns at the beginning of the songs "Oy lia oy" / Vay lia vay / Vay duduk vay ! etc. Special attention would have to be paid to the

ballads as well as lyrical songs which are sung and danced in poliphony. Among the most typical are Dhoqina's song, to be found in a large area including Durres, Gramsh, Pogradec (its traces can be found in Korca too), Permet, Libohova, Gjirokastra, Berat, Fier, Vlora, Saranda, Cameria; as well as in the polyphonic songs "Scanderbeg, brave like a lion" and that of "Gjorg Golemi" etc.

The south folk culture has retaind a number of other non-musical elements, which come from the distant past of these regions. From the clothes' aspect, we may mention the men's "fustanella" (kind of a kilt), which used to be widely used all over West Balkan, in particular in Illyria and Epirus. There is also archeological evidence from an item found in Maribor, Slovenia in the 5th century BC, followed by the figure of a man on a grave stone of the 3d century in Smokthine (Mesaplik, Vlora), a terracot in the 4th century, found in Durres etc. Besides the "fustanelle", we may mention one of the oldest garments for women, which is a kind of suit with a long shirt, a long front and a similar back. In these regions, they also mention the Illyrian "dalmatika", which used to be a long shirt with sleeves, like the one worn by the master carved on a gravestone found in Drashovica, Vlora, dating in the 2nd century. Even on another gravestone of 2nd or 3d century, found in Korca, there are to smiths wearing "dalmatika". Another ancient Illyrian element is the plain local "opinga", (kind of mocassina). Besides, the unity of the common anthropological characteristics from the Illyrians to the Southern Albanians of nowadays, is an indicator to the bio-communicative continuity and a reason to use the anthropological data as historical source.

What should be mentioned concerning the study of polyphony, relates to the fact that the Albanian polyphonic folk music used to be almost unexplored until the 40ies in the 20th century, because " ...prior to the country's liberation, nobody had ever been involved in musical research, hence we inherited no scientific materials from the past". The reasons to this fact may be various, but it should be pointed out that the Albanian folk music had not yet become a subject for research, and neither had the iso-polyphony, which remains one of the most elite phenomena of our folk music. Nevertheless, despite the lack of genuine research on the folk polyphony, there used to be a general interest in the Albanian folk singing with many voices, often present in various works, either in fiction, visible arts or other genres or aspects of letters, which, as far as we have explored until nowadays, dates back as early as the early decades of the 17th century. This interest came from and was related to the fact that "Medieval Albania had the view of rough mountainous country, a typical zone to shelter "reliques", retaining archaic attributes of tangible and spiritual culture of the social organisation".

First, some important data for the identification of the polyphonic singing in South Albania, was given by Evlija Celebi Sejjahatnamesi, in his travel descriptions in 1660-1664. He wrote that "...the local people in Gjirokastra have another strange custom: they moan the people who deceased even 70 or 80 years before. Every Sunday, all relatives, assemble in a house to pay homage to the deceased, hiring moaners to moan with great grief and loud painful voice, with tears pouring from their eyes. On this day, the man can hardly stand the moaners' agitation. I baptized Gjirokastra as the moaning city." From the Albanian authors, we mention the afresco painted by David Selenicasi, in 1715, which can be found in the monastery "Great Laura, virgin Kukuzelisa's hat", in Mount Athos. The afresco presents four women dancing accompanied by a small orchestra with two aerophones and two cordophones. According to F. Hudhri, in this work, you can notice a lively way of treating the figures, leaving aside the dogmas imposed by the Byzantine canones. After this, there is a single sentence taken from Marie Wortly- Montagu's work, "Letters and works", where, following her visit in Albania in 1817, she wrote about the Albanians that "They are all dressed and armed on their money, some really stately men, dressed in clean white linen, holding very long rifles as if not feeling their weight at all, with their leader giving off a rough, not unpleasant singing, and with the others making the chorus". We find polyphony traces in the arts even in two afrescos painted by Albanian painters in 1744. The first presents a little shepherd playing his flute, painted by Konstandin Shpataraku, in the church of Saint Vasil in Voskopoja, and the second, painted by Zografi, presents two shepherds, with the second in the background, with the sheep around, also playing the flute in a typical background. In the works of F.C. Pouqeville "Voyage en Moree, a Constantinople, en Albanie" (pendant les annees 1789-1801), the author remarks about the dance in singing, writing that "... the people living by the mount Akroqerame, associate this dance with singing, which comes from the well known time of Scanderbeg, using it to provoke the Omans' vanishing". In the other work, "Voyage de la Greece", published in 1826, he explains among others his impression from a song he had heard near Lukova, with the words: "...the Albanians sang with so loud a voice, that it could pierce your ears", which we think is nothing but the singing in group of a polyphonic song.

Personally speaking, I think that the most adequate literary description of the Albanian poliphonic folk music is to be found in the work of J.C. Hobhouse "A journey through Albania and other provinces of Turkey during the year 1809-1810". Polihony has been referred to even in fictional works of autobiographical nature - by George Gordon Byron (1788-1824), in his work "Child Harold". More general remarks for the polyphonic singing in the South

and among the Arvanitas can be found in the work "Travel in the Ionian Isles, Albania, Thesaly, during the years 1812-1813". Very interesting data with remarks on the polyphony in the first half of the 19th century, comes from the travel to Albania, actually in Ioannina, in the period September-October 1830 from the well-known Benjamin Disrael, who would later become the British Premier for 12 years. In one of his letter from Iannina to his father, he wrote "... one night, Mehmet Aga brought a group of singers who sang a ballad with iso about the murder of Veli Bey and other rebels".

Further on, in the visible arts, we shall find other examples of the Albanian polyphonic folk music. In those years, (1820-1840), there were also three foreign painters with their oil paintings on this topic; A.Deka (1803-1860), in his work "Albanian dancers", which was also explained in the work of T.S. Huges, "Albanitico" or the national dance of the Albanians palikaris, L. Zherom (1824-1904) and K.Udvil (1856-1927), both having a common title for their paintings "The singing Albanians". In the work of Ami Boue "La Turquie d'Europe" published in Paris in 1840, we find the explanatory notes on the ways of singing of various peoples. Among others, he pointed out that "the Greeks and zinzars sing better than the Slavs and the Southern Albanians are in between".

From the lot of the foreign collectioners and publishers of the polyphonic folk music, I would mention J.G.Hahn with his work "Albanesischen Studien" in 1854, which includes the well-known song of "Qabeja's bridge". In his article "On the Albanian poetry and music", the Albanian man of letters Zef Jubani (1818-1880) was among the first to notice the polyphonic music of Myzeqe. He remarked that the local people still keep that name for the place, as this name means that these people have an inclination for music, which is still confirmed nowadays. When they feel touched and full of inspiration they can be seen as if drunk, murmuring excitedly and then is the moment that they compose songs about the taste of the marriage, with very serious and strange concepts, adjusting the sweet pathetic music in an original way. From this point of view, the Central Albania's songs, i.e. in Myzeqe, are the best and the most required of this country.

Among the Albanian folk music collectioners, we mention Thimi Mitko with his work "The Albanian bee", prepared for publication in 1874. The poliphonic songs take an important part in his collection, and "relying on the generosity and the loyalty of my compatriots" he said, "I will make an effort in the second collection, to shed more light on the substance echoing all over Albania". Even Faik Konica, who used to say in 1887, that what might offer some new interest, are the moaning, the grievous loud lament, lamentations and screaming as rhythmed by the women who used to improvise on the deceased's

grave, with the casual visitors passing by greatly surprised at the sight. In 1879, it was A. Dozon with his work "Manuel de la langue Chkipe (Albanian)", where, in one of the songs, "Marriage customs at Permet" we find for the first time, some explanation about the town songs of the polyphonic music of the polyphonic music group of shaire-saze (instruments), together with the poetry behind the songs.

In the introduction of his work "The sea waves", published in Sofia, Bulgaria in 1908, the folk music researcher Spiro Dine, explained the way he proceeded with the collection of the folk music from the Albanians: "...everywhere I found Albanians, I would beg them to tell me just the way they might know. Fortunately, there were many Albanians in Egypt. Cairo's clubs were full of Southern or Northern Albanians and the dances and songs never seemed to end". The same situation has been described in a creation "The song" written by Lumo Skendo in Istanbul on 20.10.1910: "Meci, despite his leaving his 40ies and approaching his 50ies, started singing with the other joining according their specific voices, having thus the Laberia song echoing in this small shop of vast Istanbul."

In the 1930ies, there was some interest shown by the Albanian composers in the iso-polyphonic folk music. Thoma Nasi (1892-1964) composed several works with this alignment such as "Lamenting", "The shepherd's flute" or "Four dances". Whereas the composer Kristo Kono (1907-1991) attempted to make music "... with an inspiration from the folk music of our region (Korce actually), in particular from the one based on the pentatonic pattern. I had started to collect the folk music and study its patterns since I was in Gjirokastra, either the ones on melody, or the ones on polyphony." In 1935, in an article not related to music, Mehdi Frasheri pointed out that: "when we hear a Lab or Tosk (in South Albania) song, it rings a dear bell from within, bringing back old times to us, when these types of songs used to be in the agenda; we view them in connection with the old green years, whose memory brings back thrill and excitement."

Even in the State Central Archive, there are a number of documents of the 1930s, which show an increase in the interest on the Albanian folk music and polyphony, particularly on the part of the foreign researchers and media. In a letter dated 7 January 1930, sent by Heinrich Schatz, Innsbruc-Hotting Riedg 8, he asked for gramaphone disc with Albanian folk music, to be presented in a conference on Albania, to be held at the University of Insbrook, at the end of that year. The same was required by a German folk music reasearcher and the Check one Artus Cernik, in 1931. In 1934, we learn of the official visit of an American musician to study Albanian music and in 1935, there is some correspondence between the Foreign Ministry and the Albanian representations

in Athens and Paris, concerning the interest shown by the French researchers in the Albanian folk music. In this year, "L'Institute International de Cooperation Intellectuelle" in Paris, requested cooperation with the Albanian authorities, concerning the delivery of comprehensive documentation on the Albanian folk music and songs, which would share a place in the world encyclopedia "Musique et Chansons populaires". Besides, J.Arbatski published an article "The music in Albania" in the Albanian press in 1939.

Interest in the Albanian traditions and folk music, was shown by the foreign film companies in the first decades of the 20th century, which produced several documentaries, revealing Albanians' ethnographic and ethnomusical theasurus. The first were the brothers Manaki in 1906 who shot a film "The game of folk costumes"; they also did similar shootings in Korce, Permet, Kelcyre, Iannina. In 1913, the American William Hovard shot a documentary about the customs, traditions and folk costumes. The German Kabinetfilm" shot a voiced documentary in 1932 with original folk music accompanying it. In 1936, the German film director Karl Gelbermen shot the documentary "A dream travel through Albania" with views from Korca, Ohri etc., showing folk costumes, traditions, songs and dances. We should also mention the long documentary "The brethrens", shot by the Germans too, full of folk tales. Further on, there is a documentary, "Luce", in 1940, revealing a group of young women from Hocisht, dressed in folk costumes.

References and more comprehensive reviews of the polyphonic folk music, can be seen in 1939, in the work of Prof. Eqerem Cabej "On the genesis of Albanian fiction" published in the magazine "The Light's Star" ("Hylli i Drites"), which widely identifies and deals with the polyphony, without claiming its strictly technical-musical analysis. Faik Konica offers a more general consideration on polyphony in 1939, when he wrote that "the songs themselves are somber and monotonous, but they are the only example of the old folk music with varius reciting parts, as in some other parts the folk songs are sung harmonically. The songs are commonly devided in three parts: with two men singing in different voices, although combined, and the group supporting with a sostenuto similar to point d'orgue". We continue with Mitrush Kuteli, who, in 1944, presented the poliphonic songs' verses in his work "Songs and screams in the burnt town" accompanied by a simple transcription in the musical publication "Albanian Lyra" of Pjeter Dungu in 1940. Hence, until the 40s, despite the lack of genuine research and musical transcriptions on the polyphonic folk music, the polyphony itself used to be a musical universe spreading from birth to death in the life of Southern Albanians, as such being present in all the joys and sorrows.

The first research on the folk polyphony was conducted by Ramadan

Sokoli in 1959, in his work "Our folk poliphony", first published separately and then as part of his book "Albanian folk music", Tirana, 1965. Despite its being but several pages, it did set the first clues concerning the study of our folk polyphony. In a few words, the author describes its geographical spread, the pecularities of building the multi-voice, the pentatonic pattern of the Southern polyphony and other interesting data about it, together with some transcriptions of the polyphonic folk music. In this publication about the Albanian folk music, from the classification viewpoint, the polyphony takes a central part and is then treated besides the other aspects of our folk. Following this pioneer work, we noticed a gradual increase of the interest of the researchers in the phenomenon of the Albanian folk polyphony. We also mention several research articles on the vocal and instrumental polyphony; Benjamin Kruta's monography "The South Albania's two-voiced poliphony" and Spiro Shtuni's "The Lab poliphony" published in 1989, as well as several publications with polyphonic musical transcriptions. The main tendency in the ethnological works on the study of our polyphony was to proceed from the total to the details, which is the analysis of the folk iso-polyphony even in a strictly technical way.

It is clear that this period, (1950-1990) is the most intensive concerning the study of our folk polyphony and the interest in it, was revealed not only in the number of the works and articles on it, but also the extent of the polyphonic matter collected, studied and transcripted. At this point we should mention our remarks concerning the level of the polyphonic musical transcriptions, which at a great extent were unsatisfactory, as on the other hand we should praise the great volume of professional work in the collection, recording and storing of the polyphonic musical matter in the musical archive of the IKP and RTV (The Folk Music Institute and the radi-Television). We also really evaluate the activities, which in the last 50 years supported the awakening of the polyphony and the polyphonic groups.

The studies on the Albanian folk polyphony were further enriched when the foreign ethnomusicologists acknowledged the fact that the study of the folk polyphony in a wider sense could not be conducted without the Albanian ethnomusicological factor. This fact might not have been present or undervaluated until the first decades of the 20th centuries, but later on helped to lead a number of foreign researchers into getting further deep into the significance of the Albanian folk polyphony as the key to many of their theses.

It would be common for much of the interest to come from the Balkan ethnomusicologists but even farther, because "...in the Albanian folk music, we notice old forms and practices surviving until nowadays, which allow us to draw conclusions concerning earlier development stages". It is unquestionable that the direct interest of the foreign researchers in the Albanian folk music

polyphony, started with the first Albanian-German expedition in 1957. As a result of the publication of the records together with the associated studies, in a number of the most important European ethnomusicological press, there began a new era in the study of the Albanian folk music polyphony. In these years, and only for the Cam music for instance, it was acknowledged that ".. its analysis (Cam music), may give an impact to further explain the inner Albanian relationships, among the vocal practices of the various folk groups in South Balkan, more than it had been done that far", as well as to offer new material to comparative studies ".. concerning the complex of problems of the folk polyphony in Europe". However, despite the studies conducted so far, the remark made by A. L. Lloyd in the 60s that the Albanian folk music has been less studied than the songs of the Eskimos or the highlanders in New Guinea, seems to be right.

With regard to the recordings of the Albanian folk musical polyphony, it should be said that they are not earlier. Until the moment of the musical recordings, "...orality used to be the way of the existence and its essential mechanism to convey the artistic information, either vertically, from one generation to another, or horizontally, among the contemporaries." From what we know so far, the polyphonic folk music recordings (vocal and instrumental) date back to the first decades of the 20th century, which were done by the Albanian and European recording companies, to be later followed by full intensity recording. It serves to indicate that the folk music polyphony first presented itself rather than be studied. In these years, because of the pressure of the demand from a great number of common people, many western recording companies made hundreds of discs with Southern poliphonic folk music, among the most outstanding being the folk singer Q.A. Ruka and the polyphonic group of the Coast's nightningale, Neco Muka. It was later further intensified with polyphonic groups increasing and their singers being affirmed, for instance the Tosk polyphonic group of Demir Zyko or the Lab one of Xhevat Avdalli, the group of Gjirokastra's old men, the Coast group of Dhimiter Varfi, Smokthina group of Hysen Ruka; Benca group in the 70s, Lapardha-Vlora group and that of the youth in Gjirokastra in the 80s, the Lab group of Vezhdanisht in the 90s etc. A CD of Albanian music recorded in the 30s in Albania by foreign recording companies is under preparation to come out into the world market.

Bibliography:

Agolli N., *Vështrim mbi strukturën e valles epike shqiptare*, "Kultura popullore", 1/1991.

Antoni L., *Elementet polifonike në muzikën popullore të Opojës*,"Gjurmime Albanologjike", II/1972-Prishtinë.

Antoni L., *Trajtat polifonike të muzikës popullore, vokale të gegëve në Jugosllavi*, "Gjurmime Albanologjike", II/1972 "Mbledhës të folklorit", nr. 8. "Këngë popullore të Labërisë", Tiranë 1992.

Arbatski J., *Muzika në Shqipëri*, "Përpjekja", nr. 25-27, Tiranë, 1939.

Baud-Bovy S., *Chansons d'Epir du Nord et du Pont*, Yearbook of the International folk council, Vol. 3, 1971.

Bogdani R., *Specifikat e vallëzimit në baladat shqiptare*, "Çështje të folklorit shqiptar", 3.

Buda A., *Vendi i shqiptarëve në historinë evropiane të shekujve VIII-XVIII*, in "Shqiptarët dhe trojet e tyre", Tiranë 1982.

Budina D., *Përkatësia etnike ilire e fiseve epirote*, in "Ilirët dhe gjeneza e shqiptarëve", p.113-133, Tiranë, 1969.

Capidan Th., *Paraqitje e gjendjes etnologjike në Ballkan, sidomos mbi Maqedorumunët*", "Hylli i dritës", nr.6,7,8,9,12, Tiranë, 1943.

Dionisopulos N., *Karpatet-formë imperfekte e polifonisë?*,"Kultura Popullore", 1/1990.

Filja H., *Këngët polifonike kundër Tanzimatit*, "Nëntori", 9/1967.

Filja H., *Evolucioni i këngës polifonike labe*, "Nëntori", 11/1977.

Filja H., *Tipare të reja të këngës polifonike labe*, "Studime filologjike", 2/1977.

Filja H., *Gjurmë të lashta në këngën e burrave të Labërisë*, "Studime historike", 1/1981.

Frashëri K., *Trojet e shqiptarëve në shek XV*, in "Shqiptarët dhe trojet e tyre", Tiranë 1982.

Frashëri M., *Reformat e ra të Turqisë Kemaliste*, "Minerva", 31 janar, 1935.

Gjergji A., *Të dhëna mbi veshjen në Shqipëri në shek. XIV-XV*, "Studime historike", nr.4, Tiranë 1967.

Gjergji A., *Elemente të përbashkëta të veshjes së fiseve ilire dhe vazhdimësia e tyre në veshjet tona popullore*, in "Ilirët dhe gjeneza e shqiptarëve", Tiranë 1969.

Gjergji A., *Vështrim historik mbi veshjet në Shqipëri*, "Etnografia shqiptare", VII, Tiranë 1975.

Gjergji A., *Specifika etnike në veshjet popullore*, in "Simpozium kushtuar problemeve të Festivalit Folklorik të vitit 1978", Tiranë, 1980.

Gjergji A., *Mbi origjinën dhe lashtësinë e disa elementeve të veshjeve popullore*, in "Shqiptarët dhe trojet e tyre", Tiranë 1982.

Haxhihasani Q., *Balada e Tanës dhe disa përkime të saj ballkanike*, "Çështje të folklorit shqiptar", nr.4, Tiranë 1989.

Kaufman N., *Vajtimet folklorike shumëzërëshe në Bullgari*, "Kultura popullore", 1/1990.

Kruta B., *Polifonia e burrave të Myzeqesë*, "Studime filologjike", 3/1968.

Kruta B., *Polifonia e Skraparit dhe tipologjia e saj*, "Studime filologjike", 4/1973.

Kruta B., *Culadyjare, fyelli i dyfishtë shqiptar dhe disa paralele ballkanike*, "Studime filologjike", 1/1975.

Kruta B., *Vështrim i përgjithshëm i polifonisë shqiptare dhe disa çështje të gjenezës së saj*, "Kultura Popullore", 1/1980

Kruta B., *Polifonia dy zërëshe e Toskërisë*, "Kultura Popullore", 1/1983.

Kruta B., *Vështrim tipologjik i polifonisë labe*, "Kultura Popullore", 1/1988.

Kruta B., *Vendi i polifonisë shqiptare në polifoninë ballkanike*, "Kultura popullore", 1/1990.

Kruta B., *Burdoni-isuane polifoninë shqiptare dhe disa çështje të gjenezës*, "Kultura Popullore", 1/1991.

Lapis V., *Vajtimet e arvanitasve të Greqisë*, "Kultura popullore", 1/1983.

Lloyd A. L., *Albanian folk song*, in "Folk Music Journal", Vol.I, England 1968.

Loli K., *Kabaja*, "Pararoja", 7 Shkurt 1976.

Loli K., *Vështrim mbi Kabanë si formë e polifonisë popullore instrumentale*, "Nëntori", nr.6, 1977.

Loli K., *Kabaja me saze dhe interpretimi i ri i saj*, "Drita", 14 shtator 1980.

Loli K., *Kabaja me saze*, "Kultura popullore", 2/1984.

Miso P., *Format e polifonisë instrumentale në Shqipëri dhe marrdhëniet e saj me polifoninë vokale*, "Kultura Popullore", 1/1990.

Munishi R., *Të këndduarit dy zërësh në disa fshatra të rrethit tëKaçanikut*,"Gjurmime Albanologjike", VII/1977.

Mustilli D., *Gli Iliri nell'Epiro*, in "Le terre albanesi redente II, Ciameria", Roma 1941.

Pollo S., *Kultura popullore si shprehje e veçorive etnike dhe e formimit të kombit shqiptar*, in "Shqiptarët dhe trojet e tyre", Tiranë 1982.

Rihtman C., *O iliriskom porjeklu poliofnia oblika narodne muzike, Bosne i Hercegovine Rad Kongresa Folklorista Jugoslavije*, Na Bjelasnici, 1955, I u Puli 1952, Zagreb, 1958.

Sejjahatnamesi E. Ç., *Shqipnija para dy shekujsh*, traduit par Sali Vuçiterni, Tiranë 1930.

Shituni S., *Tipare dalluese të polifonisë labe*, Nëntori, 9/1980.

Shituni S., *Mbi pentatonin në polifoninë labe*,"Kultura Popullore", 1/1981.

Shituni S., *Stile muzikore të polifonisë labe*, "Kultura Popullore", 2/1985.

Shituni S., *Vendi i muzikës popullore në jetën e shoqërisë shqiptare*, "Kultura Popullore", 1/1991.

Sokoli R., *Polifonia jonë popullore*, Buletin i Universitetit Shtetëror të Tiranës, Nr. 3, Tiranë 1959.

Sokoli R., *Për traditat tona muzikore*, "Nëntori", 9/1965.

Stockmann D.E., *Die vokale bordun mehrstimmigkeit in Sudalbanien* in "Ethnomusicologie", Paris 1964.

Stockmann D.E., *Albania*, in "The New Grove Dictionary of Music and Musicians", London 1980.

Stockmann D. F. and Stockmann W., *Albanische volkmusic*, Berlin 1965.

Stockmann E., *Zur Sammlung und Untersuchung albanicher Volkmusik*, Acta Musicologica, Vol. XXXII, 1960.

Supan W. E., *Dy fjalë rreth studimit shkencor të etnomuzikologjise*, "Çështje te Folklorit Shqiptar". Nr 3, Tiranë 1987.

Tiberiu A., Format polifonike në muzikën popullore rumune, "Kultura Popullore", 1/1990.

Tole V. S., *Bilbili si zog këngëtar*, "Drita", 21 mars, 1999.

Tole V. S., *Folklori dhe bashkëkohësia*, "Drita",26 qershor, 1994.

Xhatufa O., *Dy vepra me vlera shkencore për etnomuzikologjinë shqiptare*, gazeta "Drita", 10 Mars 1996.

Xhufi P., *The ethnic situation in ëpirus during the middle ages*, "Studia Albanica", Nr.1-2, 1994.

Yury A., *The Roga and Balkan bagpipe and its medico-magical.* Conjurations read at the annual meeting of the American musicological society in Chapitol Hill, Dec. 30, 1953.

Zojzi Rr., *Ndamja krahinore e popullit shqiptar*, "Etnografia 1".

Zojzi Rr., *Nëndarjet e vjetra krahinore të popullit shqiptar*, in "Shqiptarët dhe trojet e tyre", Tiranë 1982.

Lorenc BEJKO

MORTUARY CUSTOMS IN THE LATE BRONZE AGE OF SOUTHEASTERN ALBANIA

Introduction

The cemetery is certainly one of the best-known archaeological features of the Albanian late prehistory. The number of tumuli-like cemeteries excavated in the last 40 years all over the country is quite impressive and the amount of data available at a satisfactory level. The agenda of the cemetery studies and the research goals, however, have been both limited in their character and problematic. While continuous progress is made in the accuracy of excavation techniques of the cemeteries, the structure of observations for each burial or for each cemetery in general has remained far from complete. The cemetery data have always been considered important sources for the understanding of the material culture of the Bronze and Iron Ages, rituals and philosophy of death, ethnicity, and to a much lesser degree for the understanding of social organization of prehistoric communities.

Discussions of the social organization as seen from the cemetery data have also suffered from weak theoretical bases and unclear argumentation. Only occasionally do generalizations on the social status of buried individuals and social organization of various communities based on assumed, but not tested and well-supported principles appear. On the other hand, mortuary variability in different regions of the country is only partially studied. It has been concentrated mostly on the differences of tumuli and grave construction between regions (Jubani 1969; Bodinaku 1995).

Another important shortcoming has been the lack of systematic recovery and study of the skeletal remains of the cemeteries. Recently a trend towards more elaborate demographic studies of the skeletal materials has emerged (Dhima 1992).

This study of the data from burials in the Korçë–Kolonjë region (southeastern Albania) seeks evidence for social organization of the societies that used the cemeteries in the late Bronze Age. A regional approach is taken here and I believe that, as O'Shea puts it, the regional approach "provides a means for distinguishing categories of differentiation that represent intentioned, region-wide patterns (even among infrequently expressed social statuses) from those that are idiosyncratic or site specific. It can also increase the usefulness of small and incomplete archaeological samples by allowing their qualitative characteristics to be viewed in light of larger and better documented sites in the region" (1995: 127). The term region stands here for a multisite geographical

unit part of a larger territory characterized by the same archaeological culture.

Statistical as well as analytical techniques are used in this study in order to control the whole picture of mortuary variability of the region and detect its patterns. This will also make the comparison with other areas not only easier, but also better based on visible facts.

Natural Environment and the Archaeology of Late Prehistory in Korçë-Kolonjë Region

Korçë-Kolonjë region is characterized by two distinguished geographical units, Korçë basin and Kolonjë plateau. Korçë basin is a geological feature of tectonic origin, about 700 m above sea level. It is a flat area surrounded by high mountains, with the Devoll river valley going through it. Because of the mountainous ring around it, this basin becomes an isolated climatic unit, with a typical continental climate, very unusual for the rest of southern Albania. The deposition activity of the Devoll river and the old lake of Maliq are mainly responsible for the highly fertile deposits of the basin (see Lera et al. 1996:225 –232; Fouache in this volume). In the northern part of the basin, copper and iron occur and were explored by the Bronze and Iron Age communities as important sources of raw material (Prendi 1982: 232–233).

The Kolonjë region is a relatively high plateau, ca 800 m above sea level, with a hilly relief and easy access to both Korçë Basin in the north and the southern region of Leskovik and further south toward the Ioannina Basin in Greece. The climate here is also continental, like that of the Korçë Basin, but the arable land is very limited and not as fertile. Copper sources, however, are locally available along with invaluable forest resources.

Settlements

Some of the settlements known so far are open–air sites, located in areas with good conditions for stable economic activity, close to water sources and arable land (such as Maliq, Sovjan, Podgori). They are, in all cases, sites established since the Neolithic and continued to be inhabited through the Bronze and Iron Ages (Fig. 1). Caves also continued to be used from the late Neolithic onwards, as the case of Tren cave shows (Korkuti 1971). An interesting but rare settlement type is the pile dwelling on the lakeshores, reported from the Goricë village on the shores of Prespa Lake (Prendi 1977–78: 21) and at Sovjan (Lera 1990: 251). This kind of settlement is known in the Korçë basin dating to the Neolithic at Dunavec and Chalcolithic at Maliq (Prendi 1966: 255–257).

In the late Bronze Age and especially early Iron Age, an obvious tendency of establishing new settlements naturally defended on the hill tops, and even fortified with walls built of various techniques, is observed. It is still

debatable whether this shift in settlement pattern originated in the late Bronze Age or began with the Iron Age, but it is very clear that important unfortified sites like Maliq and Sovjan became less important and at least partially abandoned in the Iron Age. In the meantime, hilltop sites such as Symizë, Trajan, Vëntrok, Tren, Shuec, Luaras, and Drenovë gained importance, as the archaeological record shows. The fortification walls are sometimes built of stone blocks, mostly roughly prepared (as at Trajan, Tren, and Vëntrok), but in other cases, they consist of walls built of soil and rubble (as at Shuec).

Whether it was the sense of insecurity (as the increased production of weapons might suggest), or changes in economic interests and activities, which brought about the shift in settlement pattern in the early Iron Age, is by no means clear. This is, however, a very important aspect of the culture process of the late Bronze and early Iron Age of the region that must be followed and studied more carefully in the future.

Cemeteries

Cemeteries are not only an important feature of the archaeological landscape of the Korçë–Kolonjë region, but they also provide a great deal of information on the social organization, mortuary belief, and material culture of the Bronze and Iron Age local communities. Ten cemeteries have been excavated so far, and more than 40 others have been located, with a major concentration in the Kolonjë plateau. The dominant form of cemeteries is certainly the tumulus burial, which is normally located in a high and visible place dominating the surrounding landscape. Sometimes, however, the tumuli are placed in the flat terrain, close to the agricultural fields serving possibly as land markers from certain social groups (such as the tumuli at Barç, Kuç i Zi, Shuec).

The tumuli are to be found usually in small groups (2–5), but there are also cases where a single tumulus is reported (e.g. Luaras in Kolonjë area). They are of different size, from 2 to 5 or 6 m high, and with a diameter ranging from 15 to 50 m long. The number of graves contained in them varies from 18 to almost 300. The construction of these tumuli is a mixture of soil and stones, and they generally share common features such as central and outer rings made of mid-size stones, an inner tumulus covered with stones, and the central grave that sometimes is placed under the floor of the tumulus.

The traditional opinion is that the tumuli appeared in the Balkans at the beginning of the Bronze Age because of a substantial movement of people (pastoral tribes), coming from the Russian steppes (Garašanin 1973: 321). It is also suggested that the early Bronze Age must be the time for the first appearance of the tumuli in the territory of southeastern Albania (Andrea 1985: 99; Prendi 1982: 235). I have questioned this statement, however, because it is

based on unclear typological similarities of one category of ceramic grave good from a single grave of tumulus I at Barç, with the EBA pottery from Maliq phase IIIa (Bejko 1994: 110). I do not see now, any convincing evidence for the existence of this type of cemetery in the Korçë–Kolonjë region before the late Bronze Age.

In this study are included data from five tumuli. The tumulus of Prodan (Aliu 1984: 27–67), Rehovë (Aliu 1987) and Shtikë (Aliu 1996: 57–78) are located in the Kolonjë plateau. The remaining two (tumuli I and II of Barç), were situated in the heart of the Korçë basin (Andrea 1985). 143 graves dating to the late Bronze Age are recovered from these cemeteries.

Before I start with the analysis, I will briefly describe the structure of my observations and some other points of the methodology.

Methodological Notes

Variables of the dataset are selected in such a way that they can provide the necessary information for answering the questions central to this study. My observation can be classified into three groups:

Preparation of the disposal facility

Treatment of the body

Burial context within the grave

In the first group are included a number of variables such as grave types (simple pit, stone-lined grave, urn grave), additional grave features, as well as data related to grave orientation. In the second group are included the following variables: cremation, extended inhumation, flexed inhumation, single burial, and multiple burials. In all cases primary burials were found. In the third group of observations are included variables that represent all categories of grave artifacts: pottery (two-handle bowl, squat jug, amphoriskos, imported bowl, local jug), arms (bronze swords, bronze spearheads, knives), jewelry and dress accessories (pins, fibula, bracelets, rings, beads, pendants, head ornament, small tool, and so on). Because of the nature of questions asked in this study, grave artifacts are considered in their function-related attributes, while their fashion-related aspects are neglected. This is also conditioned by the fact that the analyses include more or less contemporary graves.

Unfortunately, I can not present age and gender data as an independent variable. This information is extremely limited. Unpublished demographic data exist only for one grave assigned to the late Bronze Age out of 143 included here (courtesy of Dr. Aleksandër Dhima).

Mortuary rituals and analyses of the data

Kolonjë area

The LBA of the Kolonjë area is better represented at the tumulus of Rehovë. Figure 2 shows the seriation analysis matrix of its LBA graves, where

two well-distinguished clusters of graves represent male (in the upper left part of the matrix) and female (in the lower right corner) graves.

From the matrix we can also see that gender specific graves are associated with clearly defined types of artifacts; males with spear heads, Rehovë type jugs, knives, two-handled bowls, while females with stone beads, golden head ornaments, bone, clay, and amber beads, different kinds of bronze pins and local pottery (jug and cantharos shapes). One-handle cups and two handle bows are shared by both female and male graves. After having defined male and female graves as well as their respective artifact association tendencies, a correspondence analysis is run, for further study of these patterns (Fig. 3).

The scattergram of the correspondence analyses (CA) shows the distribution of types (grave goods) and units (graves) according to the first two axes in a more or less parabola-shape figure. Graves appear to be organized in well-distinguished clusters. The group of graves to the right of the graphic represents females, while the more dispersed group to the left of the scattergram represents male graves. Here is confirmed the observation that specific groups of graves show clear preferences for a well-defined set of grave goods. However, more details of the mortuary customs emerge. Within the male graves, for instance, is very clearly visible a vertical variation with two clusters. The first is composed by four graves (90, 92, 174, 178) with the same artifact combination: bronze spearhead and Rehovë type jug. The second is made of three graves (106, 188, 265), all containing a bronze knife and a two-handle bowl. Female graves, compared to the male group, are associated with more items, which consist in different types of jewelry. There is no strict rule of artifact association as was the case with the male graves. Stone bead, however, is the most common item for the female graves, which together with golden head ornament are the principal elements responsible for male-female distinction along the first axis of the CA scattergram.

Now, in the CA are included not only the grave goods, but also data from the grave types and other grave features as well as from the treatment of the body. The new scattergrams have arranged types (fig.4) and units (fig. 5) in a slightly different way compared to fig.3 above, but the general picture in very much the same. Two groups of male graves separated by distinct preferences for artifact offerings and one big female group, where internal distinctions are more difficult to see. One thing, however, is worth noting in fig. 4. There is visible a tendency for a stronger association of male burials with stone-lined graves and of female burials with simple pits. This observation is also confirmed by the statistics given in table 2.

Table 2. *Percentage of grave type representations in female/male burials*

Grave Types	Male burials (%)	Female burials (%)
Simple pit	55.5	73.5
Stone-lined grave	44.5	20
Urn	0	6.5
Total	100	100

For a complex analysis of the funerary customs becomes important the spatial dimension of the data and the spatial organization of the cemeteries. For this reason, most of the grave artifacts are plotted in the general plan of the graves assigned to the LBA. As figures 6 and 7 show, LBA graves have a spatial division into a northeast and a southwest group. These figures show also that the major grave goods follow the same pattern of spatial distribution, namely northeast—southwest division. The same is true for the distribution of grave types (simple pits, stone lined graves, urns) and female/male graves. The whole picture of the spatial distribution data shows that in the tumulus of Rehovë during the LBA are buried individuals of probably two social units, which use particular areas of the cemetery, but do not seem to be different in their structure or organization.

In order to detect possible patterns of the vertical differentiation among the LBA graves at Rehovë is performed a social status analysis which combines quantitative and qualitative criteria through the calculation of status and rarity coefficients. First, a status index for each object is calculated based on the average number of objects in units where type occurs (left wing of table 2). Subsequently, sums of status indices for types in units are made and units (graves) are listed in a crescent order in the right wing of table 2. It is quite evident that the greater number of items associated with female burials has resulted in a higher variability among this latter group compared to the male graves. Female graves occupy all of the high range and most of the middle range values of the table, while male graves occur systematically in the lower range values of the table. Male burials do not show much status variations, but their two groups are based on different functional types. Among the female burials, jewelry is responsible for most of the vertical differentiation (golden head ornaments, beads, pins).

Table 2 *Status coefficients and sum of status indices for types in units. LBA graves at Rehovë*

Type Name	Average umber of Objects in Units where Type occurs	Unit Name	Index of Highest Status Type in Unit	Sum of Status Indices for Types in Unit
JUG-RE	2.00	RE174M	2.00	4.00
KNIF-BR	2.00	RE178M	2.00	4.00
PIN-VH	2.00	RE92M	2.00	4.00

Type Name	Average umber of Objects in Units where Type occurs	Unit Name	Index of Highest Status Type in Unit	Sum of Status Indices for Types in Unit
SHED-BR	2.00	RE90M	2.00	4.00
JUG-LC	2.25	RE241M	2.00	4.00
BOWL-2H	2.40	RE188M	2.40	4.40
BEAD-ST	2.46	RE265M	2.40	4.40
CANT-LC	2.67	RE106M	2.40	4.40
CUP-1H	2.83	RE262F	2.46	4.46
HEOR-GD	3.00	RE250F	2.46	4.46
PIN-CH	3.00	RE184M	2.46	4.46
PIN-DH	3.00	RE271F	2.46	4.71
		RE252F	2.46	4.71
		RE270M	2.83	4.83
		RE257F	2.46	4.86
		RE212F	2.83	5.08
		RE277F	2.67	5.13
		RE180F	3.00	5.46
		RE204F	2.83	7.75
		RE192F	3.00	8.13
		RE213F	3.00	8.29
		RE186F	3.00	8.29
		RE81F	3.00	8.46

Prodan tumulus is another important LBA cemetery for the Kolonjë area. Only twenty graves of this tumulus are assigned to the LBA and many of them have no grave goods at all or are associated with only one item. On the other hand, physical anthropological data are not available. The small size of the sample and the poor character of the data make this cemetery not particularly suitable for complex analyses. We will try, however, to highlight only the major elements and general tendencies of the mortuary customs here and put them in a regional context where they can assume a more important comparative value.

Seriation and correspondence analyses can be performed with a combined set of data from grave goods as well as grave features and body placement. The CA scattergram in fig. 8 shows a distribution of units and types in a more or less parabola-shape figure, but only few comments can be advanced because of that. The distinction of male and female burials is unstable for three main reasons: there are only six graves associated with funerary items, two-thirds of these graves have only one item, and only two graves have artifacts other than pottery. Graves 5, 7 and 11, however, appear to be closer to each other and located at the left end of the first axis, as opposed to graves 6 and 39 located at the right end of the same axis. These groups can only tentatively considered male-female burials, while grave 56 is almost equally distant from both groups. If this is the case, we can very cautiously observe that

male burials are mostly associated with simple pits, and female burials with stone-lined graves. Probably male individuals had a more privileged position in the funerary behavior of this social group.

Even when the spatial dimension of the data is considered, no strongly reliable information emerges. The map in fig. 9 suggests that an east-west segregation of graves might have existed and both groups, more or less of the same size have similar composition about the grave types. On the other hand, fig. 10 shows a heavier distribution of artifacts among the western group of graves, however, dominant feature remain graves with no grave goods.

Shtikë is a very badly damaged tumulus from which were documented thirteen graves. From these, only seven were assigned to the LBA, which is again a very limited sample size for multivariate statistical analysis.

Even in these circumstances, however, the seriation matrix (fig. 11) and its respective CA scattergram (fig. 12) reveal two well-distinguished clusters of graves. The compact group of graves 4, 5, and 9 located at the right end of the first axis (fig. 12) might represent male burials. The other less compact group to the left is composed by female graves (6, 7, 8, and 10). Some gender specific artifacts can be isolated even if not based on a robust statistical significance. Preferred artifacts for the male burials are jug of Rehovë type, stone bead, bronze pin with no head, and bronze knife, while for female burials are golden head ornament, bronze pins with conical or disc shape head, two-handle bows and local jugs. It is worth mentioning that remains of animal bones were found only in male burials. The jug of Rehovë type on one hand and golden head ornament and conical head pin on the other, play an important role in distinguishing male from female graves.

The distribution map of artifact types among the LBA graves at Shtikë (fig. 13) should be necessarily considered with great caution. The two spatially distinct groups visible there might very well be accidentally created as the result of the systematic damage that were caused to the tumulus during a long period.

Korçë area

In the Korçë basin, LBA is better represented by the tumulus I at Barç. Only fifteen graves are assigned to the late Bronze Age in this cemetery, but the amount of data they provide is quite impressive compared to the other tumuli of the region. Physical anthropological data are almost non-existent. For only one individual age and gender is anthropologically determined (grave 146; female of about 17–18 years old). If nothing else, this single case will give us an opportunity to check how do the results of seriation analysis fit with the independent determination of sex.

The seriation analysis matrix (fig. 14) separates the units in two female/male groups with grave 146 falling in the female group (coinciding with

the anthropological data). It is clear from the matrix that there are a number of gender-specific artifacts (glass and amber beads, golden head ornament, finger ring, bone pin, tweezers, knife and imported or local jugs for female burials; swords/daggers, spearheads, two-handle bowls, imported bowl or amphoriskos, and local squat jug for male burials) as well as some types shared by the two (imported or local pottery and surprisingly bronze sword/dagger).

The scattergram of the CA (fig. 15) has organized the graves not only in a parabola shape figure, but also in some interesting groups. Graves 146 and 147 seem very loosely associated to female group and are located very close to their neighboring male sub-group. Grave 120 is centrally positioned in the scattergram and does not clearly belong to any of the major groups. A vertical separation is more clearly visible among the male group. Graves 18, 65 and 162 is a distinct sub-group where the main feature is the presence of arms and of some imported pottery types. The other sub-group (graves 52, 72, 163, 167 and 118) are characterized by the presence of local pottery where particularly preferred is the two-handle bowl shape. There is also a different distribution of grave types in the presumably male and female groups. As table 3 shows, males are predominantly buried in simple pits (75% of the cases), while there is a much higher percentage of females buried in stone-lined graves (42.9%) compared to males (12.5%).

Table 3 *Percentage of grave type representations in female/male burials*

Grave Types	Presumably Male burials (%)	Presumably Female burials (%)
Simple pit	75	57.1
Stone-lined grave	12.5	42.9
Urn	12.5	0
Total	100	100

In the general plan of the cemetery, late Bronze Age graves are located around the center with only few outliers (fig. 16). The spatial organization of these graves does not follow any pattern and the same is true for female/male groups as well as for the major artifact types.

The calculation of status indices for types and the sorting of graves according to the sum of type indices in units (tab. 4) gives an interesting picture. Types generally associated with female graves occupy the extremities of the type table, which means that female graves contain either many of just one grave good. This is certainly reflected in the unit table where female graves are scattered along the whole column with a major concentration in the high and middle range of values.

Table 4 *Status coefficients and sum of status indices for types in units. LBA graves at Barç I*

Type Name	Average Number of Objects in Units where Type occurs		Unit Name	Index of Highest Status Type in Unit	Sum of Status Indices for Types in Unit
KNIF-BR	1.00		BRI-120F	1.00	1.00
BOWL-2H	1.50		BRI-72M	1.50	1.50
AMSK-IM	2.00		BRI-167M	1.50	1.50
JUG-LC	2.00		BRI-163M	1.50	1.50
PIN-BO	2.00		BRI-52M	1.50	1.50
SHERD	2.00		BRI-147F	2.00	2.00
SDAG-BR	2.67		BRI-181F	2.00	2.00
BOWL-IM	3.00		BRI-149F	3.00	3.00
JUG-IM	3.00		BRI-118M	2.00	3.50
SHED-BR	3.00		BRI-18M	2.67	4.67
SMTO	3.00		BRI-162M	3.00	7.17
SQJUG	3.00		BRI-55F	3.00	8.00
RING	4.00		BRI-146F	4.00	8.67
BEAD-AM	5.00		BRI-65M	3.00	9.00
BEAD-GL	5.00		BRI-47F	5.00	22.00
HEOR-GD	5.00				

The new feature table 4, which is not seen in other cemeteries, is that male graves are also scattered in a way similar to that of females. The only difference is that male graves occupy middle and low range values of the table. It is clear, however, that both female and male graves have some sort of articulated structure in the vertical sense, and this is more obvious than in other cemeteries analyzed so far.

Tumulus II at Barç is much smaller than tumulus I. Only eight graves can be assigned to the late Bronze Age, but the data they provide is almost as interesting as those from tumulus I. The seriation matrix for instance, highlights the fact that there are quite a few graves with many grave goods, which enrich the diversity of the whole group.

Two clusters are very clearly visible from the matrix, with female and male groups having four graves each. Only the bronze knife is an offering shared by both female and male graves. The rest of the artifacts appear to be totally gender-specific (bronze pins, amber beads, imported pottery and two-handle bows are female items; bronze spearhead, knife, tweezers, and jug of Rehovë type are male items). It is interesting to note that all male graves contain one jug of Rehovë type, while all female graves have at least one bronze pin.

The CA scattergram also arranges the graves in two well-defined clusters and confirms the same picture of gender-specific artifacts described above. It also reveals a vertical variation within the group of female graves. Divisions between sub-groups here are based on preferences on one hand for

bronze pins with no head (grave 6) vs. bronze pins with the head in the shape of a vase (graves 11 and 12), and on the other of two-handle bows vs. imported or other local bowl types. The group of male graves is more compact. It is all built around the most preferred item that is the jug of Rehovë type, while differences follow mostly the tendencies for the use of bronze knife (grave 9) vs. bronze tweezers (grave 16).

There is no obvious pattern of spatial distribution of grave types, gender, or mortuary artifacts in the plan of the LBA graves of the cemetery (fig. 19). The small sample size is beyond doubt the principle weakness of such analysis.

As mentioned already, the LBA graves of tumulus II at Barç, even if limited in number, show quite a substantial variability of the mortuary ritual. Let us see now how can the data from these burials be interpreted from the viewpoint of the 'social status' analysis.

Table 5. *Status coefficients and sum of status indices for types in units. LBA graves at Barç II*

Type Name	Average Number of Objects in Units where Type occurs		Unit Name	Index of Highest Status Type in Unit	Sum of Status Indices for Types in Unit
JUG-RE	2.50		BRII-14 M	2.50	2.50
BEAD-AM	3.00		BRII-12 F	3.00	3.00
BOWL-IM	3.00		BRII-9 M	3.67	6.17
BOWL-LC	3.00		BRII-16 M	3.50	9.00
PIN-VH	3.00		BRII-6 F	3.67	9.67
TWIZ-BR	3.00		BRII-2 F	4.00	10.67
SHED-BR	3.50		BRII-10 M	4.00	13.67
KNIF-BR	3.67		BRII-11 F	5.00	19.33
PIN-NH	3.67				
BOWL-2H	4.00				
DROR-BR	4.00				
AMSK-IM	5.00				

As in the case of tumulus I graves of both genders are scattered along the whole table of the sum of statuses. Again, female graves that part of the table with higher range values, but the picture is much the same as for tumulus I, namely that of a vertical structuring of the members of both gender groups.

Mortuary rituals in a regional perspective

Single, primary inhumation within a tumulus type cemetery is the basic funerary treatment shared by all LBA communities of the Korçë–Kolonjë region. Exceptions exist, however, among the graves of tumulus I at Barç and that of Rehovë where cremation and multiple burials were found. The rest of the variables of mortuary treatment cannot be considered as normative (dominant in every cemetery and shared by all of them), but are referred to here as alternative mortuary treatment. Most of them are listed in table 6, which

gives an idea of their distribution across the region. I must explain that some of the variables such as the placement of the deceased body in a flexed position, simple pit, and stone-lined grave types are not considered as normative treatments even if they occur in all cemeteries. The reason is that they are not in all cases dominant treatments. In both tumuli at Barç for instance, all the inhumed individuals are placed in a flexed position, but this way of disposing the dead is associated with less than half of the burials at Prodan or 20% of those at Rehovë. On the other hand, simple pits and stone-lined graves are both used in almost all cemeteries (Shtikë is an exception probably because we miss the data from this tumulus very badly damaged from the agricultural activity), but none of them seem to outnumber the other.

Table 6 *The Distribution of Alternative Mortuary Treatments in Korçë–Kolonjë Region*

	Korçë Basin		Kolonjë Plateau		
	Barç I	Barç II	Prodan	Rehovë	Shtikë
Cremation	1	–	–	5	–
Symbolic grave	–	–	1	1(?)	–
Multiple burial	1	–	–	–	–
Extended position of the body	–	–	7	24	?
East facing burial	–	?	–	3	–
West facing burial	–	–	1	–	–
North facing burial	1	–	–	1	–
South facing burial	–	–	1	2	–
Additional grave features	4	–	2	11	1
Urn grave	1	–	–	1	–
Animal bones	–	–	–	–	2
Status markers	16	9	6	20	9
Number of LBA graves	15	4	20	93	7

Table 6 also shows that the occurrence of alternative treatments is not always in a positive relationship to the sample size, meaning the larger the sample the greater the number of alternative treatments observed. This becomes clear when the cases of Prodan and tumulus I at Barç are compared. The absence of these alternative treatments in Barç tumulus II and Shtikë, however, may be related to their extremely small sample sizes. It can be suggested from table 6 above that non-normative treatments, while infrequent, show some regularities in their occurrence across the region. The placement of body in extended position, for instance, is an exclusive feature of Kolonjë area (Prodan and Rehovë cemeteries), and the same is true also for the East-, West-, North-, and South-facing burials. If these differences are not due to different excavation and recording standards, or the different level of conservation of the skeletal

material, they might have been consciously used to mark differences between local communities.

In table 7, instead is shown the distribution of female and male artifact types across the Korçë-Kolonjë region. There are a number of observations to be made from it. As with the alternative mortuary treatments, the number of female/male artifacts for each cemetery is not always in a positive relationship to the sample size. The tumulus of Prodan is again the main responsible for this. On the other hand, the general number of the female markers is 45% larger than that of the male graves. In the analyses of the data, an important place is taken by the many grave artifacts that are shared by both genders. This category of markers makes up 30% of female artifacts and almost 55% of the males ones. They are mainly Mycenaean imported pottery types, two-handle bowls, bronze objects such as knife, tweezers, pin with no head, and stone beads. From this group of objects, bronze knife appears to be a predominantly male artifact. It is found in male graves everywhere in the Kolonjë plateau and at Barç II. Only in Korçë basin it is associated with presumably female graves. The same discussion is true for bronze tweezers as well, even if based in a much lower number of cases. The two-handle bowl, on the other hand, appears from the table to be predominantly associated with female burials across the region. This is the case everywhere in Kolonjë area and at Barç II. Barç I is the only cemetery where it is found in male graves.

Tab. 7 *Distribution of female/male artifact types in the Korçë-Kolonjë region*

	Korçë area		Kolonjë area		
	Barç I	Barç II	Rehovë	Prodan	Shtikë
Female grave artifacts					
Golden head ornament	+	–	+	–	+
Bronze ring (spectacle)	+	–	+	–	–
Bronze pin (vase shape head)	–	+	+	–	–
Bronze pin (conical shape head)	–	–	+	–	+
Bronze pin (disc shape head)	–	–	+	–	+
Bronze pin (with no head)	–	+	–	–	–
Bone pin	+	–	–	–	–
Bronze knife	+	+	–	–	–
Bronze tweezers	+	–	–	–	–
Stone bead	–	–	+	–	–
Amber bead	+	+	+	–	–
Glass bead	+	–	–	–	–
Clay bead	–	–	+	–	–
Bone bead	–	–	+	–	–
Two-handle bowl	–	+	+	+	+
Local bowl	–	+	–	–	–
Imported bowl	–	+	–	–	–

One-handle cup	–	–	+	–	–
Local cantharos	–	–	+	–	–
Imported jug	+	–	–	–	–
Local jug	+	–	+	–	+
Amphoriskos	–	+	–	+	–
Male grave artifacts					
Bronze sword/dagger	+	–	–	+	–
Bronze spearhead	+	+	+	–	–
Bronze knife	–	+	+	+	+
Bronze dress ornament	–	+	–	–	–
Bronze tweezers	–	+	+	–	–
Bronze pin (spherical head)	–	–	+	–	–
Bronze pin (with no head)	–	–	+	–	–
Stone bead	–	–	–	–	+
Jug of Rehovë type	–	+	+	–	+
Two-handle bowl	+	–	–	–	–
Imported bowl	+	–	–	–	–
Imported amphoriskos	+	–	–	–	–
Imported jug	–	–	+	–	–
Squat jug	+	–	–	+	–
Local cup	–	–	–	+	–
Total number of graves	15	8	93	20	7

Female specific objects are 50% more than male specific objects. Amber beads, golden head ornaments and local jugs are the most common female grave goods of the whole region. Golden head ornaments are more common in the Kolonjë plateau (at Rehovë and Shtikë and are of the same type), while at Korçë basin they are found only at Barç I and are typologically different from those of Kolonjë. Local jugs are also more common at Kolonjë (Rehovë and Shtikë) than Korçë (Barç I). Amber beads instead are more frequently found in Korçë basin (at Barç I and II), while in Kolonjë plateau they come only from Rehovë. The most common male specific objects in the Korçë-Kolonjë region are bronze spearheads and jugs of Rehovë type. Spearheads are more randomly found in the Korçë basin (Barç I and II), while jugs of Rehovë type is more common for Kolonjë plateau (Shtikë and Rehovë itself).

In figures 20 (types) and 21 (units) are represented scattergrams of the correspondence analysis performed with the data (grave goods only) from all late Bronze Age graves of the Korçë-Kolonjë region. The results are interesting. On the right hand of the scattergrams are located respectively clusters of female artifacts and graves in a more or less compact fashion. On the opposite side are located in a more dispersed way the groups of male objects and graves. The comments made from table 7 are generally confirmed here with some minor differences standing out. Two-handle bowl, for instance, appears here as a type associated with male graves as opposed to its characterization as a regional

wide female artifact. Within the group of male graves in fig. 21 are placed also four burials that from the analyses of their respective cemeteries were considered as female graves. A closer study of these later graves shows that they belong to the tumuli I and II at Barç. Artifact types that that bring these female burials closer to the male cluster are two-handle bowl, bronze pin with no head, bronze knife, and even the bronze sword/dagger as is the case of the grave 146 at Barç I.

The whole picture of analyses suggests that the communities of Korçë-Kolonjë region share not only the basic mortuary treatments, but also many of the funerary rituals and concepts. The main social distinctions recognized at death are based on the deceased gender. Differences, however, exist at the between-sites level, as well as between geographical units of the whole region. In Kolonjë plateau more strict rules of artifact association in male graves exist, while this is not quite true for the Korçë basin. Certain major social markers are more characteristic for one area instead of the other. Vertical distinctions of graves at the cemeteries of Korçë basin follow a different structure from those at the tumuli of Kolonjë plateau. These inter-site differentiation with regard to the symbolic use of grave artifacts as social markers, and other components of the mortuary treatment such as grave type, grave orientation, placement of the body may have been intentionally underlined to mark cultural, geographic and economic boundaries.

Burials and Society in Southeastern Albania

I believe that the link between mortuary patterns and social forms is not always direct and universal. Before such a link is built one must consider other factors that play a significant role in the shaping of mortuary patterns. Among these, the most important seems to be the philosophy and attitude towards death of a given society or social group. It is the goal of this study to try to build a bridge between burials and societies responsible for them based on mortuary variability, differences in funerary programs between sites and spatial and structural organization of individual cemeteries. When time and space dimensions are included in the analysis, a view of mortuary differentiation can be gained along with some important clues to the social dynamics, political and economic factors that influence funerary activities, and the ways in which these influences are expressed in the treatment of the dead.

LBA burial data show that all communities of Korçë–Kolonjë region, share the same basic mortuary treatment. They also share most of the symbolics of their funerary customs and rituals. Basic social divisions everywhere in the region are based on gender and potentially age (we do not have age data) of the deceased. It is clear, however, that the mortuary program within the Barç community (Korçë Basin) resulted in a more structured vertical differentiation

of the individuals beyond gender, compared to Kolonjë area. The 'strict rules' noted some times in the mortuary rituals in Kolonjë are not reflected in the Korçë basin. More status differentiation is recorded at Barç and these data suggest that it is not only a wealthier community, but also one where more complex relationships between its members are involved.

How can we explain this picture? Barç is located in Korçë basin, which is an environment blessed with natural resources and arable land. Since the early Neolithic, when the first agricultural communities inhabited the area, an active trade network was established with Thessaly, central and western Macedonia, the Shkumbin river valley, and the Adriatic coastal communities in western Albania. The presence of a more numerous Mycenaean type objects in the LBA graves at Barç including pottery, swords and daggers, knives, spearheads, and body ornaments, suggests that an extensive exchange activity existed with some secondary Mycenaean centers from Thessaly, Macedonia, Aetolo–Akarnania, and Kephallenia. It becomes important here to explore the impact of these exchanges on the Barç community, or in other words, the level of interaction between the Mycenaeans and local social groups.

There is no evidence that supports a Mycenaean physical presence in southeastern Albania during the LBA. Interaction remained only in the level of limited exchanges of goods. This economic opportunity (of exchanging local products with Mycenaean goods) generated more wealth differentiation between common members of the community and those who took control over the exchange networks. This social environment is reflected in the way people were treated at death and has left archaeological traces.

The difference in wealth and quantity of grave goods among LBA graves indicates some sort of status recognition at death, especially by the members of the Barç community. On the other hand, it can be argued that no institutionalized form of definition of status was part of the mortuary program: because neither a system of preferences, nor a clear pattern of the spatial distribution of artifacts, or taste for exclusion and normative association between social symbols and other aspects of mortuary treatment (grave type, placement of the body in grave) were found. This suggests that the LBA society of the region was characterized by some kind of hierarchy but not a fully established one. Social differentiation within the Kolonjë communities was at a lower level, suggesting a more 'egalitarian' nature than that of Barç. Overall, I would see LBA Korçë–Kolonjë region as a tribal landscape with independent communities that are linked to each other through shared social symbols, mortuary rituals, and most of their social and probably political structures.

General Conclusions

It is the goal of this study to provide insights into the social

organization of late prehistoric communities of Korçë–Kolonjë region. I tried to do that by taking a regional and contextual approach. I have shown that mortuary analyses can be fruitful even if demographic data are not available and, consequently, not included in the analyses. In this case, proper and detailed analyses are needed in order to overcome one of the major deficiencies of the data, namely the absence of age and sex identifications for the skeletons.

I have also shown the advantages of a regional approach in my analyses fór a better understanding and reconstruction of the mortuary program of the prehistoric communities. The consideration of the regional dimension and application of proper quantitative methods are not, however, enough for obtaining a good understanding and reliable interpretation of social organization of prehistoric communities. The specific historical and cultural contexts must also be taken into account. I hope that in the future my analyses will be supported with data coming from sources other than cemeteries and placed in more thoroughly documented cultural and historical context.

Bibliography

Aliu S., 1984, *Tuma e Prodanit* "Iliria" 12 (1): 27–67.

Aliu S., 1987, *Tuma e Rehovës,* Dissertation, Tiranë.

Aliu S., 1996, *Tuma e Shtikës*, "Iliria" 26 (1–2): 57–78.

Andrea Zh., 1985, *Kultura ilire e tumave në pellgun e Korçës*, Tiranë, Akademia e Shkencave, Qendra e Kërkimeve Arkeologjike.

Bejko L., 1994, *Some problems of the middle and late bronze age in Southern Albania*, "Bulletin of the Institute of Archaeology", University College London 31: 105–126.

Bodinaku N., 1995, *Kultura tumulare ilire e Shqipërisë jugperëndimore,* Dissertation. Tiranë: Instituti Arkeologjik.

Dhima A., 1992, *Analizë paleodemografike e varrezës së Prosekut*, Iliria 20, (1–2): 127–139.

Garašanin, M., 1973, *Les tombes tumulaires préhistoriques de la Péninsule Balkanique et leur attribution ethnique et chronologique* dans "S. Albanica" 1:178–184.

Jubani, B., 1969, *Tipare të përbashkëta në ritin e varrimit te ilirët e trevës së Shqipërisë,* in M. Korkuti, S. Anamali and J. Gjinari (ed.), *Ilirët dhe gjeneza e shqiptarëve*: 91–112.

Korkuti, M., 1971, *Vendbanimi prehistorik i Trenit,* "Iliria" 1:31–47.

Korkuti, M., 1981, *Tuma e Patosit*, "Iliria" 11 (1): 7–55.

Lera, P., 1990, *Rezultate të kërkimeve arkeologjike të vitit 1990 në Sovjan,* "Iliria" 20 (2): 250–252.

Lera, P., Prendi, F.Touchais, G., 1996, *Sovjan,* "Iliria" 26 (1–2): 225–253.

O'Shea, J. M., 1995, *Mortuary custom in the bronze age of Southeastern Hungary: diachronic and synchronic perspectives*, in Larne Anderson Beck (ed.), *Regional approaches to mortuary analysis*. New York and London: Plenum Press, 125–145.

Prendi, F., 1966, *La civilisation préhistorique de Maliq,* in "Studia Albanica" 1: 255–280; 1977–8, *Epoka e bronzit në Shqipëri*, "Iliria" 7–8: 5–58; 1982, *The prehistory in Albania,* in J. Boardman, I.E.S. Edwards, N.G.L. Hammond, and E. Sollberger, (eds.), *The prehistory of the Balkans, Middle East and the Aegean World, tenth to eighth centuries B.C. Cambridge ancient history* 3(1), Cambridge: Cambridge University Press, 187–237.

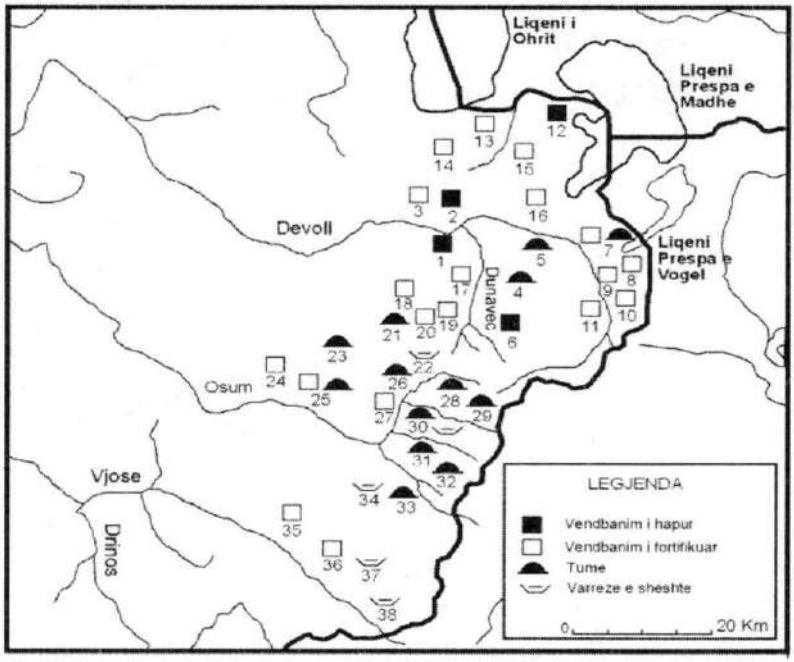

Fig. *Map of the major late Bronze and early Iron Age sites of southeastern Albania.*
1) Maliq; 2) Sovjan; 3) Symizë; 4) Barç; 5) Kuç i Zi; 6) Drenovë; 7) Shuhec; 8) Tren; 9) Vëntrok; 10) Trajan; 11) Bilisht; 12) Goricë; 13) Bllacë; 14) Kakaç; 15) Podgori; 16) Zvezdë; 17) Lumalas; 18) Gjonomadh; 19) Bellovodë; 20) Zhitom; 21) Kumenicë; 22) Helmës; 23) Selenicë e Pishës; 24) Qesarakë; 25) Luaras; 26) Qafëzez; 27) Bejkovë; 28) Shtikë; 29) Qinam; 30) Psar; 31) Rehovë; 32) Prodan; 33) Gugulkë; 34) Borovë; 35) Kamnik; 36) Radanj; 37) Vrepckë; 38) Malishtë.

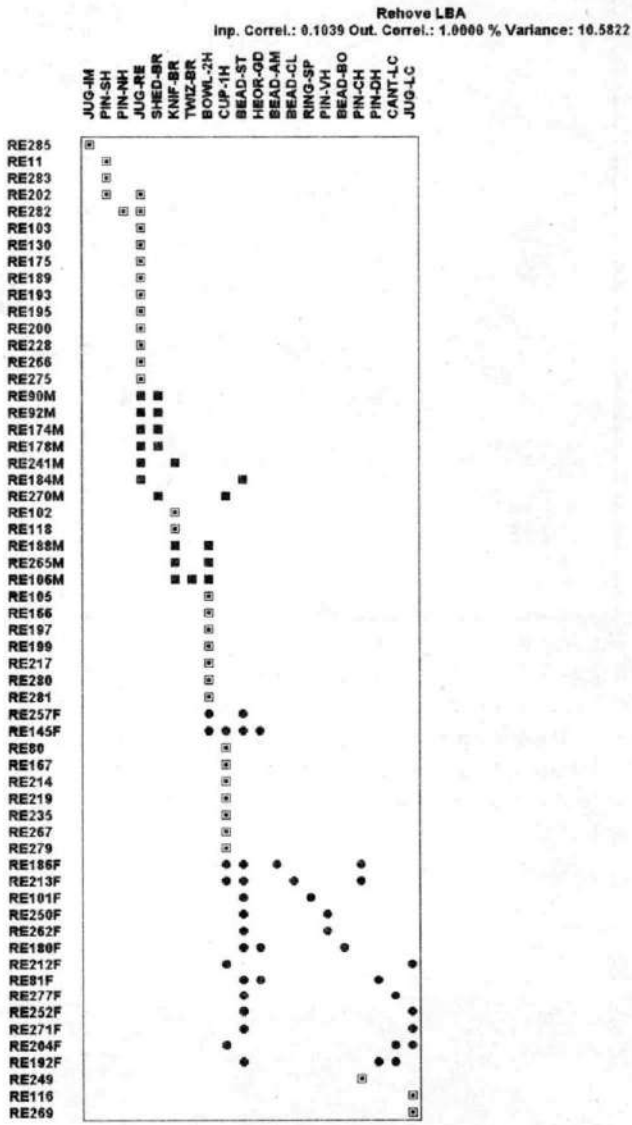

Fig. 2 *Matrix of the seriation of LBA graves from Rehovë tumulus.*

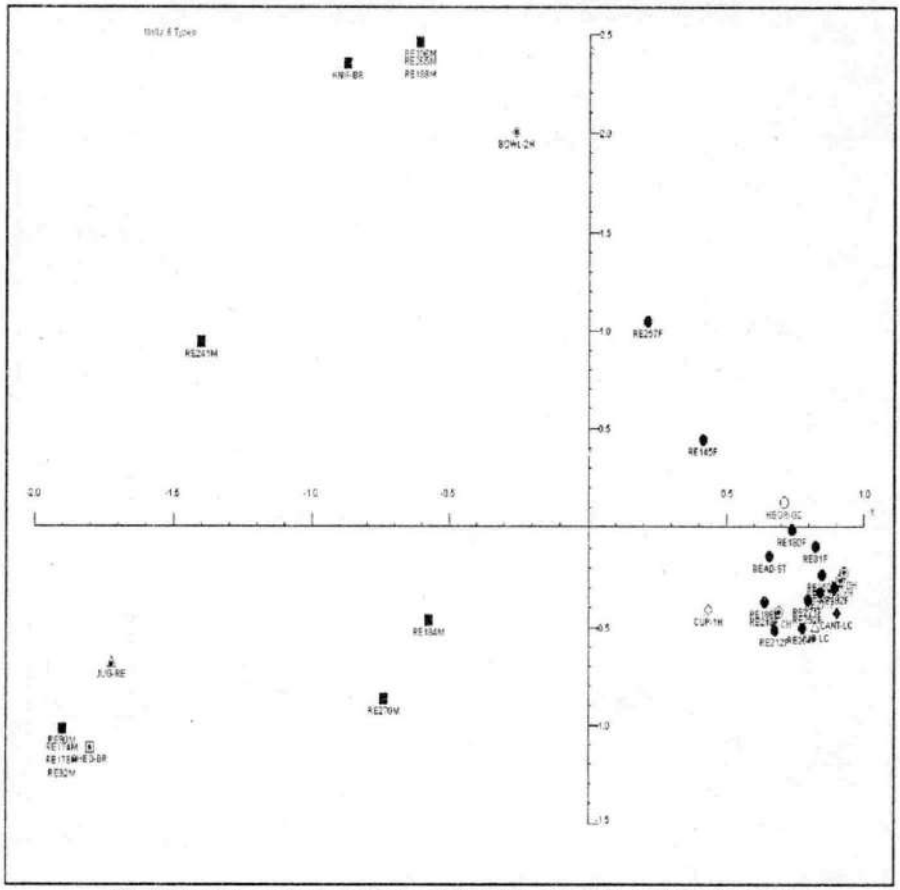

Fig.3. *Correspondence analysis of the LBA graves from Rehovë tumulus*

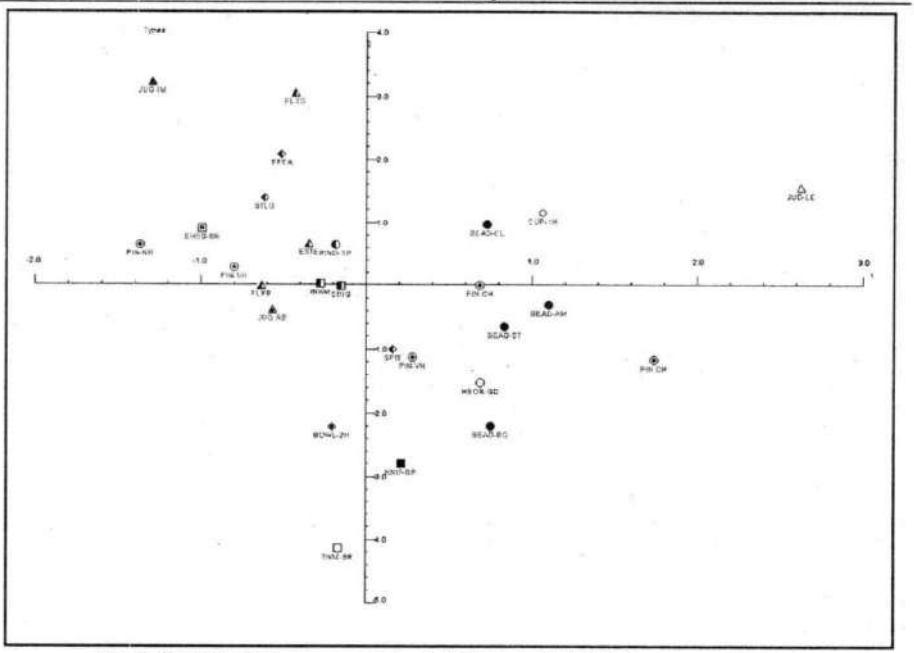

Fig. 4. *CA of the LBA graves at Rehovë. All data included. Only types are shown.*

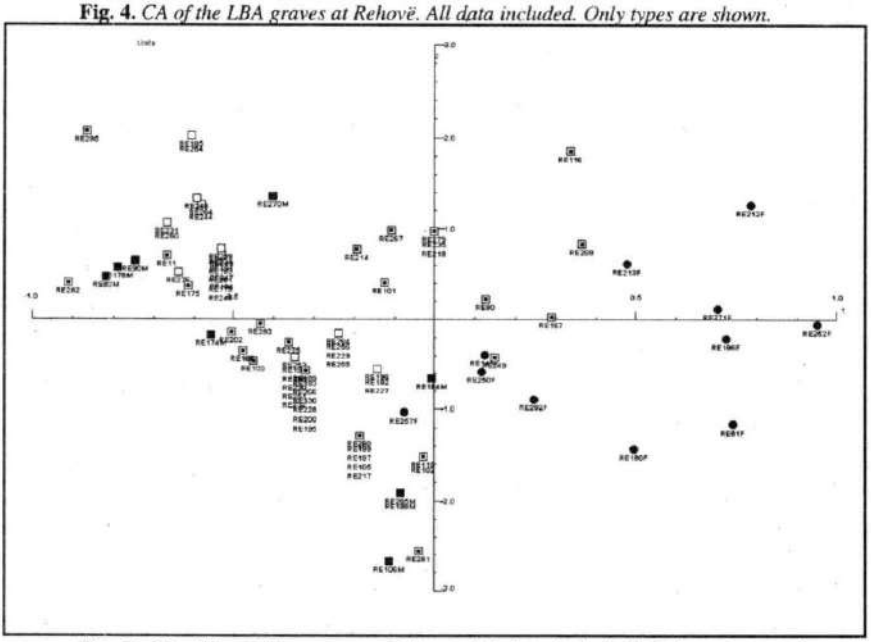

Fig. 5. *CA of the LBA graves at Rehovë. All data included. Only units are shown.*

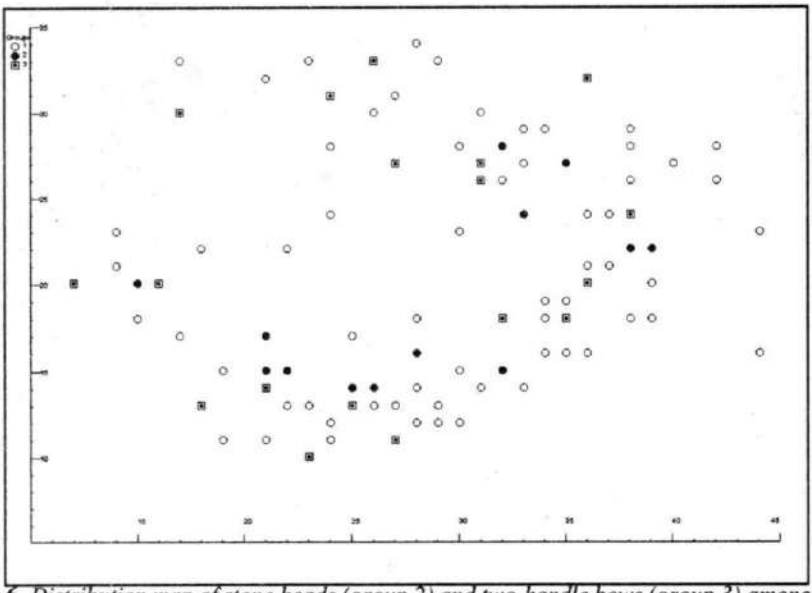

Fig.6. *Distribution map of stone beads (group 2) and two-handle bows (group 3) among the LBA graves of the tumulus at Rehovë.*

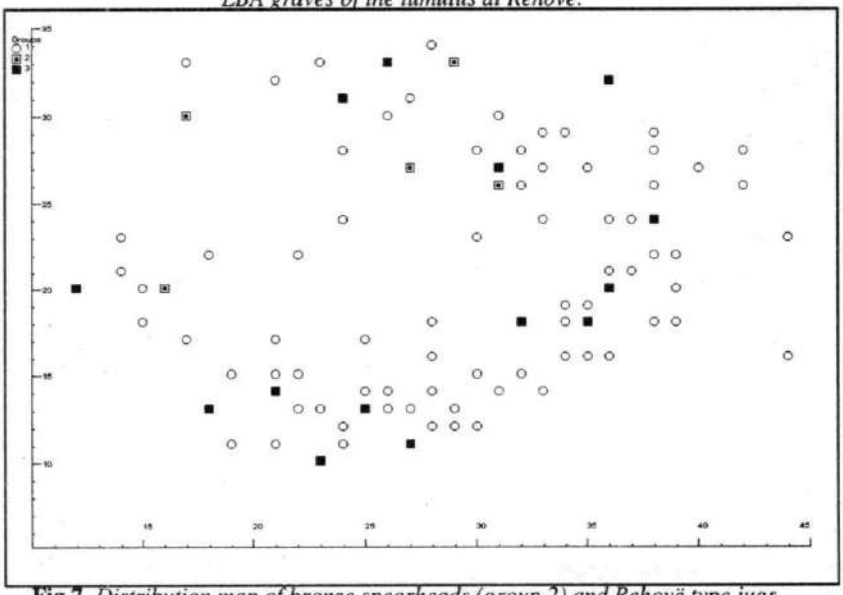

Fig.7. *Distribution map of bronze spearheads (group 2) and Rehovë type jugs (group 3) among the LBA graves of the tumulus at Rehovë.*

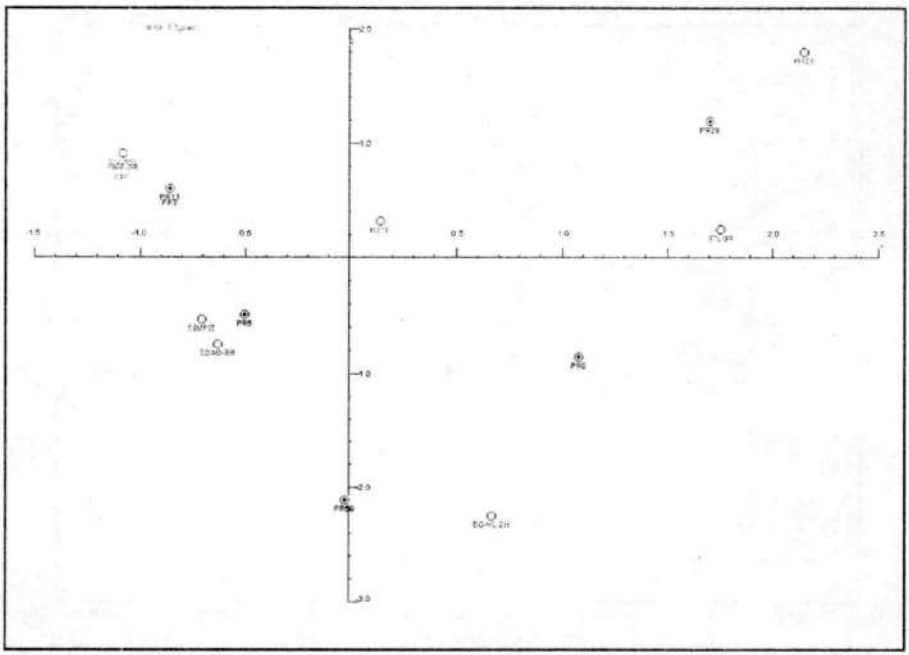

Fig. 8 *CA scattergram of the LBA graves of Prodan tumulus.*

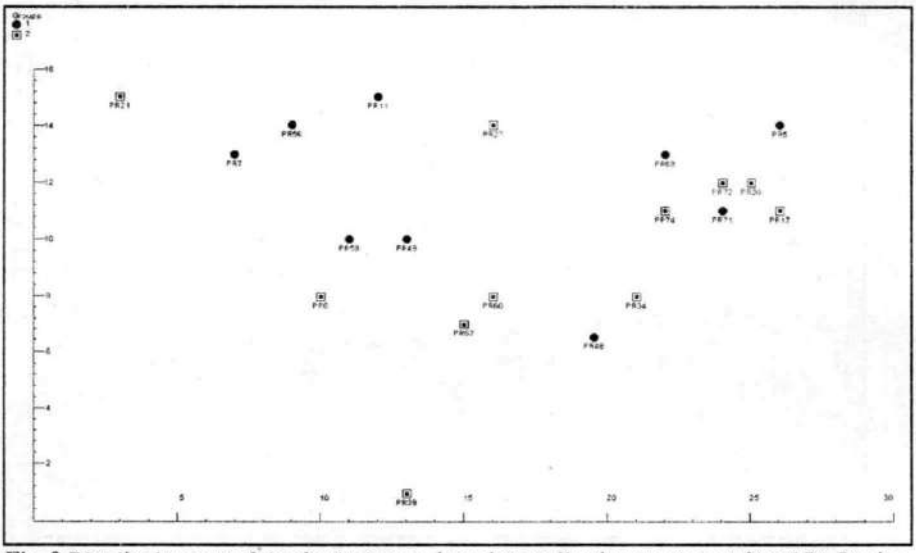

Fig. 9 *Distribution map of simple pits (group 1) and stone-lined graves (group 2) at LBA Prodan.*

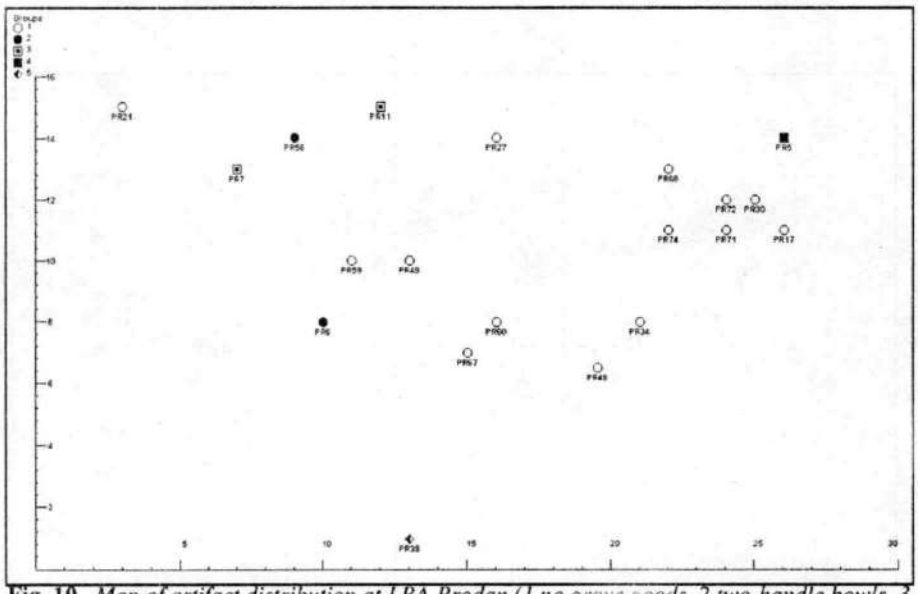

Fig. 10 *Map of artifact distribution at LBA Prodan (1 no grave goods, 2 two-handle bowls, 3 bronze knife, 4 bronze sword, 5 amphoriskos).*

Shtike LBA

Inp. Correl.: 0.0986 Out. Correl.: 0.8462 % Variance: 29.8446

	JUG-RE	FLEX	SEFB	ANIM	BEAD-ST	SPIT	JP-VL	PIN-NH	KNIF-BR	EFEA	SING	INHM	BOWL-2H	VL-JP	PIN-DH	VP-JL	JUG-LC	PIN-CH	HEOR-GD	P-L
SH5	○	○	○	○	○	○	○				○									
SH9		○	○	○		○	○	○			○	○								
SH4					○	○	○		○	○	○	○								
SH8											○	○	○	○						
SH7											○	○			○	○				
SH10											○	○				○	○			
SH6											○	○					○	○	○	○

Fig. 11 *Matrix of the seriation analysis of the LBA graves at Shtikë.*

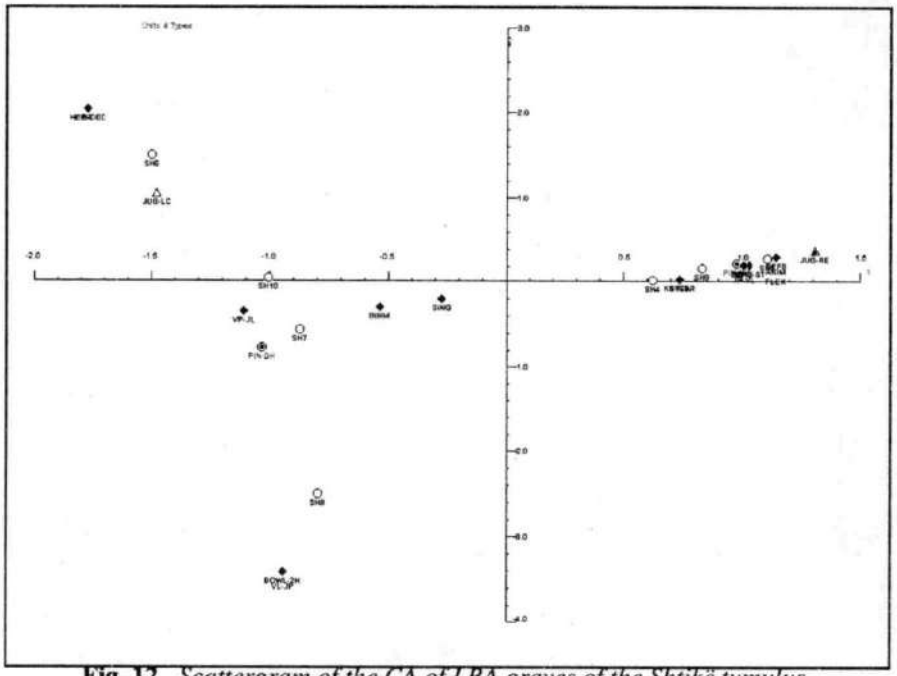

Fig. 12 *Scattergram of the CA of LBA graves of the Shtikë tumulus.*

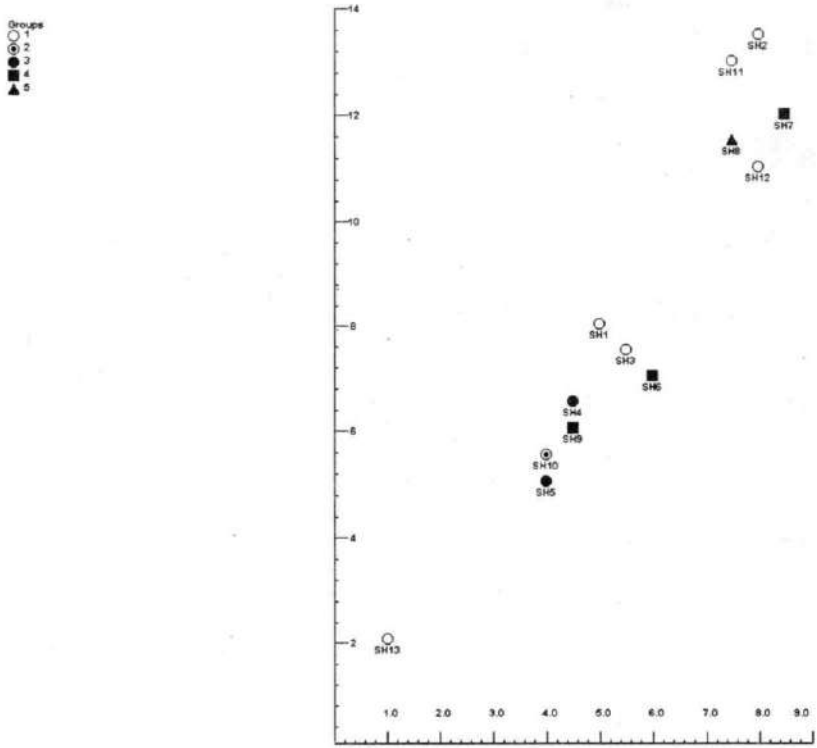

Fig. 13. *Map of the artifact distribution among the LBA graves of Shtikë (group 1 other graves, group 2 local jug, group 3 stone beads, group 4 bronze pins, group 5 two-handle bowls)*

Barc I, LBA, grave & grave goods data
Inp. Correl.: -0.0306 Out. Correl.: 0.8720 % Variance: 16.2436

	URN	SHERD	BOWL-2H	SHED-BR	SIMPIT	SDAG-BR	AMSK-IM	BOWL-IM	SQJUG	STLGR	EFEA	PIN-BO	KNIF-BR	JUG-LC	SMTO	JUG-IM	RING	HEOR-GD	BEAD-AM	BEAD-GL
BRI-118	⊙	⊙	⊙																	
BRI-52			⊙		⊙															
BRI-72			⊙		⊙															
BRI-163			⊙		⊙															
BRI-167			⊙							⊙										
BRI-162			⊙	⊙	⊙	⊙					⊙									
BRI-18					⊙	⊙	⊙													
BRI-65				⊙	⊙			⊙	⊙		⊙									
BRI-147					⊙							⊙								
BRI-149					⊙						⊙					⊙				
BRI-120										⊙			⊙							
BRI-146						⊙				⊙	⊙	⊙					⊙			
BRI-181										⊙				⊙						
BRI-55					⊙									⊙	⊙	⊙				
BRI-47					⊙											⊙	⊙	⊙	⊙	⊙

Fig. 14 *Seriation analysis of the LBA graves from tumulus I at Barç.*

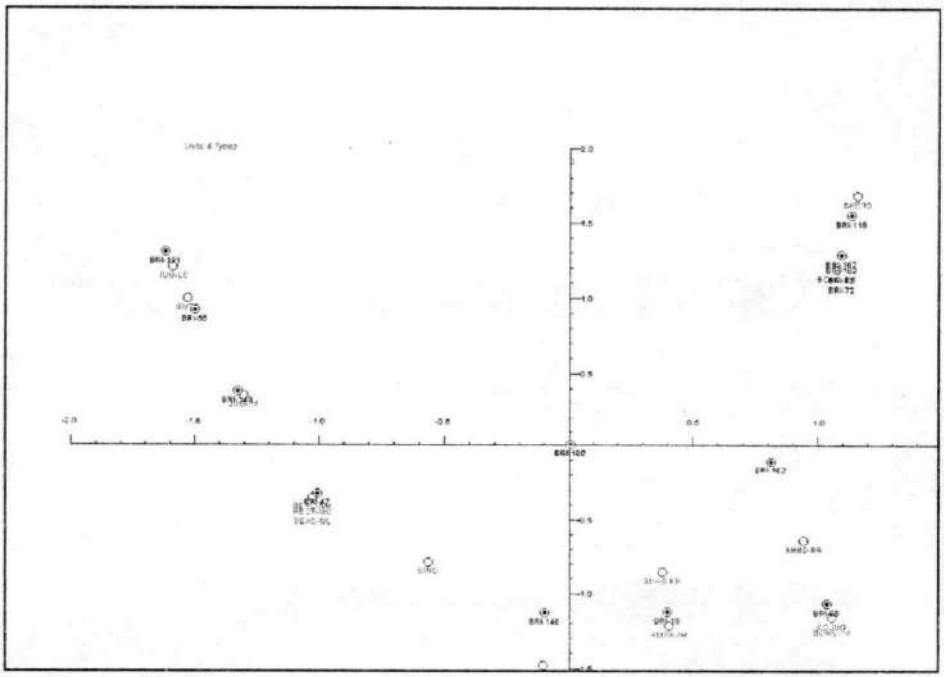

Fig. 15. *CA scatterplot of the LBA graves of the tumulus I at Barç.*

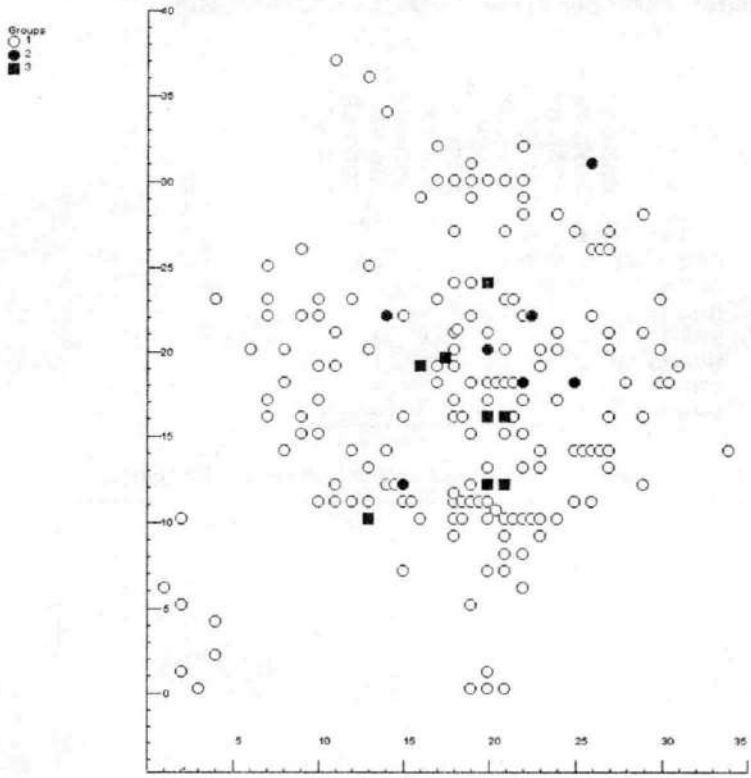

Fig. 16. *Distribution map of grave types in the LBA tumulus I at Barç (group 1 females, group 2 males)*

Barc 2, LBA, grave goods
Inp. Correl.: 0.3807 Out. Correl.: 0.9529 % Variance: 29.5976

	BOWL-LC	BOWL-IM	BEAD-AM	PIN-NH	BOWL-2H	PIN-VH	AMSK-IM	KNIF-BR	DROR-BR	JAG-RE	SHED-BR	TWIZ-BR
BRII-6	⊙	⊙		⊙								
BRII-2			⊙	⊙	⊙							
BRII-12						⊙						
BRII-11				⊙	⊙	⊙	⊙	⊙				
BRII-9								⊙		⊙		
BRII-10								⊙	⊙	⊙	⊙	
BRII-14										⊙		
BRII-16										⊙	⊙	⊙

Fig. 17. *Seriation analysis matrix of the LBA graves of tumulus II at Barç.*

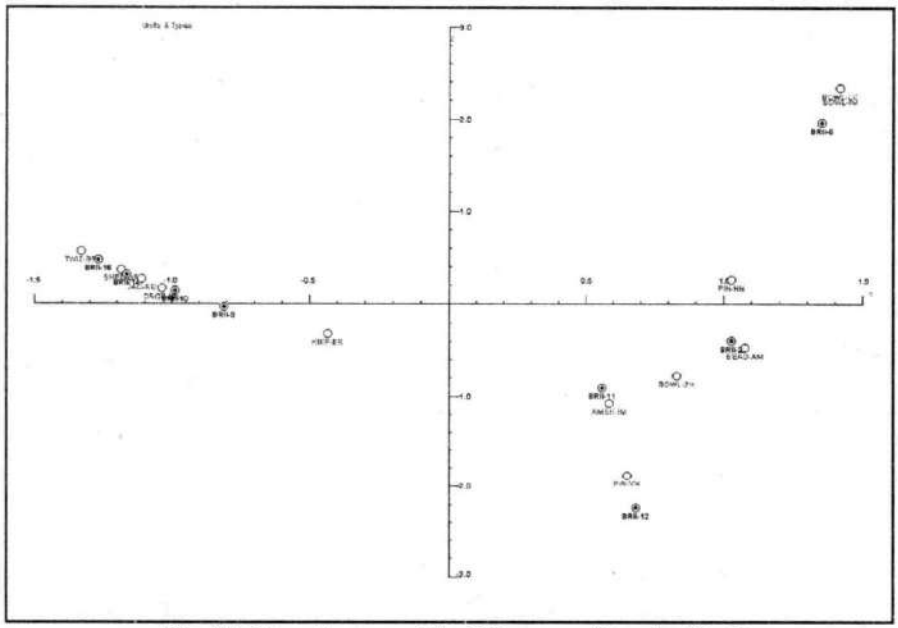

Fig. 18. *CA scattergram of the LBA graves of tumulus II at Barç.*

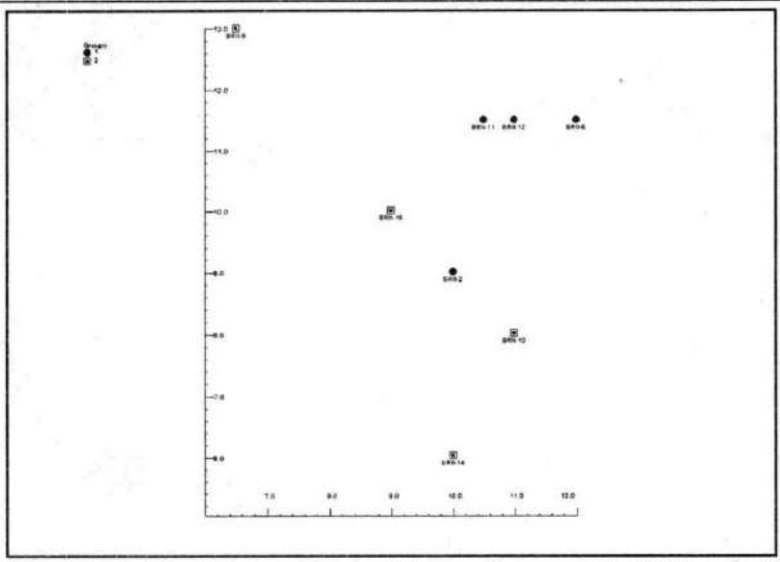

Fig. 19. *Distribution of female (group 1) and male (group 2) graves in the LBA tumulus II, Barç*

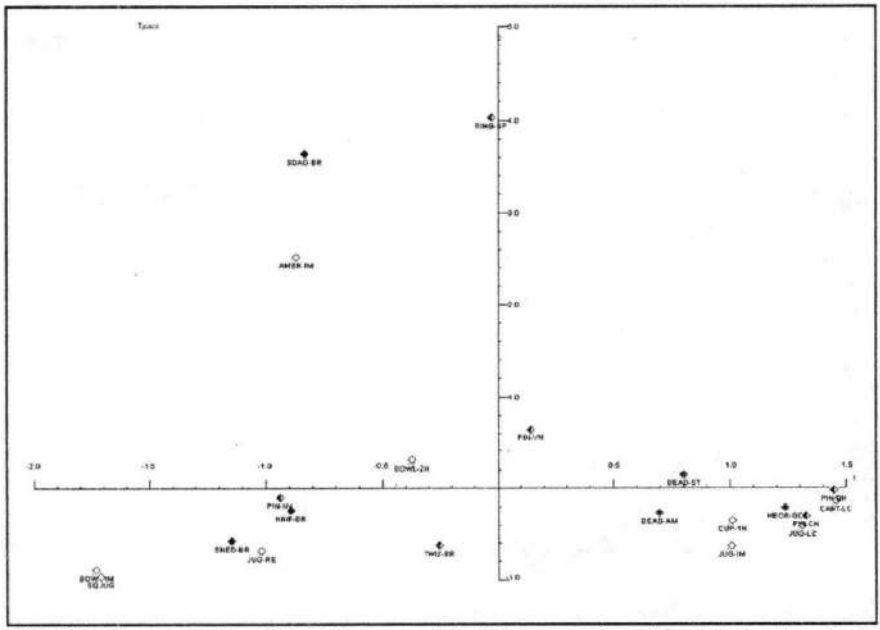

Fig.20*Scattergram of the CA (only types) of the LBA graves from Korçë-Kolonjë region*

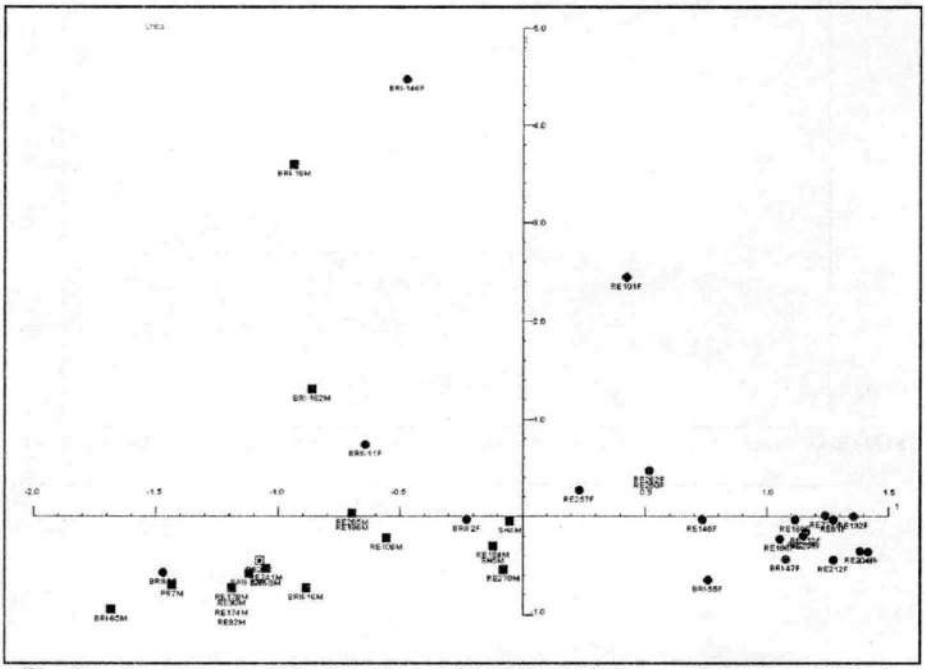

Fig. 21 *Scattergram of the CA (units only) of the LBA graves from Korçë-Kolonjë region.*

Luan PËRZHITA

TYPOLOGIE ET CHRONOLOGIE DES FORTIFICATIONS DE LA BASSE ANTIQUITE SUR LA VOIE LISSUS-NAISSUS

La voie de Drini, avec ses deux branches principales -Drini i Bardhë et Drini i Zi-, nommée "*Via Lissus-Naissus*", parcourant la contrée nord-est de l'Albanie depuis Lissus (Lezha) et réunissant tout le territoire de la province de Dardanie (la Kosovë actuelle), a joué un rôle important dans le développement culturel et économique de cette zone[1]. Le matériel principal, recueilli sur des centres fortifiés, provient des fouilles systématiques faites dans les forteresses de Vig (à Shkodër), de Rosujë (à Tropojë)[2], de Pecë, Bardhoc, Bushat et Domaj (à Kukës)[3], et des sondages organisés dans les forteresses de Vaspas et de Kostur (à Has/Kukës)[4]. Tandis que la plus grande partie des monuments trouvés sur les cours moyen et supérieur de Drini i Bardhë (en Kosovë)[5] et de Drini i Zi ont résulté des expéditions sur le terrain, organisées durant les années 1999-2002[6].

Indépendamment du travail fait jusqu'à présent et des publications faites de temps en temps sur ce sujet[7], il y a encore lieu à faire d'autres fouilles

---

[1] L. Përzhita, *Kështjella të periudhës antike të vonë përgjatë rrugës Lissus-Naissus*, "Monumentet", 1992-1999.

[2] A. Baçe, *Kështjella e Vigut, arkitektura, rikonstruksioni dhe restaurimi i saj*, "Monumentet" 14, 1977, p. 75-100; B. Jubani, N. Ceka, *Gërmime në qytezën ilire të Rosujës (Rrethi i Tropojës)*, "Iliria", 1971, I., p. 40-68

[3] L. Përzhita, *Kështjella e Bushatit*, "Iliria" 1986, 2, p. 187-208; *Kështjella e Pecës gjatë antikitetit të vonë dhe mesjetës (Rrethi i Kukësit)*, "Iliria" 1990, 2, p. 201-241; *Gradishta e Bardhocit*, "Iliria", 1993, 1-2, p. 219-240; *Gradishta e Bardhocit*, "Iliria", 1993, 1-2, p. 219-240; *Kështjella e vonë antike e Domajve (Ujmisht)*, "Iliria", 1995, 1-2, p. 267-277.

[4] D. Komata, A. Koka, *Të dhëna nga lugina e mesme e Drinit* , "Iliria" VI, p.110.

[5] L. Përzhita, G. Hoxha, *Fortifikime të shekujve IV-VI në Dardaninë Perëndimore*, Tiranë, 2003.

[6] L. Përzhita, *Të dhëna të reja për fortifikime të shekujve IV-VI në pellgun e Drinit të Zi*, (matériel à parution), Tiranë, 2002.

[7] A. Baçe, L. Papajani, *Kështjella dhe monumente të tjera në rrethet Pukë, Tropojë, Kukës*, "Monumentet" 1, 1983, p. 125-144; B. Jubani, *Plotësime për monumentet arkeologjike në Shqipërinë e Veriut*, "Monumentet", 1, 1986, p. 126, 156.

sur cette vaste aire géographique. Elles sont importantes parce qu'elles contribuent à fournir d'autres informations sur l'urbanisation des régions montagneuses reculées. Cependant, nous sommes d'avis que le groupe de forteresses et la description de certains centres habités tout autour d'elles reflètent leurs liens avec le tracé Lissus-Naissus - une aire géographique qui, historiquement, a eu une importance spécifique pour la connexion des Balkans Centraux à la Côte Adriatique.

A la période de la basse antiquité, le tracé Lissus-Naissus englobait environ 36 centres fortifiés, stations routières et postes de contrôle (*bénéficiaires*). Cette activité de construction a été orientée essentiellement vers la fortification de certains centres anciens, préhistoriques et antiques, ainsi que vers la construction de nouvelles citadelles, appartenant chronologiquement à Constantin le Grand, à Valentinien Ier (365-375) et à Justinien Ier (527-565). L'ouvrage *De Aedificiis* de Procope de Césarée en apporte des témoignages[8].

La disposition géographique des châteaux (fig. 1) le long de la voie principale Lissus-Naissus, surtout dans les vallées de Drini, n'est pas toujours la même. Ce qui était particulièrement important, c'était de garder et surveiller les principaux chemins traditionnels de communication et les points stratégiques de la vallée de Drini, pour pouvoir pénétrer dans l'espace dardan jusqu'à la vallée de Morava et de Vardar[9]. Cette voie réalisait la circulation non seulement le long de la côte Adriatique, - de Lezha (Lissus) jusqu'à Shkodra (Scutari) –, mais sur une plus longue distance, - de Tivar à Dyrrah.

On remarque qu'à part les nœuds importants, l'on avait fortifié également les axes secondaires. Les itinéraires romains et les écrits géographiques d'ailleurs donnent peu de renseignements sur les centres d'habitation. La source la plus importante en est *Tabula Peutingeriana*[10], alors que d'autres écrits contiennent seulement les noms de certains lieux d'habitations ou les cordonnées géographiques de certaines villes[11]. Au nombre réduit des localités, établies le long de la voie principale et des voies secondaires, qui datent dès le temps d'Auguste, l'on avait ajouté au IIe - IIIe siècles une série d'habitations, classifiées comme *maisons* ou *mutations*. L'apparition pour la première fois des stations douanières, non seulement sur les

---

[8] K. Miller, *Itineraria Romana*, Stutgard, 1916, col. 555, 558; dans "Ilirët dhe Iliria te autorët antikë", Tirana, 1965, p. 444.

[9] E. Čerškov, *Rimljani na Kosovo i Metohija*, Belgrade, 1969, p. 86.

[10] K. Miller, *op. cit.*, p. 556-557.

[11] I.Schetz, *Itineraria Romana*, vol. III, in "Ravenatis Anonymi Cosmographia", Leispzig 1940, 54 (Ravenatis IV, 15); K. Miller, *Claudi Ptolemaei geographia*, Paris 1883, 3 r (Ptol. III, 16), p. 451, 455; (Ptol. III, 9).

postes frontaliers, où se développait l'importation et l'exportation, mais aussi au confluent des fleuves (Drini i Bardhë et Drini i Zi), constitue une caractéristique de la période suivant l'occupation romaine. Les stations routières qui côtoyaient la voie Lissus-Naissus et qui ont été mentionnées dans *Tabula Peutingeriana* par Miller, sont: Lissus (Alessio) XXX – Ad Picaria (Pukë) XXX – Creveni (Spas-Drin) XVII – Gabuleo XXX - Theranda (Dulje-Prizren) XXV – Viciano (Ulpiana) XII – Veclanum (Prishtina) XIX, Vindenis (Podujevë) XX- Ad fines (Kushumli) XX- Hammeo (Prokupje) VI – Ad Herkulem – Naisso (Nish)[12]. Le développement de la vie urbaine sur ce territoire pendant la période romaine a été conditionné premièrement par la position géostratégique de cette artère routière dans les Balkans Centraux. Déjà l'on remarque la création de certains municipes comme c'est Lissus au bord de l'Adriatique, Mun. DD près de Soçanicë et Ulpjanë à l'intérieur de la contrée de Dardanie.

Lissus, un centre d'origine illyrienne, avait à cette époque-là deux catégories de citadins: "negociatores" et "mercatores" et apparaît comme un oppidum *civium romanorum*[13]. La caractéristique essentielle de ce centre était la coexistence du municipe et de la colonie, donc, ayant des traits impériaux et municipaux, ceci témoigné par la découverte de quelques inscriptions[14].

Une situation pareille se présente même dans le municipe de DD près de Soçanicë (en Kosovë), dont les confins administratifs étaient Naissus à l'Est, la province de Dardanie à l'Ouest, tandis que les confins nord et sud ne sont pas encore bien identifiés[15]. Par conséquent l'intensification de l'activité économique a été accompagnée, à cette période-là, de l'installation d'un vaste réseau de postes de contrôle (*benefice*) dont on a découvert des traces à Kam (Tropojë), à Gryka e Vanave et à Kalimash (Kukës)[16]. Ce phénomène, comme

---

[12] T. P. Miller, *IR*, 1916, col. 555-558.

[13] Id., p. 192.

[14] F. Prendi, K. Zhegu, *Lisi në dritën e të dhënave arkeologjike*, "Monumentet" 2, 1971, p. 16-17; mêmes auteurs, *La ville illyrienne de Lissus, son origine et son système de fortifications*, "Iliria" II, 1972, p. 219-238.

[15] E. Čerškov, *Municipium DD kod Socanice, Pristina*, Beograd,1970, p.62-68. Les inscriptions latines découvertes dans ce centre disent que le Municipium DD avait été "procuratores metallorum Augusti" et "procuratores metallorum municipu"; voir E. Čerškov, *Municipium* ... p. 62-68.

[16] B. Jubani, *Plotësime për hartën* ... p. 139. La tour de Gryka e Vanave 18 m de long et d'un épaisseur des murs de 2m, construite avec des pierres de petite et grande taille liées par un mortier abondant, datant des IIe-IVe siècles joua le rôle d'un poste de contrôle retiré dans la Vallée de Vana (Kukës), par où se réalisait la communication entre les provinces de Prévalitane, de Dardanie et de la IIe Macédoine. Un rôle pareil

nous l'avons remarqué, deviendra très fréquent pendant cette période même dans la partie centrale de la Dardanie: à Zhur-Prizren, à Mitrovicë, à Kaçanik, etc.[17]. L'une des stations bénéficiaires installées sur la voie Lissus-Naissus est celle de Dobruzhdë (Kosovë)[18]. N. Vuliq a parlé de l'inscription bénéficiaire latine découverte dans le village de Shkozë, près de Prizren, qui avait été dédiée à Claudien, l'un des soldats de la VIIe légion. La construction des bénéfices a été une action militaire programmée, répandue également sur le limes du Danube. On connaît Zidinac (datant des IIIe - IVe sc.), établi à une distance de 3 km à l'Est de Saldum, construit selon les critères du temps de l'incursion des Huns[19]. Un autre exemple est celui de Gospodin Vir, qui a fonctionné comme poste de contrôle du Xe au XIe sc.[20]. Un autre centre, ayant la même fonction et importance à l'époque, a été découvert à Margegaj (Tropojë), où l'on a identifié de grandes propriétés terriennes et des inscriptions latines[21]. Dans le village de Dobruzhë (Kosovë) aussi l'on a pu identifier des propriétés bénéficiaires consulaires[22]. A part les centres agricoles mentionnés ci-dessus, les fouilles archéologiques ont témoigné d'une exploitation des mines aussi, comme c'est la mine de cuivre de Gjegjan (Kukës)[23], où l'on a découvert les ruines des anciennes galeries et des grands puits de minerai. A considérer le matériel archéologique découvert à la surface de ce site, comme ce sont les pyttos utilisés pour les céréales, il paraît que la période de l'exploitation de cette minière correspond aux Ier - IIIe siècles, alors que les traces d'un édifice

---

aurait eu, selon notre avis, le château de Kalimash aussi (colline des Babqorrë), situé le long de l'axe Crevenium-Gabuleo.

[17] Z. Mirdita, *Studime dardane*, Tiranë, p. 131.

[18] Id., p.131. Les bénéficiaires n'appartiennent qu'à deux légions de Mésie: Legia VII Claudius et Legia IV Flavia appelée aussi Flavia Severiana Alexandrina.

[19] P. Petrovic, *Zidinac, Speculum antique tardif*, "Starinar", Belgrade, 1984, p.127, fig. 1, Le château-fort de Zidinac a une superficie de 17,5 x 17,5m.

[20] D. Minic, *Gospodjin Vir, site antique et médiéval*, "Starinar", Belgrade, 1984, p.149, fig. 1, La superficie du château-fort est de 10,9 x 4,95m divisée en deux pièces construites en pierre.

[21] S. Anamali, *Procese shndërrimi në trevën jugore ilire në shek. I-IV*, "Iliria",1, p.16.

[22] E. Čerškov, *Rimljani...*, p. 27. L'auteur souligne que le tracé romain se poursuit de Theranda vers Gabulę, à une distance de 30 milles, en parcourant au début le complexe de constructions du village de Dobruzhë, où se trouvait une propriété bénéficiaire consulaire.

[23] F. Prendi, *Epoka e bronzit në Shqipëri*, "Iliria", VII-VIII, 1977-1978, p. 22; M. Bela, L. Përzhita, *Harta arkeologjike e krahinës së Hasit dhe rrafshit të Lumës (Rrethi i Kukësit)*, "Iliria", 1990, 2, p. 231, fig. 8.

paléochrétien font preuve, semble-t-il, de son exploitation même à cette période. Un groupe à part, relatif à la période après l'occupation romaine, est formé par quelques petits centres habités ayant les caractéristiques du village (*vicus*), et qui sont plus proches de l'économie pastorale. Certains d'eux comme "Polina" (Kukës), Përbreg (Kukës), Helshan (Has) etc. ont été établis selon la tradition des plus anciens centres habités, datant de l'époque du bronze tardif ou du fer ancien[24]. Dans la vallée de Drini i Bardhë aussi, l'on a constaté que certains centres, datant des périodes du bronze et du fer, ont continué à vivre même pendant les premiers siècles de la domination romaine[25].

La première station marquée dans *Tabula Peutingeriana* c'est Lissus (Lezha), qui au IVe siècle était comme un point de départ très favorable, parce qu'à cette période-là, au bord de l'Adriatique il existait un port important (Nymphée – aujourd'hui Shëngjin). La face tournée vers la mer, un croisement important de voies terrestres et maritimes, ayant un hinterland riche en minéraux notamment en cuivre, la ville de Lissus était un centre économique, politique et culturel important[26], représentant dans les itinéraires de l'époque le seul nœud où la partie continentale réalisait la sortie en Adriatique. Les sources historiques et les fouilles archéologiques[27] témoignent qu'à cause de son importance stratégique particulière, l'on a montré du soin à l'égard de Lissus même pendant la première période de l'invasion romaine. Il s'agit surtout du renforcement des fortifications aux IIe-Ier siècles avant Christ[28], lorsque la ville de Lissus, sous les mesures qu'Auguste fut forcé de prendre afin de maintenir l'occupation romaine, s'est transformée en municipe. C'est justement la période de l'installation des colons italiques, une période où Lissus, selon Pline[29], jouissait du droit romain et constituait, avec Dyrrah, les colonies de la côte

---

[24] Ainsi, "Polina" Bardhoc se trouve à proximité de Gradishtë (Bardhoc) qui appartient à l'ancienne période de fer et près du nécropole tumulaire de Bardhoc. La même position regardant cette période revient aussi à l'habitation de Përbreg, qui s'étend près du centre protourbain de Kodra e Pecës et le cimetière tumulaire des VIe-V^{e} sciècles avant Christ.

[25] E. Čerškov, *Rimljani*... p. 10.

[26] F. Prendi, K. Zhegu, *Lisi në dritën e të dhënave* ... p. 16-17; mêmes auteurs, *La ville illyrienne de Lissus*..., p.219-238.

[27] F. Prendi, K. Zhegu, F. Prendi, K. Zhegu, *Lisi në dritën*.. ., p. 228.

[28] Les auteurs ont constaté des traces de reconstructions à Lissus qui correspondent très bien aux inscriptions latines découvertes et à la confirmation que donne Jules César dans l'œuvre *Sur les guerres civiles* qui se réfèrent aux IIe-Ier avant Christ.

[29] F. Pendi, K. Zhegu, *Lisi në dritën*.., p.16.

Adriatique. Considéré sous l'aspect chronologique, Lissus se présente aux IVe - VIe siècles comme un centre d'une importance administrative particulière au sein de la province de Praéval qui venait d'être créée. Il y a déjà des sièges épiscopaux et, du point de vue économique, elle se transforme en centre à activité artisanale et commerciale[30]. De la bifurcation de la route Scodra-Lissus-Dyrrah le tracé poursuivait l'itinéraire actuel Lezhë-Vau i Dejës. Selon les données de la *Tabula Peutingeriana*, la station suivante –XXX mille passum – c'est Ad Picaria. Le long de ce tracé, justement sur le nœud où se réunissent Gjadri, Voma et Kaftalli, se trouve la citadelle de Vigu[31]. Elle occupait une position stratégique importante dans une région où se croisaient des voies comme le cas de l'artère Vig – Korthpulë – Pukë – Vaspas - Prizren et Vig – Kaçinar – Kalivaç - Rrëshen. En se basant sur la distance rapportée dans la *Tabula Peutingeriana*, de 30 milles ou 44 km selon l'itinéraire Lissus-Vig, A. Baçe identifie la forteresse de Vig à la station Ad Picaria. Une autre donnée résulte du fait que dans la cosmographie de l'Anonyme de Ravenne, V^{e}-VIe siècles[32], la station routière Ad Picaria n'est pas marquée sur le parcours de la distance de Lissus à Crevenium, une période que l'auteur rattache à l'abandon de la forteresse de Vig suite à l'invasion des Goths. Au long du tracé Ad Picaria – Crevenium l'on remarque certaines fortifications sur de petites superficies retirées de l'axe principal, comme c'est le cas de la petite forteresse des Micaj, laquelle se trouve près du village de même nom. Elle est construite sur une colline en forme de coupole, rattachée à la chaîne des collines par un col, tandis que devant elle, côté est, coule le torrent de Flet qui se verse dans la rivière de Fan, à Fushë-Arrëz. Une autre fortification qui fait partie du système de l'observation militaire le long de cette route c'est la forteresse de Kabashi[33].

Après Ad Picaria, la route Lissus-Naissus se poursuivait dans la direction de Flet[34], celle-ci mentionnée comme une fortification construite par les habitants de Dukagjin. Au pied de la fortification, les fouilles ont découvert les vestiges d'un tracé routier de 2,30 m de large, frayé à travers le rocher,

---

[30] F. Prendi, K. Zhegu, *Vazhdimësia etno-kulturore iliro-arbërore në qytetin e Lisit,* "Iliria", 1083, p. 203-208.

[31] A. Baçe, *Kështjellë e Vigut...*, p.76-100.

[32] Rav. IV, 15, *Ilirët dhe Iliria...* (206, 2-6). L'information de l'auteur anonyme de Ravenne, dans la plupart des cas est fragmentée et écrite de manière incorrecte. Une imprécision telle que "l'oubli" de la station *Ad Picaria*, est remarquée au long du tracé Lissus-Naissus également dans l'autre station appelée Viciano.

[33] Rav. IV, 15, *Ilirët dhe Iliria...* p.125.

[34] A. Baçe, L. Papajani, *op. cit.*, p.128.

revêtu de gravier fin[35]. Ce n'était pas une artère principale mais elle réalisait la communication avec ses régions internes. La route descendait au pied de Flet (la fortification) dans la direction du village, après avoir passé le torrent de Marka Pali et au moyen d'un petit pont, large de 3 m, avec deux pieds bas et à couverture en planche, elle suivait l'itinéraire Ulzat e Xathit-Hani i Sakatit. Sur cet endroit il a été construit aux IVe-VIe siècles une petite forteresse (0,1 ha), à la jonction du Përroi i Madh et Përroi i Brahes avec le fleuve de Drin. Sur l'emplacement de la forteresse de Sakati[36] l'on a constaté des traces de route, d'une largeur de 2,5 m, non pavée, connue par les habitants sous le nom de "Rruga e Gjakovës". Son itinéraire suivait la direction vers Crevenium par les centres ci-dessous: Sakati-Vaspasi-Like i Kuq-Petkaj (Has)-Qafë Prushi, étant ainsi l'un des embranchements du tracé, car de Crevenium (Vaspas) en parcourant Kostur-Helshan-Petkaj-Qafë Prushi l'on allait à Gjakovë. La voie principale se poursuivrait de Crevenium vers Shëmri d'où l'une de ses branches réalisait la liaison avec Tropoja à travers Rosujë, tandis que l'axe principal du tracé continuait vers Lakmeç-Brut etc. La découverte dernièrement des traces d'un pied de pont appartenant à la période romaine dans le village de Rogovë (Gjakovë) est un témoignage significatif concernant l'existence d'une route laquelle liait les contrées montagneuses avec les zones de la plaine, passant par le castrum de Gegjë (Gjakovë) vers Çifllak (Rahovec) et plus loin par Dollc vers Ulpjanë[37]. La voie secondaire qui se détachait de celle principale à Shëmri, à travers Kam l'on passait à la région de Bytyç dans la direction de Bujan, où les fouilles archéologiques faites en 1964-1965[38], ont découvert l'habitation en couches stratifiées de Rosujë (Tropojë) appartenant à la période du Ve siècle avant Christ jusqu'aux IVe-VIe siècles après Christ.

Un autre embranchement aussi important des routes internes de cette région a été celui qui liait Rosujë à la Kosovë, en traversant Bjeshkë-Sylbicë-Dobërdol, Kosutinë, pour se rendre à Kosovë. De même, d'ici l'on pouvait passer à travers la vallée de Valbona à Plavë[39]. Au centre des ces artères secondaires se trouvait la fortification de Kom au pied de laquelle l'on a découvert les traces d'une voie, large de 2 m, ayant un emplacement non pas très régulier. Cette voie se poursuit, par-ci, par-là sur un lit lequel la protège des

---

[35] A. Baçe, L. Papajani, *op. cit.*, p.128.

[36] La forteresse a emprunté le nom à Hani i Sakatit.

[37] L. Përzhita, K. Luci, G. Hoxha, A. Bunguri, F. Peja et T. Kastrati, *Kërkime arkeologjike në Kosovë 2000-2002*, (archives de l'Institut de l'Archéologie), Tirana 2003.

[38] B. Jubani, N. Ceka, *Gërmime në qytezën ilire* ... p. 49-65.

[39] Id., p.131.

pierres de taille. C'est justement là qu'il a été élevé une barrière de mur pour faire le contrôle de la route[40].

Vaspas, l'une des stations mentionnées dans la *Tabula Peutingeriana* par Miller, a été identifiée comme *statio Creveni* sur la route Lissus-Naissus. A une position clé du croisement des rues dans cette zone de Drini, il a été élevé une forteresse, connue sous le nom de Kalaja e Lekës (Vaspas), à une première époque était un important centre de connexion entre la ville de Scodra et le castrum de Gegjë (à Gjakovë) et les autres branches à travers lesquelles passait le tracé Lissus-Naissus. L'identification de Vaspas à la *statio Crevenium* apporte un indice important qui reflète le rôle et la place de ce centre dans cette région. On pourrait établir ainsi le lien entre le centre habité de la période romaine de Bruti, la fortification de Pecë et Bardhoc et le centre habité de Morini (IIIe–IVe siècles), dans la direction de Therande.

En poursuivant les fouilles commencées par Evans qui avait défini la direction de la voie romaine suivant Lipjan-Prizren–Spas (Creveni)–Pukë (Ad Picaria), B. Arpad remarque que sur la route dans la direction Golaj – Krumë, l'on a trouvé des traces de pavé. De telles traces ont été trouvées aussi au Nord du village de Dobrunë dans la direction de Gjakova, lesquelles vont jusqu'au village de Lipovec dans la zone de Kruma et de Perollaj. Selon certains documents du XIVe siècle[41] Vaspas préservait jusqu'à la période médiévale ce rôle de station douanière importante sur la voie Shkodër-Gjakovë. Ce centre est mentionné aussi par Tchélébi au XVIIe siècle comme ayant 1000 maisons, une mosquée, une auberge et dix magasins[42].

La route se poursuivait dans la direction de Shëmri, d'où l'on pouvait joindre le tracé qui menait à Tropoja, et l'autre axe important qui menait à Kalimash-Brut-Prizren. Justement à cet endroit, près de Shëmri, sur une colline à orientation Sud – Nord, ayant une forme conique, portant le toponyme "Qafa e Qytezës"[43], l'on a découvert les traces d'une forteresse datant des IVe-VIe siècles, laquelle confine à l'Ouest avec le torrent de Serriqë et à l'Est avec celui de Shëmri. D'ici la voie se poursuit en longeant Drin près de "Kodra e Kishës",

---

[40] B. Jubani, N. Ceka, *Gërmime në qytezën ilire* ..., p.132.

[41] V. Shtylla, *Të dhëna mbi rrugët dhe urat e vjetra në Kosovë*, "Monumentet", 1983, 1, p.25. En faisant la description du matériel découvert, cet auteur s'arrête aussi sur d'autres centres archéologiques constatés dans la commune actuelle de Gjakova. Il cite l'existence d'une voie romaine qui part de Gjakova traverse Spas et aboutit à Shkodër.

[42] I. Adam, *Rrugët e Shqipërisë gjatë pushtimit turk,* "Buletin i Shkencave Shoqërore", III, 1953, p.24.

[43] Id., p.411.

de Babqorr (Kalimash), où nous sommes d'avis qu'il avait existé une forteresse, du type bénéfice que nous avons rencontré même à Gryka e Vanave, laquelle aurait servi de point intermédiaire pour les passages de Shëmri au centre habité de Brut, où les fouilles ont témoigné de l'existence d'un centre habité de la période romaine, dont les débuts datent de la période néolithique.

Si, les autres stations sont identifiées à des centres d'habitations, en réussissant ainsi à repérer la direction de la voie Lissus-Naissus, pour ce qui est de la station Gabuleo, les opinions sont diverses; Tomaşek l'a placée initialement près de Prizren, mais plus tard il était d'avis qu'elle se trouve près de Gjakova[44], tandis que Miller pense que cette station se trouve entre Prizren et Gjakovë[45]. En définissant l'orientation de la voie qui s'étend à la gauche du fleuve Drini i Bardhë, E. Čerškov dit que "la vieille station de Gabuleo, à 30 milles romains de Theranda, se trouve précisément à la frontière albano-yougoslave[46]. Les autres stations marquées dans "Tabula Peutingeriana" ne peuvent non plus être cherchées que sur le territoire de l'Albanie. L'une d'elle, Creven, est située avec précision près de Spath, sur le cours moyen de Drin[47]. Cependant Tomaşek est d'avis que les stations de Theranda et de Gabuleo doivent être cherchées dans les territoires entre Pirana et Nashec, ce qui mènerait au déplacement de toutes les autres stations[48]. Mayer rattache Grabuleo à la ville illyrienne de Gibalea, qui signifie "tête" ou "sommet"[49] alors que Krahe compare Grabuleo à *xipiyà* (Trois Graboi) des Vénètes[50]. C'est ce qui nous fait comprendre que ces centres d'habitation se trouvaient sur des carrefours ou là où se séparaient les rues ou les fleuves. En parlant de la délimitation de la frontière septentrionale de la Dardanie, Z. Mirdita place Grabuleo à la jonction de Drin i Bardhë et Drin i Zi et c'est justement à Kukës[51]. La position géographique de la ville de Kukës i Vjetër, qui correspond absolument à la distance de 30 m p. de Theranda, nous pousse à croire que ce centre peut être identifié à Gabuleo[52]. Tandis que la discordance étymologique

---

[44] K. Muller, Claudi..., str..315, 451, 455.

[45] Id., p. 555-557.

[46] E. Čerškov, *Rimljani...* p. 32.

[47] Id., p.27

[48] Id., p. 556.

[49] Mayer, *Die Sprache*, I, p.147 et p.60-61.

[50] Krahe, *Die Sprache*, I, p.102.

[51] Z. Mirdita, *Mbi kufirin perëndimor të Dardanëve dhe Dardanisë antike*, "Gjurmime Albanologjike" (Seria Historike) 20, Prishtinë, 1990, p.210.

[52] En menant ses fouilles sur le cite de Brut, Prof. S. Anamali a découvert une figurine en bronze de la divinité des voyageurs, Mercure [Voir: L. Përzhita, *Një figurë*

entre Kukës et Gabuleo peut être expliquée par le fait que beaucoup de stations ou de centres locaux importants n'ont pas conservé leur nom comme c'est le cas même des centres de première importance (Theranda, Ulpjana, Grabuleo etc.) L'existence du bassin de Drin i Zi à la basse antiquité créait des valeurs et des possibilités de communication même pour les zones environnantes, lesquelles communiquaient non seulement entre elles mais aussi avec le bassin de l'Adriatique et avec les Balkans Centraux. Une telle interdépendance réciproque se manifeste clairement par Stadtmüller qui a fixé parmi les voies romaines importantes en Albanie celle du bassin de Drini i Zi aussi[53] d'où l'on réalisait la communication entre la province de Dardanie (Ulpjanë), la Nouvelle Epire (Deyfrakos) et la IIe Macédoine (Lyhnides-Heraclea) qui sert de nœud de connexion même entre la voie Egnatia et la voie Lissus-Naissus. La découverte ces derniers temps de certains fragments de ce tracé indique clairement son itinéraire dans la direction Dardani-Macédoine, respectivement sur la ligne Theranda-Gabuleo[54]-Bushat (Akrenza)[55], une aire géographique sur laquelle se trouve un centre habité de quelques hectares, connu aussi comme latifundium[56]. Ensuite le tracé, en traversant Qafa e Kolesjanit près de la forteresse de Domaj (Kolesjan), prend la direction vers la cité de Vila et Mlika suivant la ligne Sllatinë-Venisht, où l'on a découvert des traces de la voie antique aussi, conservée sur une distance de 25-30 m de et 3 à 3,10 m de large.

---

prej bronzi e Mërkurit, "Iliria" 2001 (sous presse)], laquelle avec les autres trouvailles témoignent d'une circulation marchande intense.

[53] G. Stadtmüller, *Forschungen zur albanischen Frühgeschichte*, Wiesbaden 1966, p.89.

[54] K. Muller IR, 556-557. A proximité de Gradishtë de Bardhoc l'on a découvert des traces de pavé de l'ancien axe routier Gabuleo-Theranda, 6m de long et 3m de large.

[55] Procope, *De Aedificiis*, IV, 4, p.340. Arkenza – une forteresse dans la province Dardane, identifiée comme la citadelle de Bushat, parce que proche de celui-ci se trouve un centre habité, nommé Krenxë. L'évolution Akrenza-Krenza-Krenxë est conforme aux règles de la phonétique historique de la langue albanaise, Voir: Sh. Hoxha, *Gjurmime toponimike*, Tiranë, 1998, p.11.

[56] Dans la zone Nangë-Gostil (Kukës) parmi les trouvailles archéologiques abondantes nous rappelons une inscription latine qui parle de l'affranchissement de deux esclaves, datant de la deuxième moitié du IIe sc., par le gentilis impérial Avrel-Aurelius. Les jouissants de ce gentilis gangèrent, semble-t-il, les droits citadins romains à l'époque de l'empereur Karakala. Sur cette dalle tombale il est évoqué le nom illyrien Tata. Voir: H. Ceka, *Mbishkrime latine të pabotuara të Shqipërisë*, "Buletin i Universitetit Shtetëror të Tiranës" 1961, I, p.104-134.

La route était réalisée en pavé de pierres régulières taillées dont des traces plus évidentes ont été trouvées près de Gradishtë/Limjan, sur une distance de 150-170 m, semblables à celles de Venisht, disposées en rangée de pierres en forme de pavé cependant que son nivellement est réalisé par-ci, par-là même en deux rangées. La partie du tracé au-dessus du pavé est nivelée en terre bien tassée. Elle suit rigoureusement une ligne droite depuis le village Vrenj vers Gradishtë et Limjan et aboutit à la forteresse de Voleza (à Dibër.) La découverte de ce tracé au sein de Korabi témoigne d'une voie à caractère commercial et militaire, aidant à l'exploitation des richesses en gypse de cette zone. A part ce tracé, les fouilles ont découvert les traces d'un autre axe routier qui se sépare de la route ci-dessus à Domaj, et se poursuit vers Çepë – Mlikë à la gauche du cours de Drini i Zi pour joindre Hotesh-Viden-Grazhdan (*Deufrakos*). Ce deuxième axe routier dans la même vallée est lié, semble-t-il, à l'exploitation des marbres de Muhur.

Le principal axe de la voie suivrait l'itinéraire Gabuleo-Theranda, à gauche du cours de Drini i Bardhë. Justement le long d'une colline se prolongeant vers le Nord-est, face à Kulla e Lumës, s'élève la forteresse de Peca (Pentza)[57]. Les fouilles systématiques effectuées dans ce site[58] ont éclairé le système fortifiant de la citadelle et les périodes de l'évolution historique de cette habitation, fortifiée par des murs à la fin du IIIe siècle et au début du IVe siècle, d'un rôle stratégico-militaire important dans le bassin de Drini i Bardhë.

De Peca se détachait une branche routière qui suivait la rive gauche de la rivière de Luma. La découverte des restes d'un poste militaire fortifié dans Gryka e Vanave[59] doit être liée à l'existence d'un poste de contrôle du type "bénéfice", parce que, à travers cette vallée se réalisait la communication entre les régions de Drini et par conséquent les échanges marchandes entre Shkodra et la Macédoine. Une autre donnée importante est l'établissement à Novosej d'une fortification[60] datant des IIIe-IVe sc., ayant pour tâche d'observer justement cette voie secondaire qui partait de Peca, passait à travers Gryka e Vanajve et arrivait à Bjeshka e Shishtavecit, où une autre branche réalisait la connexion avec la zone de Prizren en traversant les villages de Opoja, cependant qu'une autre ligne routière traversait Shishtavec, Novosej pour aboutir à Tetova (En Macédoine). Cette voie a fonctionné jusqu'à l'occupation

[57] Procope, *De Aedificiis* ... 444.

[58] L. Përzhita, *Kështjella e Pecës*..., p.201-241.

[59] B. Jubani, *Plotësime*..., p. 139.

[60] La fortification n'est pas préservée aujourd'hui parce que, des années avant, elle a été endommagée par des travaux de construction. Les fouilles en surface ont apporté la découverte de quelques fragments de céramique appartenant aux IIIe – IVe sc.

ottomane, ceci est témoigné par une série de monuments de cette période et par la découverte d'un trésor de monnaies des Komnen à Borje. Après le site de Peca, le long de Gabuleo-Theranda il a été construit sur une colline conique haute de 517 m, dans le cours inférieur de Drini i Bardhë, Gradishta e Bardhocit[61]. A ses pieds, sur la colline des Brakaj, l'on a trouvé des traces de pavé de la rue, d'une largeur de 3 cm et d'une longueur de 6 m, qui apparemment faisait partie de l'axe routier de la ligne Lissus-Naïssus. Cela est connu sous les toponymes "Udha Pukë" et "Rruga e Kerreve". D'autres centres habités de cette période-là, situés le long de cette ligne, ont été découverts à "Troje", Morin[62], Qafë e Morinit-Vernicë-Qafë e Zhurit-Vlashnjë[63]-Korishë-Zatriq etc.

La station suivante est Theranda éloignée 30 m. p. de Gabuleo. Il y a des opinions diverses sur la localisation: Miller la situe dans le village de Drenovë e Duhles[64] alors qu'un autre groupe l'identifie à Gjakovë[65].

Pendant longtemps, l'on a fait des recherches à Prizren aussi. Tomaşek pense que cette station se situe à Malishevë, à l'endroit appelé Banja faisant la liaison entre le nom latin "therme" avec Therande[66].

---

[61] Gradishtë e Bardhocit est devenu connu dans la littérature archéologique par des fouilles en surface faites à des périodes différentes. Pour la première fois elle a été visitée par I. S. Jastrebov, à la fin du XIXe siècle, qui décrit la position de la forteresse et sa toponymie (voir: J. S. Jastrebov, *Stara Serbija i Albania*, Belgrade, 1904, p.80); B. Jubani a fait le premier effort pour situer dans le temps ce monument, daté à deux périodes différentes (voir: B. Jubani, *Rrethi i Kukësit*, p.200). En 1980, les auteurs A. Baçe et L. Papajani ont publié pour la première fois la planimétrie de la citadelle. Ils sont d'avis que ce monument fait partie des constructions du VIe siècle (voir: A. Baçe, I. Papajani, *op. cit.*, p. 130-138). En 1988-1989 l'on a organisé des fouilles systématiques par l'auteur de cet article lesquelles ont mis au clair la chronologie et la planimétrie de la citadelle. Voir: L. Përzhita, *Gradishta e Bardhocit...*, p. 219-239.

[62] M. Bela, L. Përzhita, *Harta arkeologjike e krahinës së Hasit ..,* On a découvert les traces d'un centre habité qui s'étend sur une superficie de quelque 6 hectares, entouré de murs de 1,80m de largeur. Le matériel archéologique trouvé à "Troje"/ Morin situe ce centre aux IIIe-IVe siècles.

[63] Pendant les travaux agricoles en 1992 l'on a trouvé les traces d'un aqueduc à proximité de la mosquée du village.

[64] K. Miller, *op. cit.*, p. 558.

[65] E. Dobruna, *Mbi disa toponime të kohës antike në Kosovë,* "Shqiptarët dhe trojet e tyre", Tiranë 1982.

[66] *Id.*, p. 170.

Par contre, Jastrebov la situe près du village de Tenjë dans la plaine de Torozhdë[67]. E. Čerškov pense que Theranda doit être à Suharekë[68]. Viennent ensuite les autres stations: Vicianum, Vindenis et Adfine[69].

Comme l'on vient de constater, la fin du IIIe siècle et le début du IVe siècle ont modifié l'aspect urbain de ce bassin géographique, car l'on pressentait le danger des invasions barbares successives. Dans ces cas-là, il ne s'agit pas de construction de grandes citadelles, mais d'enceintes simples, dominant les points stratégiques des vallées communiquant très bien entre elles. Déjà il y a eu création de systèmes protecteurs et observateurs pour des unités géographiques plus petites, telles que documentées dans les bassins de Drini i Bardhë et Drini i Zi. La fréquence de ces fortifications sur une superficie

---

[67] I. Jastrebov, *op. cit.*, p.66-68.

[68] E. Čerškov, *Rimljani...* p.130.

[69] Viciano (*Tab. Peutingeriana*) est éloigné 19 m.p. de Vindeni. Sa localisation est une question encore discutable. Ainsi Domashevski pendant longtemps a fait l'identification de Vicianum à Vuçiterne d'aujourd'hui en partant de la ressemblance du nom antique Viciano - Vuçiternë. I. Dragosheviç, en s'opposant à la première opinion, situe cette station à Zveçan, alors que Miller la localise à Lipjan. Du même avis sont Vulic et Papazoglu. Différemment des autres, Emile Čerškov situe cette station entre les villages de Ugllarë et de Sagllovicë, où il a été découvert un site de la même période.

Le long de la voie Lissus-Naissus, Miller a marqué une autre station entre Vinden et Vincian, nommée *Velcanum*, laquelle se situerait près de Prishtina d'aujourd'hui et où l'auteur lui-même la situe. Domashevski mentionne cette station de la voie Lissus-Naissus en l'identifiant à *Viciano* et à *Beclano*. E. Dobruna est d'avis qu'il est impossible qu'une voie aussi importante que Lissus-Naissus ne passe pas par Ulpjanë, l'une des plus grandes villes de la Dardanie. Ce centre fait le lien entre les Balkans Centrales et Méridionales et la Côte Adriatique en traversant le territoire actuel de la Kosovë et réunissant les deux villes importantes de cette période-là, Naïssus et Shkup. On a avancé l'idée que lors de la construction de la voie Lissus-Naissus ce centre (Ulpjanë) portait le nom ancien de *Ulcianum*, mais marqué par mégarde plus tard *Viciano* et non pas *Vlciano*.

La *Station Vindenis* marquée dans *Tabula Peutingeriana* se trouve entre les stations de Ad Fines et Viciano, à 20 m.p. loin du premier et à 19 m.p. loin du second. On a longtemps pensé que la *statio Vindenis* est la region actuelle de Podujevë. Les fouillles de E. Čerškov ont précisé que cette station se situe au village de Gllamnik, 5km au sud de Podujevë, où il a été découvert un complexe de la période de la basse antiquité témoignant d'un tel centre d'habitation. La localisation de cette station dans le village de Gllamnik est d'autant plus témoignée par la distance entre ce centre et l'estuaire du fleuve Kasanicanë-Toplicë près de Kushumli, où a été située la station *Ad Fines*, 35 km loin de *statio Vindenis*. *Ad Fines* est une autre station routière, longtemps située à Kushumli, mais témoignée par la suite sur le territoire de Banjska.

relativement petite dans cette région est le reflet de l'organisation militaire, le témoignage de la présence d'un système de défense programmée et très efficace qui se fait remarquer aussi dans d'autres régions de certaines provinces, apparaissant le long de la voie Egnatia, du bassin de Korçë etc.[70]. Ceci correspond au commencement d'une activité de construction laquelle, selon nous, s'étend du point de vue temporel sur deux grandes phases:

a. Citadelles des IIIe-IVe siècles, représentées par les fortifications à Vig et à Pejë, présentées comme des fortifications en forme carrée (fig.2, a-b). Ces constructions sont ex novo dans la conception d'un castrum romain en s'adaptant au terrain où elles s'étendaient, situées dans les nœuds clé de la voie Lissus-Ad Picaria (Vig) et Gabuleo-Theranda (Pejë). A part ce groupe l'on remarque un autre type de construction militaire représenté par Bushat (Kukës) et Volesë (Dibër) qui se situent sur l'axe de la voie transversale liant la voie Lissus-Naïssus avec la voie Egnatia. De même dans ce type de construction l'on peut inclure aussi la fortification de Gegjë (Gjakovë) laquelle, tout comme Pejë, se situe sur l'axe de la voie Gabuleo-Theranda (fig. 2). Celles-ci, à la différence des autres fortifications, ont été construites selon une planimétrie complexe et qui, du point de vue architectonique sont rangées avec le groupe du type castrum ressemblant à Scampis, à Paleokastër, sur le territoire d'Illyrie, ressemblance qui se fait voir dans les éléments généraux de fortification (les tours), dans la technique de construction, dans la planimétrie etc. Elles présentent des points de contact, pour des éléments particuliers, avec des fortifications de la province de Mëzi e Poshtme etc. Tandis que les autres éléments architectoniques retrouvés tels que le revêtement d'une couche mince de mortier du plancher des tours (Bushat), la tendance au plâtrage sur les surfaces inférieures du mur d'enceinte, une technique préférée aussi à Vig, à Pecë et à Bardhoc, le revêtement du plancher avec des *tegula mammatae*; la construction des entrées avec la technique dite opus mixtum (Bushat) et sa fortification par deux tours en forme de "U" (Bushat) ou carrées (Vig) se faisait par la cour fortifiée propugnaculum, une forme rencontrée jusqu'à la période de Constantin en Illyrie et dans les autres provinces balkaniques, leur confèrent les caractéristiques des fortifications purement militaires.

Un autre groupe est formé par les citadelles du VIe siècle (fig. 3), qui ont les traits des cités, telles les fortifications à Pecë (Kukës), à Rosujë (Tropojë), à Kabash (Pukë), à Vilë (Kukës), à Hotesh (Dibër), à Radac (Pejë), à Korishë (Prizren), à Ujmirë (Klinë) etc. Elles se présentent avec deux ou plus

[70] N. Ceka, *Fortifikimet e vona antike pranë rrugës Egnatia*, "Monumentet" 7, 1974, p.103.

d'enceintes, où l'on remarque une sorte de citadelle au plus haut niveau de la fortification. Intéressante se présente la construction des églises paléobyzntines du VIe siècle à Pecë (Kukës), à Volesë (Dibër), à Korishë (Prizren), à Kabash (Pukë) et à Ujmirë (Klinë), ainsi que les habitants à l'intérieur des centres fortifiés d'habitation à Rosujë, à Pecë etc., qui présentent pour la première fois l'organisation d'un type de cité paléobyzantine sur ce territoire. La superficie des centres fortifiés va de 1 à 2 hectares.

Jetant un regard général sur le tableau urbain de cette aire géographique large pour le VIe siècle, l'on remarque que dans certaines zones particulières existaient des unités administrativo-économiques et religieuses formant une nouvelle organisation administrative entre ces territoires et chefs-lieux provinciaux. Ainsi, de tels petits centres placés sur les points stratégiques des voies de passage sont: - Pecë, qui au cours des IVe-VIe siècles joua le rôle d'un centre important économico-religieux dans la région Prizren-Vaspas; - Rosujë, pour les territoires montagneux entre Gjakovë et Shkodër; - Vaspas, pour la région Gjakovë-Rosujë; - Vilë, dans le bassin de Drini i Zi, comme un centre liant cette zone avec Grazhdan. Tandis que dans le bassin de Drini i Bardhë l'on peut distinguer comme centres de cette période les cités de Radac (Pejë), de Dollc (Klinë), de Korishë (Prizren) etc.

La refortification des citadelles d'origine préhistorique et la construction des citadelles nouvelles sont un autre indice sur cette période-là. Les recherches de jusqu'à présent ont découvert que les fortifications de la première phase ont pour caractéristique générale les planimétries simples, renforcées par une ou plus d tours, avec une superficie allant de 0,2 à 1 hectare, avec des murs en pierre et mortier généralement pas solide. D'habitude elles gardent des formes conformes aux contours du terrain où elles sont construites, et, pourtant, dans certains cas, là où il a été possible, l'on remarque une tendance à des enclos droits. Dans une partie d'elles l'on remarque clairement le suivi des lignes ovales, alors qu'au point culminant, par le moyen d'un mur séparateur se créé une acropole, comme c'est le cas de Domaj (Kukës), de Jabllanicë (Pejë) etc.

Les planimétries des citadelles de cette phase sont différentes: ovales, carrées, triangulaires, irrégulières ressemblant à celles de cette période sur la voie Egnatia, dans le bassin de Korçë, dans les citadelles autour de Durrës etc. Généralement les fortifications montagneuses avaient la fonction d'un poste de contrôle le long des vallées profondes. Nombre d'entre elles contiennent un nombre limité de bâtiments, surtout à une pièce, ce qui témoigne de locaux utilisés par des garnisons militaires. Les recherches effectuées ont mis au clair que, parmi les traits les plus caractéristiques de la période antique tardive ce fut la construction de cités et de citadelles suivant des schémas planimétriques,

répondant aux besoins défensifs et aux formes topographiques du relief. D'autres part les citadelles du VIe siècle à superficie limitée, souvent renforcées par une tour carrée avec une planimétrie irrégulière, s'adaptent à la configuration du terrain. D'un intérêt particulier c'est le reflet remarqué dans la conception structurale de certaines citadelles (fig. 4 – a, b, c, d, e), lesquelles apparaissent avec des planimétries identiques, tels les cas de Mlika, de Cepë (Drini i Zi), de Jabllanicë, de Pogragjë, de Ujmirë (Drini i Bardhë) etc. Un tel phénomène se rencontre, durant cette période, dans les fortifications du limes danubien[71]. Dans cette même phase de construction, correspondant au VIe siècle, l'on remarque la construction de certaines nouvelles citadelles et l'on peut mentionner: Bardhoc, Jabllanicë, Pogragje, Guri i Kuq, Zatriq (Drini i Bardhë), Domaj, Mlikë (Drini i Zi), Micaj, Kabash (Drini i Bashkuar) etc., lesquelles se présentent surtout comme citadelles de montagnes, construites à la hâte, pour défendre la population en cas de risque d'attaques inattendues, ainsi qu'une série de centres d'habitation ouverts qui avaient connu un développement important autour des fortifications. Un autre indice de valeur c'est que, bien qu'au VIe siècle, les fortifications et les autres centres se situent dans la province de Praéval et de Dardanie. Par l'analyse faite soit du côté archéologique soit architectonique l'on y remarque le reflet d'une culture unitaire, ce qui témoigne que dans le cadre de l'Empire Byzantin, les divisions provinciales ne constituaient pas des séparations ou écarts culturels. Les centres administratifs, les fortifications répandues dans les zones montagneuses reculées, loin des voies principales de communication, servaient en même temps aussi comme indices de la pénétration et de la présence byzantine dans cette aire géographique.

L'extension des fortifications durant cette période reflète la stratégie des constructions de l'empereur Justinien, lequel, entre les deux lignes de fortifications parallèles, comme c'est la ligne frontalière et celle des grandes citadelles (Ulpjana, Lissus, Scodra, Dyrrah, Scampis), établit une série de petits postes servant d'abri et de soutien.

Le matériel ci-dessus est fondé sur la connaissance actuelle des monuments. Certainement les nouvelles fouilles à entreprendre offriront de nouvelles informations plus intéressantes, qui compléteront le tableau chronologique des fortifications de ces contrées-là.

---

[71] P. Petrovič, *Les forteresses de la basse antiquité dans la région du Haut Timok*, Starinar, Belgrade, 1944-1945, p. 55-66.

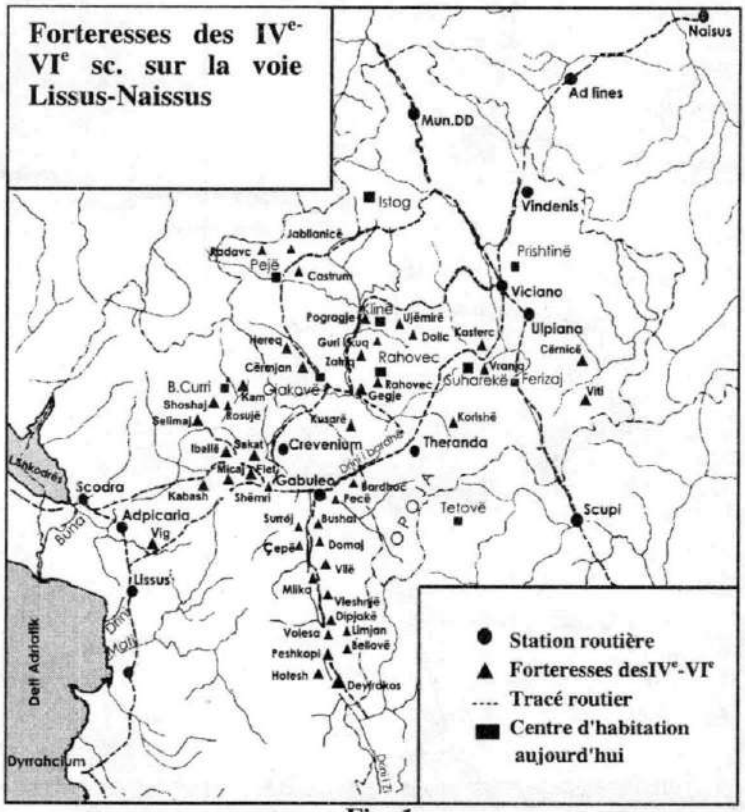
Forteresses des IVe-VIe sc. sur la voie Lissus-Naissus
Naisus
Ad fines
Mun.DD
Istog
Vindenis
Prishtinë
Viciano
Ulpiana
Jablianicë
Pejë
Castrum
Kline
Pogragje
Ujëmirë
Dolic
Kasterc
Cërnicë
Rahovec
Suharekë
Ferizaj
Viti
Herea
Cërnjan
Giakovë
Gegje
B.Curri
Shoshaj
Selimaj
Rosujë
Kusarë
Korishë
Theranda
Crevenium
Sakat
Iballë
Micaj
Flet
Gabulea
Bardhoc
Pecë
Tetovë
Scupi
Scodra
Kabash
Shëmri
Adpicaria
Vig
Buna
Surrój
Bushat
Çepë
Domaj
Vilë
Lissus
Mlika
Vleshnjë
Dipjakë
Volesa
Limjan
Bellovë
Peshkopi
Hotesh
Deyfrakos
Drini
Mati
Deti Adriatik
Dyrrahcium
Station routière
Forteresses desIVe-VIe
Tracé routier
Centre d'habitation aujourd'hui

Fig. 1

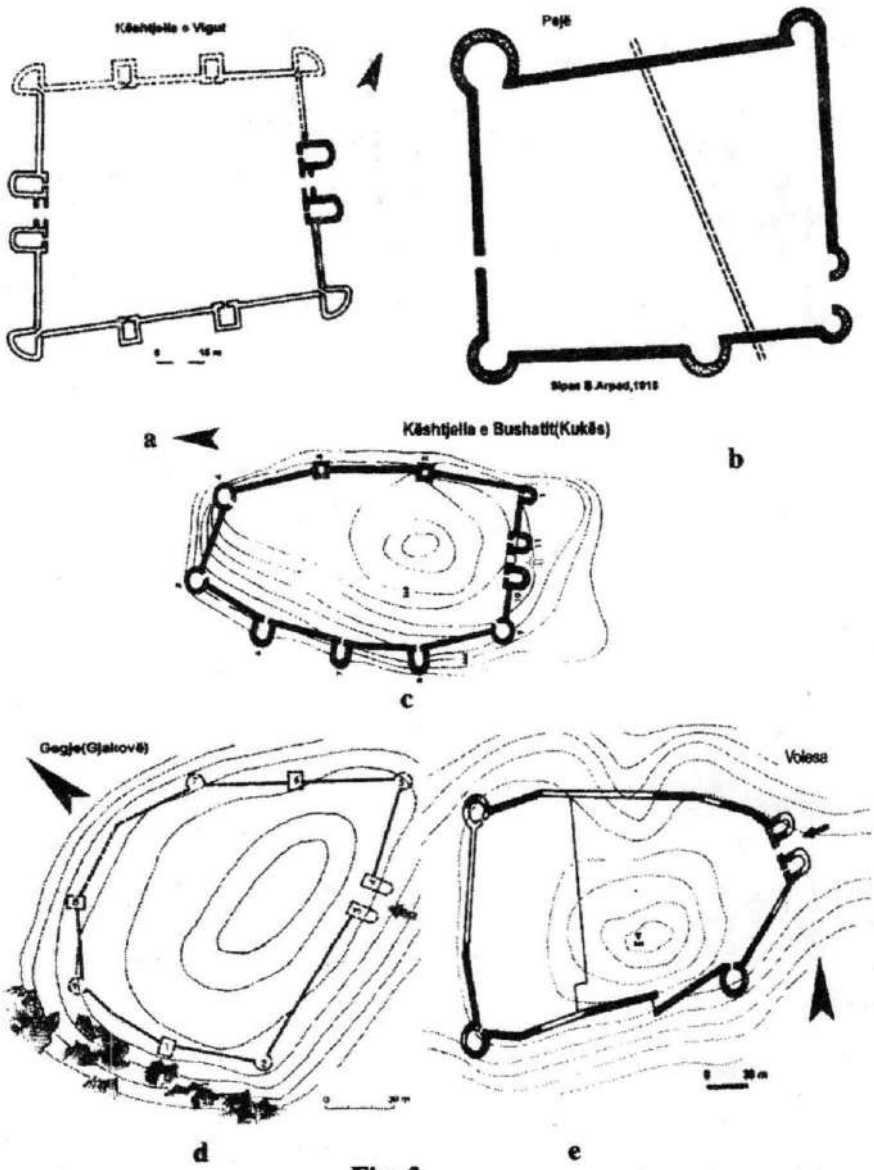
Kështjella e Vigut
Pejë
Sipas B.Arpad,1915
a
Kështjella e Bushatit(Kukës)
b
c
Gegje(Gjakovë)
Volesa
d
e

Fig. 2

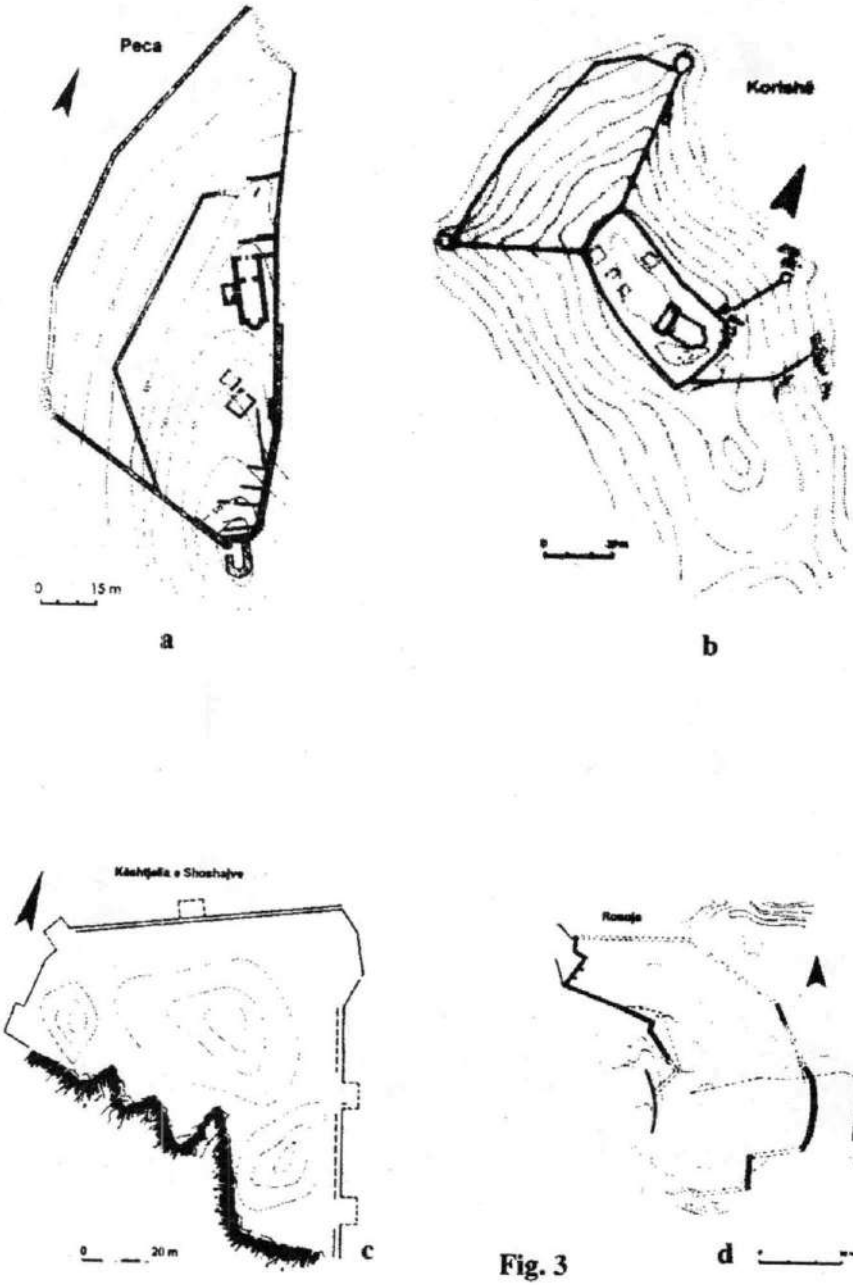

Fig. 3

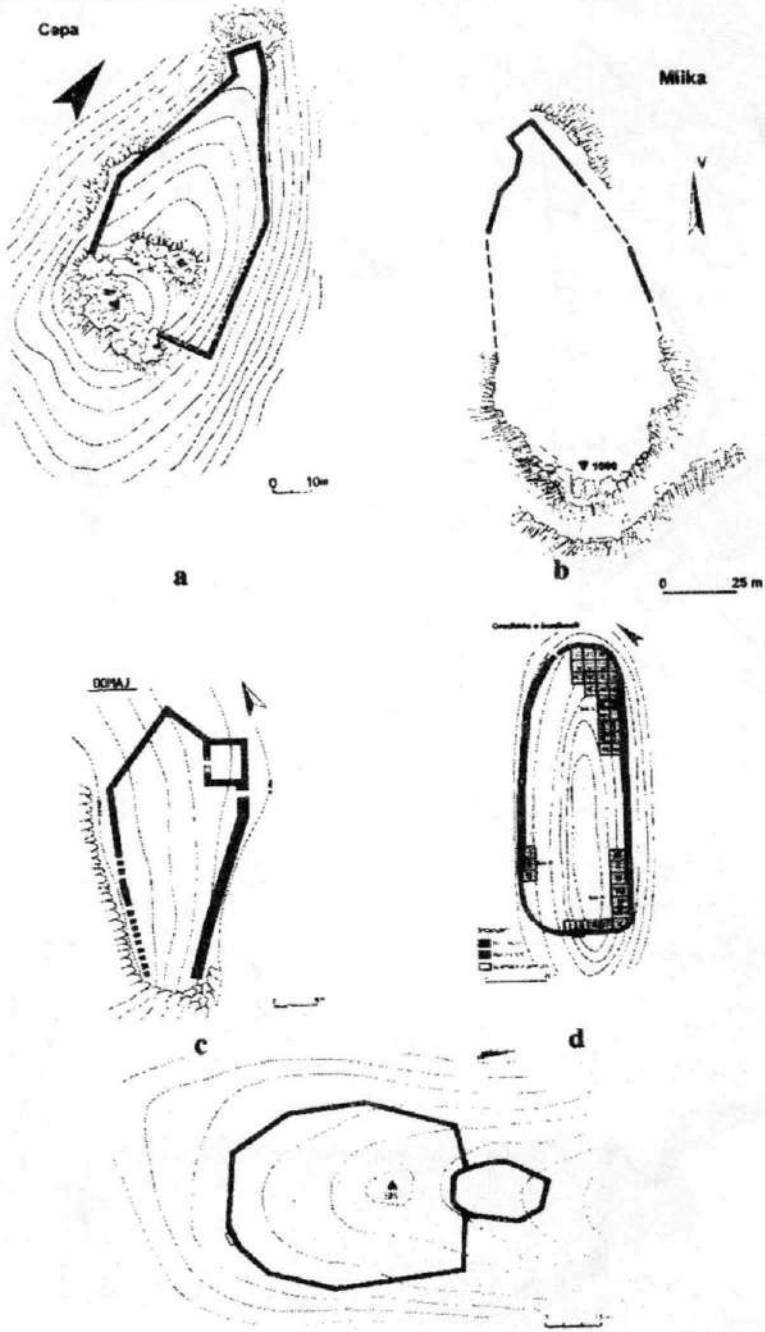

Fig. 4

Emil LAFE

DER BEITRAG VON PROF. WACLAW CIMOCHOWSKI ZU DEN ALBANISCHEN STUDIEN

Diese Waclaw Cimochowski gewidmete Konferenz ist nicht nur ein Ehrung für den berühmten polnischen Albanologen, sondern auch ein Beweis für die Entwicklung der albanologischen Studien in Polen und für eine vielversprechende Zukunft der Albanologie an der Universität von Torun. Dieser hoch willkommenen Entwicklung wird die verdiente Unterstützung seitens der wissenschaftlichen Institutionen in Albanien sowie die kollegiale Mitarbeit der albanischen Forscher bestimmt nicht fehlen.

Der Name Waclaw Cimochowski ist im Bereich der Albanologie seit einem halben Jahrhundert bekannt und wird von den albanischen Sprachwissenschaftlern besonders verehrt. Er beschäftigte sich mit der Erforschung der albanischen Sprache seit seiner Jugendzeit bis zum Ende seines Lebens. Er schrieb Aufsätze, Studien, Artikeln, Rezensionen und verfasste viele Stichwörter über die albanische Sprache und Literatur für verschiedene enzyklopädische Werke. Sein reiches wissenschaftliches Erbe nimmt einen bleibenden Platz in der Albanologie ein.

Neben den Werken aus der wissenschaftlichen Bibliographie von Prof. Waclaw Cimochowski stehen zweifellos seine Verdienste um die Gründung der albanologischen Tradition in Polen oder der polnischen Albanologie im echten Sinne des Wortes. Bis zum Ausbruch des Zweiten Weltkriegs, als er seine bekannte Studie über die Mundart von Dushmani verfasste, "berücksichtigten die polnischen Sprachforscher das Albanische in ihren Arbeiten nur beiläufig und lieferten lediglich sehr kleine Beiträge auf diesem Forschungsgebiet"[1]. Mit den darauf folgenden Studien leistete Cimochowski in den schwierigen Jahren der Nachkriegszeit einen wertvollen Beitrag zur Entwicklung der Albanologie.

Es ist ihm zu verdanken, dass die Zeitschrift "Lingua Posnaniensis" um balkanologisches und albanologisches Material bereichert wurde und darin auch wichtige Beiträge albanischer Sprachwissenschaftler wie Aleksandër Xhuvani, Eqrem Çabej erschienen, mit denen Waclaw Cimochowski freundliche und kollegiale Beziehungen unterhielt, seit er uns 1958 als Gast der neu

---

[1] Waclav Cimochowski, Die Albanologie in Polen. *"Akten des Internationalen Albanologischen Kolloquiums zum Gedächtnis an Univ.-Prof. Dr. Norbert Jokl Innsbruck, 28. September bis 3. Oktober 1972"*. Innsbruck 1977, 97.

gegründeten Universität von Tirana besuchte[2]. Auch eine Gruppe von jungen Sprachwissenschaftlern fanden in seinem Werk Anreiz und Motivation, in die albanischen Studien einzusteigen. Sie vertreten heute die polnische Albanologie, die in der heutigen Tagung den Beweis antritt, dass sie sich durchgesetzt und etabliert hat. Sie ist nicht mehr durch eine einzelne Person vertreten, sondern durch eine (wenn auch kleine) Gruppe von Forschern, die die albanologischen Fragen in den Kreis ihrer ständigen wissenschaftlichen Interessen eingeschlossen haben. Das ist die Phase der polnischen Albanologie nach Cimochowski. Im Jahre 1972 hielt er in Innsbruck den Vortrag "Die Albanologie in Polen"[3]. Es wäre wünschenswert, dass jemand unter den Anwesenden die Fortsetzung dieses Überblicks für die letzten 30 Jahren verfasst.

Wie früher Pedersen näherte sich Cimochowski schon in jungem Alter dem Albanischen, indem er selbst sprachwissenschaftliches Material aus der Mund der Sprecher sammelte, der eine im Süden, der andere im Norden. Aus dem gesammelten Material veröffentlichte Pedersen das berühmte Werk "Albanesische Texte mit Glossar" (1895), während Waclaw Cimochovski eine hervorragende Studie über eine Mundart Nordalbaniens: "Le dialecte de Dushmani" (1951) verfasste. Bis dahin waren vor allem Mundarten aus der albanischen Diaspora erforscht worden. Die Veröffentlichung der Arbeit von W. Cimochovski erweckte großes Interesse unter den Albanologen und in Albanien. Schon in den ersten zwei-drei Jahren nach der Veröffentlichung erschienen sechs Rezensionen von berühmten Sprachwissenschaftlern, wie H. Boissin, V. Pisani, E.P. Hamp, A. Xhuvani, M. Lambertz, A. Habovštiak. Der Nestor der albanischen Sprachwissenschaft jener Zeit, A. Xhuvani, bewertete dieses Werk als vollständige Grammatik nicht nur der Mundart von Dushmani, sondern des Nordgegischen insgesamt. Max Lambertz hat es zu Recht "ein Pionierwerk" genannt und hervorgehoben, dass der phonetische Teil beweise, dass der Verfasser ein hervorragender Phonetiker sei. Aber sie alle haben sich offenbar später nicht mehr mit dieser Studie befasst, die inzwischen ein unerlässliche Standardwerk und ein Arbeitsmodell für die damalige junge Generation der albanischen Dialektologen geworden ist, insbesondere für diejenigen, die die nördlichen Mundarten erforschten[4] und zu denen auch ich

[2] Die Universität von Tirana wurde im September 1957 aus der Vereinigung verschiedener Hochschulen, die als getrennten Instituten fungierten, gegründet.

[3] S. Oben Anm. 1.

[4] Chimochovskis' Werk galt damals in der albanischen Dialektologie als ein Referenzpunkt für die nordwestlichen Mundarten, wie es die Studie von C. Tagliavini *"Le parlate albanesi di tipo Ghego orientale (Dardania e Macedonia nordocidentale)"*,

gehöre. Mein erster Auftrag, den mir Prof. Mahir Domi gleich nach dem Studienabschluss erteilte, war die Beschreibung der Mundart von Nikaj-Mërtur, einem Gebiet in nordöstlichen Albanien, das dialektologisch an den nordwestlichen Mundarten angrenzt[5]. Unsere Aufgabe zu Beginn der '60er Jahre war die Beschreibung der distinktiven Merkmale der Mundarten, nicht aber die Abfassung vollständiger Monographien. Wir wollten so genau wie möglich in unseren Beschreibungen sein und waren zutiefst beeindruckt, dass es Cimochovski gelungen war, sehr genaue artikulatorische und akustische Beschreibungen der Phoneme der Mundart von Dushmani auch ohne die einfachen Mittel der damaligen experimentellen Phonetik zu liefern und 25 vokalische und 35 konsonantische Phoneme festzustellen. Von besonderem Wert sind auch seine kühnen Beobachtungen über Vokallänge, Diphthonge, Affrikaten und Palatale.

Mit der Beschreibung des grammatischen Systems und einiger syntaktischer Besonderheiten dieser Mundart hat Cimochowski auch seine weitreichenden Kenntnisse im Bereich der Grammatik des Albanischen unter Beweis gestellt. Ab und zu unternimmt er dabei historische Exkurse und Vergleiche mit dem Toskischen, um die Verhältnisse der Mundart von Dushmani mit anderen albanischen Mundarten und mit der gesamten Sprache besser zu beleuchten.

Von Cimochovskis Kenntnissen und Interessen im Bereich der albanischen Dialekte zeugen die Rezensionen der Studien von Idriz Ajeti über die albanische Mundart von Zara (1968) und von Claus Haebler über die albanische Mundart von Salamis (1972). Die Dialektologie war aber für ihn nicht das Ziel, sondern eine notwendige Stufe, um später auf die Ebene der Studien der Wortgeschichte, der Etymologie und der historische Phonetik und Grammatik aufzusteigen. Im Fall einer Sprache wie dem Albanischen bleibt die genaue Kenntnis der dialektalischen Besonderheiten wesentlich, um unbegründete Vermutungen und Vergleiche zu vermeiden.

Im Bereich der Etymologie verbindet sich in Cimochowski der vollkommene Indogermanist mit dem tiefen Kenner des Wortschatzes und der

---

Rom 1942 (auf Albanisch in *"Studime gjuhësore" I. (Dialektologji)*. Prishtinë, 1978 für die nordöstlichen Mundarten des Albanischen galt. Tagliavinis' Studie wurde jedoch bald überholt infolge der Forschungen albanischer Dialektologen, während Cimochowskis' Werk bewahrt immernoch sein wissenschaftliches Wert und bleibt unersetzbar (man erinnere z.B. die zahlreichen Zitaten und die hohe Schätzung im Studie von B. Beci *"Të folmet veriperëndimore të shqipes dhe sistemi fonetik i së folmes së Shkodrës"*, Tiranë 1995).

[5] Vgl. Emil Lafe, *E folmja e Nikaj-Mërturit*. Sfil. I (1964), Nr. 3, 107-148.

dialektalischen Besonderheiten der albanischen Sprache. Seine etymologischen Studien sind dadurch gekennzeichnet, dass er zunächst die binnenalbanischen Wortzusammenhänge klärt, bevor er zu den Gleichsetzungen geht. Diese Methode hat ihn auf den richtigen Weg bei der Klärung der Herkunft eines Wortes geführt. Hier ist z.B. zu erwähnen, dass er bei der Erklärung der Wortform kërmij als einem alten Plural von krim(b)[6] 'Wurm' die heutige Form kërmill als eine Nachbildung des Singulars erklären konnte (nach dem Muster von Sg. dell 'Adef': Pl. dej). In seinen etymologischen Studien über das Albanische hat Cimochovski ca. 30 Stichwörter behandelt; dabei hat er neue Erklärungen beigebracht und die meisten Wörter aus einheimischer Herkunft erklärt.[7] Auch wenn seine etymologische Erklärungen sich als ungenau erwiesen haben, bleibt ihm das Verdienst, die Mängel früherer Erklärungen und die Richtung der Suche nach der Herkunft des Wortes gezeigt zu haben.

Er hat z.B. in der Bezeichnung des Fisches bli 'Stör' ("Acipenser") ein heimisches ererbtes Wort erkannt[8]; in befas (nicht erklärt von G. Meyer) hat er das Suffix -as[9] gesehen; in këpurdhë das Präfix kë-; in mos hat er eine Zusammensetzung aus zwei Verneinungswörter erkannt[10]; beim Wort byyr 'Maulwurf' einen singularisierten Plural aus buur[11]; in ehull 'Eiszapfen' hat er die Verbindung zu hell 'Spieß, Bratspieß; Eiszapfen' erkannt; in vetull[12] 'Augenbraue' hat Cimochowski eine teilweise Übereinstimmung zum Slawischen entdeckt, indem er dieses Wort mit dem bulg. vežda, aksl. vĕžda verglichen hat.

Cimochowski lagen aber besonders die Fragen nach der Herkunft des Albanischen und der Albaner, nach dem Gebiet, in dem sich der albanische Ethnos gebildet hat, sowie nach den Verhältnissen zwischen dem Albanischen, dem Illyrischen und den Übereinstimmungen zwischen den baltischen Sprachen und dem Albanischen am Herzen. Den Anreiz dafür bekam er von seinem Professor Jan Otrębski, aber auch durch die These von J. Rozwadowski, der die Albaner als Nachkommen eines illyrischen Stammes betrachtete[13]. Während seines Besuches in Albanien im Jahr 1958 hielt er einen Vortrag über die Frage

---

[6] Albanische Etymologien, 165 v.

[7] S. Nr. 1, 4, 6, 7, 8, 13 in "Bibliographie von Waclaw Cimochowski".

[8] Dwie etymologie, 165, 185 vv; dieser Erklärung stimmt im wesentlichen auch E. Çabej zu, *"Studime etimologjike në fushë të shqipes" II.* Tiranë, 1976, 264.

[9] Max Lambertz, 191.

[10] Zur albanischen Wortforschung, 204.

[11] Max Lambertz, 191.

[12] Max Lambertz, 195.

[13] Vgl. Die Albanologie in Polen, 97.

der Herkunft der albanischen Sprache an der Universität Tirana[14]. Cimochowski gehört zu jenem Kreis der Sprachwissenschaftler, die die These der illyrischen Herkunft des Albanischen und der Albaner unterstützen. Man kann sicher sagen, dass dies die wahrscheinlichste Hypothese über die Herkunft der Albaner ist bzw. diejenige, die (nach den Worten von Eqrem Çabej) die Kritik am besten übersteht.

Die albanischen Wissenschaftler haben bekanntlich viel dazu beigetragen, diese These am besten mit Argumenten aus den Bereichen der Archäologie, der Geschichte, der Ethnologie und der Rechtsinstitutionen zu stützen. Natürlich ist für die einheimischen Wissenschaftler die These der (relativen) Autochtonie die attraktivste Erklärung, um so mehr, als sie auch die älteste ist[15]. Aber auf dem Balkan, und nicht nur auf dem Balkan, sind Vergangenheit und Gegenwart eng miteinander verbunden[16]. Hier lautet die Frage: Ist das heutige Areal des Albanischen Ergebnis einer Verengung oder einer Ausdehnung? Diese wissenschaftliche Diskussion spiegelt sich politisch wider in der Behauptung, dass im eigenen Haus wohnen und (bestenfalls) wie im eigenen Haus wohnen nicht dasselbe sei. Auf jeden Fall meine ich, dass die albanische Wissenschaft in dieser heiklen Frage dem Prinzip von Çabej gefolgt ist: "Man muss Objektivität zeigen, aber keine Indifferenz". Zwar fehlen immer noch unmittelbare Beweise für die illyrische Herkunft des Albanischen und der Albaner, aber die Verabsolutierung der Forderung nach solchen Beweisen und die Ablehnung anderer indirekter Beweisen mit Überzeugungskraft erinnert mich an unser Sprichwort: "Unë të them ja ujku, ti më thua po gjurmët ku janë?" (Ich sag': Da steht der Wolf, du sagst, aber wo sind seine Spuren"?). Wir wollen aber die Hoffnung nicht aufgeben, dass der albanische Boden das

---

[14] *Prejardhja e gjuhës shqipe*. BUShT SSSh, 1958, Nr. 2, 37-48. Es ist wahrscheinlich, dass der Aufsatz wurde auf Gegisch selbst vom Verfasser geschrieben. Der Aufsatz ist auf keine andere Sprache erschienen, ausser einer breiten Resümee auf Französisch, ebenda, 49-53.

[15] Schon im 1774 kam der schwedische Historiker Johann Thunmann in seinem Werk *"Über die Geschichte und Sprache der Albaner und der Wlachen"* zur Schlussfolgerung, dass die heutigen Albaner die Nachkommer der Illyren seien, bei deren Bildung aber hat auch eine thrakische Komponente mitgewirkt.

[16] Den Eifer bestimmter Kreisen, die Sprachwissenschaft für politische Zwecke einzusetzen, hat Gustaw Meyer schon im Jahre 1890 im Vorwort des *"Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache"* parodiert: "Ich glaube nicht, dass patriotische Albanesen und annexionsbedürftige Griechen, welchen das Dogma von der hohen Altertümlichkeit jedes albanesischen Wortes zur Stütze ihrer pelasgischen oder sonst irgendwelcher Theorie notwendig ist, and dem Aufzeigen der bunten Mosaik, wie es hier geübt wird, grosse Freude haben werden, wenn sie mein Buch einmal in die Hand bekommen sollten." (XIII)

Geheimnis der Herkunft des albanischen Volkes und der albanischen Sprache bewahrt und dass eines Tages endlich der Spaten des Archäologen eine heiß ersehnte illyrische Inschrift ans Licht bringen wird.

In dem oben genannten Aufsatz hat Cimochowski die These der illyrischen Herkunft des Albanischen unterstützt, indem er einerseits die Argumente für die thrakische Herkunft der Albaner (die vor allem Gustav Weigand vertreten hatte)[17] nicht überzeugend fand und andererseits unterstützende Argumente zur illyrischen These vorbrachte, z.B. Beweise, dass das Illyrische eine Satemsprache gewesen sei, wie das Albanische heute[18]. In seinem Vortrag "Die sprachliche Stellung des Balkanillyrischen im Kreise der indogermanischen Sprachen" (Pozita gjuhësore e ilirishtes ballkanike në rrethin e gjuhëve indoeuropiane), Tirana 1972, hat Cimochowski die Diskussion der Zugehörigkeit des Illyrischen zum Kreis der Kentum- bzw. Satemsprachen wieder aufgenommen. Nachdem er ausführlich die Reflexe von palatalen Kehllauten im Illyrischen analysiert und die Erscheinung und Verbreitung von Satem- und Kentum-Merkmalen im Sinne der Wellentheorie erklärt hat, stellt er die Hypothese auf, dass "das Balkanillyrische weder eine Satem- noch eine Kentum-Sprache war, sondern dass es aus dieser hergebrachten Gruppierung herauszulösen ist. Es bildet eine selbständige Gruppe, in die auch das Albanische einzufügen ist, weil es ebenfalls ähnliche Charakterzüge in der Geschichte seines phonologischen Systems aufweist"[19].

---

[17] Die Argumenten von G. Weigand sind seit deren Veröffentlichung mehrfach unter Kritik geraten und heute werden die nicht mehr ernstgenommen. In den letzten Jahren ist die These der thrakischen Herkunft der Albaner vom deutschen Wissenschaftler Gotfried Schram wiederaufgenommen in: *"Eroberer und Eingesessene. Geographische Lehnnamen als Zeugen der Geschichte Südosteuropas im 1. Jahrtausend n. Chr."* Stuttgart 1981; "Frühe Schicksale der Rumänen. Acht Thesen zur lokalisierung der lateinischen Kontinuität in Südosteuropa." in: *"Zeitschrift für Balkanologie"*, XXII/1, 2, 1986, XXIII/1, 1987; *"Anfänge des albanischen Kristentums - Die frühe Bekehrung der Bessen und ihre langen Folgen"*. Freiburg 1994. Seiner Behauptungen hat der hungarische Albanologe István Schütz eine argumentierte Kritik unterstellt (s.: "Përkimet gjuhësore shqiptaro-rumune dhe vazhdimësia etnike në Kosovë". *SFil.* XXVI (1989), nr, 3, 85-90; "Konvertimi i shqiptarëve dhe prejardhja e shqipes (Disa vërejtje rreth dy monografive të kohëve të fundit)" in: *"Krishterimi ndër shqiptarë Simpozium Ndërkombëtar Tiranë, 16-19 nëntor 1999"*. Shkodër 2000, 393-401).

[18] Zit. Aufsatz, 43. Die These, dass das Illyrische eine *Satemsprache* gewesen sei, wird auch durch die albanischen Sprawissenschaftler E. Çabej, Sh. Demiraj usw. vertreten.

[19] Die sprachliche Stellung des Balkanillyrischen im Kreise der indogermanischen Sprachen - *SAlb* X (1973), nr. 1,153.

Seine Haltung über die Frage der Herkunft des Albanischen und ihrer geographischen Wiege hat Cimochowski folgendermassen formuliert: "Gjuha shqipe asht nji dialekt ilir, qi ka pështue nga romanizimi në nji vend të izoluem, sigurisht ndër male, ku ndikimi i romakëve ka qenë vetëm i sipërfaqshëm. Sepse gjuha shqipe asht zhvillimi i mavonshëm i njanit prej dialekteve ilire, s'ka kuptim ta kërkojmë këte vend jashtë tokës së ilirëvet. Edhe mâ shumë - ai gjindej në tokën e Shqipnisë."[20] (Das Albanische ist ein illyrischer Dialekt, welcher der Romanisierung in einem isolierten Gebiet entgangen ist, gewiss in den Bergen, wo der Einfluss der Römer nur oberflächlich gewesen ist. Da das Albanische eine spätere Entwicklung eines der illyrischen Dialekte ist, hat es keinen Sinn, nach diesem Gebiet ausserhalb des Landes der Illyrer zu suchen. Noch mehr – es befand sich auf dem Boden Albaniens). Aber anders als J. Rozwadowski und vor allem als G. Stadtmüller sucht er die ursprüngliche Wiege der Albaner nicht in einem engen Gebiet (wie dem Tal von Mati – G. Stadtmüller). Indem Cimochowski die Beziehungen des Albanischen zum Rumänischen (und vor allem den Einfluss des Albanischen auf das Rumänische) als Verhältnisse zwischen Kontaktsprachen betrachtet, vertritt er die Auffasung, dass uns diese Tatsache zwinge zu akzeptieren, dass das Entstehungsgebiet des Albanischen weiter entfernt, jenseits der Grenzen des Matitals in der Richtung der alten Stadt Naissos (der heutigen Niš) liege[21]. In derselben Nummer dieser Zeitschrift wurde E. Çabejs Aufsatz "Problemi i autoktonisë së shqiptarëve në dritën e emrave të vendeve"[22] (Über die Frage der Autochtonie der Albaner im Lichte der Ortsnamen) veröffentlicht, in dem er nach der Analyse einer Reihe von Ortsnamen wie Shar, Shkup, Shkodër, Lesh, Drisht, Durrës, Bunë, Ishëm, Mat, Artë zu der Schlussfolgerung gelangt, dass sich diese Formen nach den Gesetzen der historischen Phonetik des Albanischen entwickelt haben, was ein Beweis für die dauernde Anwesenheit der Albaner in jenen Gebiet sei.

In seinem Artikel "Recherches sur la toponomastique de l'Albanie" (1960) zeigt sich W. Cimochowski mit der Behauptung von Çabej einverstanden, dass viele albanische Ortsnamen in einer phonetischen Form erscheinen, welche den phonetischen Gesetze des Albanischen folgt. Dabei betrachtet er besonders den Ortsnamen Durrës; er stimmt Çabej hinsichtlich seiner Herkunft aus dem altgriechischen (dorischen) Durrȧcion zu und rekonstruiert dabei die phonetische Entwicklung bis zur Gegenwart[23].

---

[20] *Prejardhja e gjuhës shqipe*, 46.
[21] Ebenda.
[22] *Buletin i USHT SShSh* XII (1958), nr, 2, 54-66.
[23] Diese phonetische Entwicklung, die von Çabej als sehr richtig beurteilt

Aus dem Bereich der historischen Phonetik des Albanischen ist von besonderer Wichtigkeit der Aufsatz "Recherches sur l'histoire du sandhi dans la langue albanaise" (s. Bibliographie), in dem er u.a. bemerkt, dass das Albanische von einer besonderen Fähigkeit, die Wörter im Redevorgang miteinander zu verbinden, gekennzeichnet wird; die in der Sandhi stattfindenden Prozesse haben ihren Einfluss nicht nur auf die phonetische Bildung im An- und Auslaut, sondern auch auf die morphologische Evolution dieser Sprache[24]. Im Bereich der historischen Grammatik ist der von uns mehrmals zitierte Aufsatz "Die albanische Präsensbildungen auf -ïo und –nïo" (1974) ein wertvoller Beitrag.

Cimochowski hat auch eine ganze Reihe von Rezensionen verfasst (s. Nr. 2, 8, 10, 14, 16 unter "Bibliographie"), in denen er wertvolle Ansichten über spezielle Fragen der albanischen Sprache geäußert hat. In der Rezension für das Albanisch-Deutsche Wörterbuch, das als erster Teil des "Lehrgang des Albanischen" von dem berühmten Albanologen Max Lambertz veröffentlicht wurde, betont er: "Der Umstand, dass uns kein neues, gutes Wörterbuch und Lehrbuch des Albanischen zur Verfügung stand, trug unter anderem dazu bei, dass diese Sprache bis jetzt zu wenig bekannt und noch weniger wissenschaftlich erforscht ist" (S. 190). Diese Gelegenheit nutzend, behandelt er in dieser Rezension auch die Etymologie einer Reihe von Wörtern. Die Veröffentlichung der dialektologischen Studien von Idriz Ajeti und Claus Haebler ließ W. Cimochowski zu den Fragen der albanischen Dialektologie zurückkehren. Er schrieb lobende Rezensionen über diese Studien (s. Nr. 14, 16 unter "Bibliographie").

Als einziger Albanologe seiner Zeit in Polen konnte Cimochowski die albanische Literatur nicht ausser Acht lassen. Dazu hat er den Teil über die albanische Literatur in "Dzije literatur europejskich" (Geschichte der

---

wurde lautet: gr. dor. *Durrácion:* ilir. *Dúrrakium*: shq. **Dúrać: Durrëć: Durrës.* (s. zit. Aufs. S. 135 vv.; vgl. auch Eqrem Çabej, *"Studime etimologjike në fushë të shqipes" III,* Tiranë 1987, 363.

[24] Zu dieser Besonderheit des Albanischen Çabej hat bemerkt: "G. Weigandi ka vënë re me mprehtësi të madhe se në fjalinë e shqipes në të folë fjalët nuk ndahen njëra nga tjetra, po shqipja, ashtu si frëngjishtja, lidh, d.m.th. shqipton fjalët në një varg të pandarë. Me fjalë të tjera, mungojnë ato pauzat e vogla, që veçojnë fjalët në gjuhët e tjera në të folë. *"Historia e gjuhës shqipe. Fonetika historike"*. Universiteti Shtetëror i Tiranës, 1960, f. 93 (dispensë); *"Studime gjuhësore" III.* Prishtinë, 1976, 111 v. (G. Weigand hat sehr kühn beobachtet, dass im albanischen Satz beim Redeakt werden die Wörter nicht auseinander getrennt. Das Albanische, wie das Französische, bindet, d.h. die Wörter werden ungetrennt ausgesprochen, also es fehlen die kleinen Pausen, die die Wörter in den anderen Sprachen voneinander trennen).

europäischen Literaturen) und die Stichwörter über die albanischen Schriftsteller im "Mały słownik pisarzy bałkańskich" (Kleines Wörterbuch der balkanischen Schriftsteller) bearbeitet.

Wie die Erinnerungen und Festschriften in memoriam seiner einheimischen Kollegen[25] und von Prof. Mahir Domi, der Cimochowski, wenn auch nur kurze Zeit, von Nahem kannte, bestätigen, hatte er eine grosse Belastung als Hochschullehrer an den polnischen Universitäten zu tragen, an denen er unterrichtet hat. Vielleicht kann man sagen, dass die Tätigkeit als Universitätsprofessor für ihn der Beruf des Brotes, während die Albanologie die Beschäftigung des Herzens war. Er hat sich nicht nur mit ganzem Herzen der Albanologie gewidmet, sondern hat auch ganzens Herzens jenes Volk geliebt, das mit seiner Geschichte und seiner Sprache der Wissenschaft so viele Rätsel aufgegeben hat.

---

[25] Vgl. Leszek Bednarczuk: *Prof. Wacław Cimochowski (1912-1982).* - Przeglad Albanski (Katowice), 1997, 21-24; Mahir Domi: *Veprimtaria shkencore e Waclaw Cimochowskit në fushën e albanologjisë (L'activité scientifique de Waclaw Cimochowski dans le domaine de l'albanologie).* - *SFil* XX (1983), nr. 4, 173-178; A. F. Majewicz: *Profesor Wacław Cimochowski (22.12.1912-4.7.1982).* - *LPosn* XXVI (1984), 201-202; Witold Stefański: *Contribution du professeur Wacław Cimochowski à la philologie albanaise.* - *Balcanica Posnaniensia. Acta et studia, IV,* Poznań 1989, 401-406.

Hajri SHEHU

ON ANGLICISMS IN THE LANGUAGES OF THE BALKANS

It is a well-known fact that there is an inflow of Anglicism[1] into the languages of the Balkans, especially since 1990s of the previous century and on for reasons already known.

According to some comparisons of ours, but not to any statistics of ours, the lexical input of English into the languages of the Balkans is almost on the same level, but it occurs that certain units, certain specialist terms, a certain topical group of words, etc. may not be found in this or in that language.[2] This means there are, of course phenomena similar, but not identical in the languages of the Balkans as far as Anglicisms are concerned (e. g., in general, Anglicisms in the languages of the Balkans have phonographic similarity: a) full similarity, especially when they are internationalisms: *banking, draft, killer,* etc.; b) partial similarity: *bolier* in Albanian / *boiler* in other languages, *pazl* in Greek / *puzl* in Bulgarian, the English etymon – *puzzle*; etc.). Then the question might be: Are these languages becoming more similar to one – another as far as Anglicisms are concerned, or will there be special developments? We are not able to predict, when it depends on the language itself, on linguistic policy and legislation, on the system and structure of the language involved, on individual Anglicisms, etc. However, the intensive process of English loaning (mostly specialist terms in various fields of human activity, especially in information technology, trade, economy, finance, etc.)[3] leads to the birth of a broad chain of

---

[1] To use a general term, any English word or a word of English origin is an Anglicism. But one can make a distinction between an *English loanword* – a word integrated in the receptor language, but diachronically derivable as English, and an *Anglicism* proper – a word recognizably English (in its phonography or morphology), which is not yet integrated and felt to be alien (for many reasons and factors), but which might have potential of being integrated in the lexicon of another language. We think this approach is significant for is has to do with the linguistic evaluation of Anglicisms in the languages of the Balkans.

[2] Consider, e.g.: the absence of *skinhead, minibus, chips, catering, grill* and the existence of *cultivar* "cultivated variety", *task force* and *tender* "an offer to execute a work" in Albanian; the existence of *butterfly* "a kind of stroke" and *checklist* but the absence of *flash* in Bulgarian; the absence of *football* and *volleyball* in Serbian and almost the whole football terminology rendered in Albanian; the absence of *software, hard disk, summit, waterpolo, volleyball* in Greek, etc.

[3] In the social-political field, English loans have to do with the American and English reality, global policy, the policy of the USA, political and social changes in the countries of Eastern Europe after the 1990s, etc. (*round* of talks, *leader, leadership,*

parallels, in our case, of English origin. They (these parallels) create interlanguage dependence and a relative stability, which allows the possibility they preserved their origin. That is why one might say that there in another bond connecting the languages of the Balkans. And that bond is Anglicisms.[4]

But is the inflow of Anglicisms into the languages of the Balkans a process of enrichment or is it to be criticised?[5] If to be criticised, then what? To

---

board, boycott, etc.). In other cases, they are denominations of notions and phenomena linked with the historico-social development of Britain, the USA, etc., with their way of life, with American and English culture, etc. (*puritan, puritanism, chartist, chartism, trade union, labourist, Commonwealth, lynch, lord, House of Lords, House of Commons (house translated), sell under the counter* (originating from the time of World War II) (translated word for word), *twist, rock and roll, cowboy, hippie, pop art, beatles,* etc.), sports (*football, volleyball, basketball, golf, hockey, tennis, goal,* etc.), seamanship (*docker,* etc.), food (*beefsteak, pudding, rumpsteak, sandwich,* etc.), telecommunication, administration, livestock (mostly breeds of domestic animals : *jersey* a breed of cow, *Rhode Island → rodajlend* in Croatian "a kind of domestic fowl from Rhode Island", *setter* a breed of dog, etc.). It seems that only a few English words have penetrated the field of flora and agriculture in these languages, although plant denominations belong to that part of the lexicon which has to do with historico-cultural phenomena, which, as is well-known, can spread from one country to another, i.e. together with the things the words may be borrowed. Such few English words as there are (*grapefruit, starking, ryegrass,* etc.) are mostly internationalisms. An interesting phenomenon uncovered by our investigation (if we are not mistaken): the English abbreviation *cultivar* (from *cultivated variety*) is found only in Albanian.

[4] There has been much research on English loanwords. See M. Gorläch, *A. Usage Dictionary of Anglicisms in Selected European Languages,* "Lexicography", 3, 1994; M. Gorläch,, *Recent Dictionaries of Anglicisms,* "Lexicography", Oxford, 1992, 2; R. Filipoviç (editor), *The English element in European Languages,* II, Zagreb, 1982; R. Filipoviç, *The English element in the main European Languages,* "Studia Romanica et Anglica Zagrabiensia", Zagreb, 1996; B. Carstensen, *English elements in the German language, their treatment and compilation in a dictionary of Anglicisms,* in "Proceedings of the Symposium on Lexicography", Hildesheim, Olms, 1983; W. Viereck, *Dictionary of European Anglicisms. A Usage Dictionary of Anglicisms in Sixteen European Languages. Ed. Manfred Görlach,* Besprechungen Allgemeines, Bamberg, p. 136-138; E. Sicherl, *The English element in Contemporary Standard Slovene. Phonological, Morphogical and Semantic Aspects,* Ljubjana, 1999. See also: A. Kostallari, *Mbi disa drejtime të përsosjes së sistemit dhe të strukturës së gjuhës sonë letrare* (On some directions of the perfection of the system and structure of our literary language), "Studime filologjike", 1982, 2; A. Kostallari, *Baza popullore e gjuhës dhe i ashtuquajturi purizëm* (Popular basis of language and so-called purism), "Studime filologjike", 1990, I, II; *Fjalor i fjalëve të huaja,* Prishtinë, 1988.

[5] Not a few people have been preoccupied with the notion of language purity. First and foremost, this preoccupation has to do with loanwords. Dealing with Anglicisms in the languages of the Balkans, we'll try to present some unbiased viewpoints into the matter and just to present some criteria on the use or the abuse of

be obstructed (e. g. *look* "the appearance of the face", *live* / of a concert, *pub* etc.)? But how? Language respects its own laws and not state boundary (but there exists, of course the national language policy). Do Anglicisms deserve criticism? To answer this question, one could put another question: Are all Anglicisms equally worthy of such an attitude? If not, then which of them should be substituted? Could, e.g. *task force* be replaced with *njësit me detyrë të veçantë* and *feasibility* with *bëshmëri* in Albanian? Should they be translated (e.g. *svetkavista* in Bulgarian for *flash*, *vimatodhotis* in Greek for *pacemaker* / in medicine)? But can they be properly translated by their etymons? Can they be rendered without losing their original meanings, their connotations (*flirt* with *dashuriçkë*, *skyscraper* with *rrokaqiell* in Albanian / *rrokaqiell* meaning "as high as if grasping the sky")? Can they be calqued or partly substituted (*skyscraper*: *uranoxystis* in Greek, *nebosturgach* in Bulgarian, *neboder* in Croatian, *zgârie-nori* in Romanian)? Or can they be given with a native collocation (e.g. *intelligence* = "shërbim i fshehtë" in Albanian, "taini sluzhbi" in Bulgarian)? If none of these occurs, then should they be preserved? Can a certain Anglicism be adopted or integrated or become common, for it brings out an indispensable English linguistic value, which reflects the development of the world culture: it is a specialist term (e.g. *maser* initialism of "microwave amplification (by the) stimulated emission (of) radiation", like *laser*, *byte* / in computing, *shrapnel* "a kind of shell"), an international word (*miss* "the title of a beauty queen", *transistor*, *scanner*, *dumping*, *bulldozer*), a neointernationalism (by *neointernationalism* we mean an English formation on the basis of Latin or Ancient Greek or neo-Latin or neo-Greek, which, because of English influence, we import from English: *telefax*, *teletext*), a neoclassical internationalism (by *neoclassical internationalism* we mean a lexical unit used in present - day science, formed on the basis of Latin or Ancient Greek, which because of English influence, we import from English: *megabyte*)? Can a certain Anglicism be preserved for it is a culture - bound unit (*rock and roll*, *charleston* - types of dances), a unit of historical reference (*puritan*, *chartist*), a unit used only with reference to British or American contexts (*inch*, *yard*, *shilling*, *sheriff*), a unit which is shorter than the native eqiuvalent (e.g. in Albanian: *UFO* abbreviation of "*unidentified flying object*" instead of "*objekt fluturues i paidentifikuar*", *sprinter* instead of "*vrapues i largësive të shkurtra*"), a unit which has a stylistic value (*leader* and *leadership*, used previously stylistically in Albanian as politicisms and ideologisms), a unit of

Anglicisms. Examples are mostly in Albanian.

daily use, designating a thing or a device, etc. of everyday use (*pullover, punch* "a drink of wine or spirits mixed with water, etc. served hot", *rum* "a kind of drink", *rump steak, pie* "a kind of pastry", *cornflakes, scraper*, etc.) for, as is known, a linguistic loan or a linguistic internationalism can be preceded by an extralinguistic loan or extralinguistic internationalism? Can an Anglicism be accepted partly replaced (e.g. *minifund* in Albanian / *minijupa* / in Romanian, *minisuknja* in Croatian for *miniskirt* / in Russian, e.g., the word is accepted totally English: *miniskert*)? Can an Anglicism be accepted for a time (as has happened with *speaker* in Albanian for "*a TV or radio announcer*") and then be substituted by a native unit (*folës*)? Can a native equivalent, a native formation, a calque or a semicalque be more widely used than the Anglicism (compare in Bulgarian *mishka* for *mouse* in computer terminology, *viktorina* for *quiz*; in Albanian, *shenjëtar* for *sniper*, *përzierës* for *mixer*, *kryendeshje* for *derby*, *paraprojekt* for *draft*, etc.), because, at least, it is much more motivated? Can an Anglicism coexist with a native synonym (*verdict / vendim* in Albanian; *golkiper – goalkeeper / portar* in Romanian), be this even a synonym of foreign origin, but with a long history of usage (in Albanian: *slogan / parullë, pub / bar, holding / kompani, kibord / tastierë,* etc.), or should it be restricted for its motivation is difficult? If a specialist term, can an Anglicism be used beyond the terminological status?

One could answer such questions, but not so easily, for among other causes and factors, acceptability or non-acceptability of Anglicisms falls outside the scope of linguistics. Who could know, for example that *satellite* and not Russian *sputnik* would enter the lexicon of Albanian, that French *platform* would enter the vocabulary of politics, that *pyjamas, shampoo* and *jungle*, once, exotisms (by origin, Urdu, Hindustani, Hindi), having nothing English in their form or pronunciation, would "occupy" through English, of course the greatest majority of European languages? But one can arrange his/her facts in a certain order and deal anyhow with the phenomenon. And I think the arrangement of facts in this case has to do with the linguistic value of Anglicisms in the system and structure of a receptor language. Then the question might be:

a) Is the foreign unit active, i.e. does it belong to the active, little active or passive layer of the lexicon or terminology?
b) What are its further consequences from the point of view of wordformation, i.e. what is its intrinsic valency? Does it serve as an element for new formations? Do calques and semicalques come from it?
c) What are its consequences from the semantic point of view: What semantics does it extend? Does it resignify in a certain language, i.e. does it further promote new meanings? Does it create a synonymic couple or chain with other words of the receptor language or does it further extend such

couples and chains? Is there a semantic impact on the native synonym, i.e. does any new meaning or a new semantic or stylistic shade of meaning appear as a consequence of semantic induction?

d) What is the extrinsic value of the English word or the word of English origin, i.e. what is its possibility of being connected with other words in speech, does it bring about new collocations, new idioms, new wise words, etc.?

Anglicisms may be: I) Lexemes which designate notions and phenomena, for which the receptor language has not its own means of expression.[6] II) Lexemes which do not designate new notions, new phenomena, etc. for a receptor language.

Lexemes of the first group come mostly from written language and are words of bookish speech. But they *may be turned into terminologized vocabulary* by being used in political-social style and official administrative style. Thus they may become the property of the whole literary language, for these styles lead them outside the frames of written bookish speech towards colloquial speech. Consider, e.g. *bypass* (in medicine), *internet, napalm, cultivar, blister, marketing, telefax, transistor,* etc.[7] But such words occupy

[6] Usually, loaning is connected with the indispensability of receiving a new notion or concept which, on the other hand is connected with the previous lack of knowledge of the object, thing, phenomenon, etc. When a word enters together with the new notion it designates, there is, of course, much more preserved in comparison to a word which penetrates in the function of a second denomination. A prerequisite of deep implantation of a loan is the widespread popularization of the phenomenon, object, thing, or notion, etc. which it designates.

[7] Specialist terminology is one of the basic directions of standard language intellectualization. But this intellectualization is under vigorous pressure, especially from the English language for reasons already known, through direct proper borrowings (see, e.g. computer terminology) and even through calques. Of course, readers, listeners, TV viewers, the audience in general do not belong only to a definite national or ethnic group; they belong also to other groups according to their education, profession, etc. This means that there will be writings and broadcasts which belong to a circle of such people where one cannot help using specialist terms and where the language of the writings and broadcasts will be intellectualized. This is why indispensable international linguistic values, must perforce exist in such writings, broadcasts, etc., linguistic values which reflect the development of the world culture (internationalisms, neointernationalisms, neoclassical internationalisms, English loanwords, etc.). But what is to be criticized is: 1) inapropriate use of English loans, i.e. not only in specialist texts, but also in scientific – popularizing texts and even in ordinary broadcasts, writings etc.; 2) reluctance to search for motivated terms from the semantic and wordformation view, i.e. analyzable lexemes from native words, native formations, calques, etc.; 3) indiscriminate use of English loans on every occasion, with

empty cells in the system of the language and make possible the increase of the lexicon only from the quantity aspect. From the quantity aspect, because:

1) They are *mostly* specialist terms in various fields of the human activity. a) When it is a specialist term, it is self-evident that the foreign word or the word of foreign origin is monosemous. Monosemy is intrinsic to its functioning as a designative unit in the language. Even if it happens that the foreign word is borrowed with a non-terminological meaning (in fact, this occurs rarely), it will have a limited usage, because from the stylistic point of view it belongs to the bookish lexicon. Even when a specialist term promotes a further non-terminological meaning (this also occurs rarely), again there will be limitations of a stylistic character : the foreign origin of the word determines as bookish the place of such a meaning (compare, for example in Albanian *ballast* and the native *barrë*, *klloun "clown"* and the native *gaztor*). On the other hand, this means that penetrating as specialist terms, the foreign words are usually accepted by the receptor language only with one of the narrow meanings of the original (donor) language; so, finally, the semantic structure of the foreign word or the word of foreign origin generally is simplified in the receptor language.

b) The promotion of non-terminological meanings (usually figurative) is connected, as is well-known, with the passage of the word to other fields of functioning and usage, i.e. it is connected with its de-terminologization. But this also occurs relatively rarely, for the lexical system of the receptor language reacts to oust the loanword or the word of foreign origin (in our case, English), because for such figurative meanings the receptor language has its own doublet. As a consequence, all the semantic processes (promotion of a new meaning, etc.) will occur in the native word: it is the native word that will get reinforced in the language, its semantic volume will extend, while the English doublet will go towards the periphery of the language or towards its extinction. An example in Albanian: For the notion "he who hits the target" Albanian has the people's language unit *"shenjëtar"*, testified in the record File of the Lexicon of Albanian since the 1930s of the previous century. For subjective reasons (inadequate knowledge of the lexicon of Albanian, etc.) the foreign term *sniper* entered. But the loanword could never succeed in extending its semantic range to the figurative meaning "he who hits well when speaking, he who hits the target", a meaning which is promoted and is alive in the native doublet *shenjëtar*. In particular, specialist terms designating notions to do with American and British political-social life or American and British reality, etc.

---

every audience, and without the listener or the reader being considered an equal partner.

cannot come into Albanian, Romanian, Bulgarian, Macedonian and Croatian, etc. with the whole semantic structure of English, for they reflect the peculiarity of a foreign reality – the political organization of the USA, Britain, etc., their historical-social development (*congressman / congressist, labourist, lord, puritan, puritanism,* etc.), their culture, their way of life, etc. (*rock and roll, twist, pop art,* etc.). As the foreign word designates a thing, a notion or a phenomenon of the country it has come from, it retains its local character of usage, thus not allowing the possibility of extending its semantic content. Their only development is the evaluative-emotional one. Moreover, the evaluative-emotional shade of meaning is the reason for their acceptance in the receptor language, especially in journalistic style. Compare, e.g. the usage of *leader* and *leadership*. In the past, in Albanian, Romanian, Serbian, Croatian, Bulgarian, Macedonian, etc. these units and others like these, having a political-social content, designated differences of ideological, political, social character and as ideologisms and politicisms they could not have the same connotation, i.e. the evaluative-emotional shades between the English word in English and the English word in the receptor languages (Albanian, Romanian, etc.) could not match. In English, these units are neutral; in the receptor languages they bore a nuance of dislike; today these words do not have this nuance of dislike; today they have the denotation these units have in English, i.e. they appear as unnecessary doublets of native words.

2) A foreign word, in our case, an Anglicism, in general does not extend its wordformational chain. Why? Because, as was stated above, penetrating as a specialist term, i.e. as a designative unit for a concept, a phenomenon etc., the loanword is generally a noun and no need for further terminological formations is felt. Especially, when there is a native doublet, all the wordformational processes will occur in the native word. This is the reason there exists in Albanian, e.g. *shenjëtari,~a / "marksmanship"* from *shenjëtar / "sniper"*, but there does not exist *snaiperi,~a* from *snaiper/"sniper"*[8].

[8] Unassimilated Anglicisms are the most unproductive in the Albanian language (e.g.: there are *destroyer, dispatcher, detective, discount, donor, fax* in Albanian, but not *to destroy, to dispatch, to detect, to discount, to donate, to fax; lobby* has been borrowed into Albanian, but not *lobbyist* and *lobbyism* (in Romanian they exist). Further, their preservation as opposed to their replacement would bring about the risk of the impoverishment of the lexicon of the Albanian standard language, for, as A. Kostallari says when he explains the case with Turkishisms, "their preservation (the preservation of unnecessary Turkishisms – H.Sh.) would bring about a certain rigidity of the lexicon of the Albanian literary language, for a non-productive foreign layer or a layer of very limited productivity for wordformation, a layer not properly integrated in the lexical and wordformational system of Albanian or connected superficially, poorly

3) An indicator of the limited life of English loanwords or words of English origin are their few collocations with other lexical units. This occurs for particular reasons. Anglicisms do not bring with them all their former content to the receptor language. In other words, they cannot retain all their former links, for they enter a new lexical system. On the other hand, as was stated above, semantic and wordformational promotion do not generally occur among them, factors which could lead to the extension of their collocations, mostly free word groups, but also set word groups[9]. Usually, the more meanings a word has, the more semantic collocations are created.

According to our research, English loanwords or words of English origin form collocations almost only within the style of their usage - mostly bookish, or only within the terminological field they have entered (e.g., *flirt : the flirt of Ch. with the third world; roller* (in Albanian : *rul*) : *toothed roller; the roller of a tractor / bulldozer; blister : blister copper; cracking : petroleum cracking;* etc. Even when the loanword stays alive side by side with the native doublet and the last one helps it to determine its connections, i.e. leads it to its lexical system, nevertheless it cannot gain the capability of the native word to be linked with other lexical units, for again it (the loanword) is alive almost only within the bookish speech or almost only within a certain terminological field; consequently, it is limited in its collocations (*cf* for example *start* (as a noun) and *nisje* in Albanian).

Lexemes of the second group (those as, was stated above, which do not designate new notions, new phenomena, etc. for the native languages of the Balkans), in comparison to the lexemes of the first group, do not occupy even any empty cell in the system of the receptor language, as it will be explained below. They stay alive (if they may keep staying alive) as doublets of the native words. In many cases, they are journalisms and journalistic uses, speech cliches, especially in the mass media (*impact, summit, handicap, implementation, leasing, free shop, workshop, show, draft, collapse, bestseller,* etc.) -all of them fashionable journalisms which tend to be used instead of native words, wordformations or expressions, but they also occur even in everyday colloquial speech (*weekend, OK → okay* / with an unknown origin even in English, *baby-sitter,* etc.), sometimes, as modish words or fashionable modernisms, just for the sake of sounding modern (*look : his/her look, bodyguard,* etc.) and, not in a few cases, in books, because of inability to translate from English (*joint*

---

and unsteadily would be preserved". See: A. Kostallari, *Baza popullore e gjuhës shqipe dhe i ashtuquajturi purizëm (The popular basis of the Albanian language and so-called purism)*, "Studime filologjike", 1990, 2, f. 34.

[9] The introduction of a loanword in phraseological units is an important feature of its assimilation.

venture, white-collar job, etc.), etc.[10] Being doublets, still less they can bring about any qualitative impact in the lexicon of our standard native languages. Why? Because English doublets are usually partial, less modifying, less expressive (compare in Albanian, e.g. *absentism* (English *absenteeism*) and *mospjesëmarrje në zgjedhje; kros* (English *cross*) and *vrapim në natyrë*). In many cases, they are in the periphery of the receptor language, as too bookish, or narrow specialist terms (e.g. *bossism / "pushteti i bosëve", ryegrass* "egjër i egër" (Lolium multiflorum), or they are displaced to the passive layers of the lexicon (*cf* the Albanian native and Anglicism: *nisje* and *start, mbërritje* and *finish, goditje nga këndi* and *korne "corner, corner kick"*, *mashtroj* and *dribloj,* "dribble", *jashtë* and *out, pozicion "jashtë loje"* and *ofsaid* "off-side", etc.). This means these lexemes, even less can bring out possitive values for a native language. **Then, a subjective increase of their number and in general, of Anglicisms in the broad meaning of the word would be a violation of the lexical standard**.

[10] It is not the object of this paper to count the reasons for inappropriate and unnecessary use of Anglicisms, let's say in Albanian. But some of them may be mentioned: There is a wide net of TVs and radios. This means the spoken form of the language has become as authoritative and important as the written one. But codifying activity in massmedia has weakened; variants are accepted, not rarely, even down with tendency against standard development of the language. There is a multigenred literature -from qualified artistic prose and poetry to local newspapers, diaries, etc. Inadequate linguistic training of some media people, weakening of linguistic education, contacts with English and American culture, any intellectualist concept to join Europe even through the language, etc. may have influenced the inflow of unnecessary English words into our language, especially in spoken language.

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

"*KODIKËT E SHQIPËRISË*" (LES CODEX D'ALBANIE), une publication de la Direction Générale des Archives d'Etat, Tirana 2003, 306p.

"*Kodikët e Shqipërisë*" est une publication scientifique-critique illustrée, visant présenter devant le lecteur un patrimoine culturel rare, créé en un espace temporel qui s'étend sur plus de dix siècles. Cette publication de la Direction Générale des Archives est préparée avec un grand soin par un groupe d'auteurs albanais et étrangers, sous la rédaction scientifique de Prof. Dr Shaban Sinani.

C'est, sans doute, une œuvre d'importance particulière, d'abord par le matériel authentique présenté, un matériel qui pour des raisons diverses a été très peu connu et encore moins étudié et apprécié. Par conséquent, c'était une bonne idée d'inclure dans ce volume les principales études publiées jusqu'à présent sur les codex, ainsi que les catalogues décrivant le contenu de plus de 100 codex. Une grande importance revient aussi aux illustrations dans ce volume présentant des miniatures, des vignettes, des lettres initiales stylisées etc. Tout cela, pris dans son ensemble, donne à cette publication l'aspect d'une petite encyclopédie consacrée aux petits arts appliqués et à leur développement au cours d'une période de plus de dix siècles. Pour les chercheurs, la période allant de l'antiquité tardive jusqu'à l'occupation ottomane a été relativement pauvre en sources documentaires. Dorénavant, les informations documentaires augmentent d'une décennie à l'autre.

Il est déjà communément admis l'opinion que l'importance des codex ne réside pas seulement dans les valeurs de la paléographie des textes, dans les techniques et matériels d'écriture et leur évolution ou encore dans l'identification des scribes et des lieux où ils ont été écrits et utilisés mais aussi dans certains autres aspects et l'on tâchera d'en mettre en évidence quelques-uns.

Premièrement il faut rappeler que les codex sont écrits à la main, donc par des gens sachant écrire, et en une langue qui n'était pas leur langue maternelle mais qui était la langue de culture pour tout l'empire byzantin au moyen âge; son écriture était un vrai art, l'art de la calligraphie qui ne tolérait pas des fautes. La mise en page de la matière aussi était un art, car il fallait l'organiser en colonnes régulières et la compléter par des lettres initiales agrandies et agrémentées d'arabesques, de vignettes et autres embellissements. Or, le scribe devait être à la fois un maître en l'art de la calligraphie et du dessin, et doté non seulement d'habilité professionnelle mais aussi de patience et de dévouement. De tels maîtres venaient apparemment surtout des rangs des moines.

Dans le matériel illustratif de ce volume se fait remarquer le nombre important de vignettes et de lettres initiales, qui embellissent nombre de pages des codex. Étant réalisées en trois-quatre couleurs elles aident souvent à briser la monotonie du texte écrit. Parmi les plus simples vignettes sont celles présentant une bande en forme de natte tressée avec 3, 4 ou plus de fils, ce qui fait rappeler immédiatement des techniques anciennes analogues de l'art populaire appliqué. Mais il y en a aussi bien d'autres avec des formes plus compliquées et des arabesques élégantes. Ce serait un travail très utile si l'on réunissait le riche répertoire des vignettes et des initiales des codex en les groupant dans des catalogues particuliers.

Dans l'œuvre "*Kodikët e Shqipërisë*" une place importante revient à la présentation des miniatures. La plus part d'entre elles présente d'habitude l'un des évangélistes dans le rôle du scribe, donc assis sur un escabeau en bois, avec le livre ouvert sur ses genoux et une table basse à proximité, où sont posés les outils de l'écriture. Seulement dans un cas un scribe est présenté en compagnie de son élève et dans un autre cas, derrière l'évangéliste scribe reste son ange gardien. Il y a aussi des miniatures présentant une façade architecturale d'église (XIe – XIIe siècles, voir pages 71-72), agrémentée de nombre d'arabesques, de fleurs, d'oiseaux et d'animaux. Les miniatures des codex méritent une attention particulière et des analyses minutieuses de la part des peintres décorateurs mais aussi naturellement de la part des historiens de l'art. D'ailleurs l'on ajouterait que cela est un domaine d'intérêt même pour ceux qui s'occupent du développement des arts populaires appliqués. De façon préliminaire l'on peut dire qu'ils remarqueront que ni les analogies ni les influences réciproques ne manquent dans le répertoire des motifs, dans les couleurs préférées, dans certaines particularités de la composition etc. Elles se font remarquer, au cours des siècles succédant, dans les travaux des métiers artistiques les plus développés telle la broderie religieuse et laïque ou bien l'orfèvrerie, la sculpture artistique sur du bois etc. Revenant encore sur les illustrations des codex l'on remarque que les figures humaines y sont présentées habillées simplement pour respecter la couche sociale à laquelle elles appartenaient, mais l'on sait fort bien, par les icônes et les peintures murales des plus anciennes églises, que le haut clergé et les nobles de l'époque portaient des habits somptueux et bien embellis. Partant de ce que l'on a pu remarquer, seulement dans le codex n° 41 de Berat appartenant au XIVe siècle, au feuillet 92, il apparaît la figure d'un haut clerc, habillé en rouge, portant sur sa tête une couronne de très grande valeur, peut-être royale.

Il y a un autre domaine artisanal: c'est la confection des couvertures des codex. Grâce à l'attention et aux soins de ceux qui les ont décrites l'on apprend que les plus anciens ont des couvertures en bois, revêtues de cuir, souvent agrémenté de motifs pressés, qui appartiennent aux XIe–XVe siècles. Ceci est une technique appartenant au XIe siècle et suivant et qui, comme on le sait, précède l'invention de l'imprimerie. Dans les siècles qui suivent, il apparaît aussi l'embellissement des couvertures des évangiles par des plaques d'argent ou bien entièrement en argent, agrémentées de scènes religieuses en relief. Certaines d'entre elles sont présentées dans les pages 131-133 et 146 de cette publication. On sait que la contribution des maîtres orfèvres a été constante pour fournir aux églises des ustensiles de culte tels que des verres, des récipients de thym, des patènes, des plateaux, de divers ex-voto, des auréoles etc. tout de grandes valeurs artistiques. L'illustre professeur albanais Aleks Buda, parlant de Berat et de ses valeurs, dès 1972 a dit que dans cette ville "*il était développé tôt une riche tradition des petits arts appliqués, de l'artisanat, de l'orfèvrerie, de la sculpture, de la broderie en fil d'argent. Dans ces conditions Berat devint, en un certain sens, un centre d'une tradition artistique, avec des traits plus ou moins cristallisés, lequel a rayonné dans d'autres régions du pays en influençant, même au cours des siècles suivants, sur divers domaines de la création artistique*".

"Kodikët e Shqipërisë" offre donc une information large dont on peut tirer également quelques conclusions, aussi préliminaires soient-ils:

- En Albanie il y a, heureusement, un nombre important de codex de qualités différentes, utilisés dans les églises du pays, lesquelles, apparemment, ont dû être nombreuses. Les recherches faites jusqu'à présent ont montré que dans le moyen âge pré-ottoman, dans chaque village il y a eu au moins une église, ce qui est prouvé par les restes des églises et les nombreux toponymes. Ces églises-là étaient au service d'une population sans doute moindre que la population du XXe siècle.

- Toute église visait avoir un évangile ou un codex et une personne capable d'en lire des passages, au moins lors des grandes cérémonies, et si le village n'avait pas une telle personne, l'on la faisait venir sur rémunération. Mais le pays il y avait aussi des cloîtres avec un nombre considérable de moines parmi lesquels les plus talentueux apprenaient à lire et, dans le meilleur cas, à recopier, en respectant la calligraphie, des passages des livres sacrés, ou bien à s'occuper de leur décoration.

Il y avait aussi des personnes laïques - artisans de talent - qui travaillaient des icônes ou embellissaient des églises par des fresques, ou d'autres encores qui réalisaient avec une rare maîtrise des peintures brodées, comme c'est le cas de la grande épitaphe de Gllavenica (Ballsh), fait en 1373. Les maîtres les plus talentueux étaient aussi les plus cherchés et souvent ils ont réalisé leurs ouvrages dans les plus développés centres de l'époque. Quelque chose de pareil a dû se passer même avec certains de ceux qui ont travaillé les codex.

Par sa structure et par le riche matériel qu'il présente, cet ouvrage ne s'adresse pas seulement à un public d'élite ou à des spécialistes, mais à un cercle beaucoup plus large.

Il revient aux médias audio-visuels de trouver dans leurs programmes les espaces nécessaires pour réaliser le contact du public avec les matériaux de cette publication.

Andromaqi GJERGJI

LES DEBUTS DE LA CHRISTIANISATION DES ALBANAIS.

A propos du livre de Gottfried Schramm, *ANFÄNGE DES ALBANISCHEN CHRISTENTUMS. DIE FRÜHE BEKEHRUNG DER BESSEN UND IHRE LANGEN FOLGEN*,Rombach Verlag, Freiburg im Briesgau, 1994, 270p.

En essayant de démontrer l'origine thrace des Albanais et leur migration de l'est à l'ouest de la Péninsule Balkanique, G. Schramm reprend la théorie de G. Weigand, qui lui semble insuffisamment prise en considération par la recherche ultérieure. Il y ajoute - pour proposer une délimitation du territoire primordial des Albanais – la majorité des arguments de Roesler à l'appui de l'existence d'une symbiose au sud du Danube entre les ancêtres des Albanais et ceux des Roumains. Le but déclaré du livre est d'offrir une reconstitution de l'histoire des Albanais à la période comprise entre le IVe et le XIIe siècles, période pour laquelle les sources n'en donnent aucun renseignement.

L'origine thrace des Albanais, qui parleraient un idiome thraco-dace, ou même daco-mésien, a été déjà soutenue – avant et après Weigand -, parmi d'autres, par B. P. Hasdeu, V. Pârvan, VI. Georgiev, I. Popović et, avec des reserves, par N. Jokl ou I. I. Russus. La propre contribution de G. Schramm consiste, à son avis, à préciser que, de toutes les tribus thraces, ce sont les Besses qui constituent les aïeuls des Albanais et qu'au IXe siècle (plus exactement, l'an 820), les Albanais occupent la partie centrale de l'Albanie actuelle, à la suite d'un déplacement organisé par les Byzantins. Il faut observer que parmi les ouvrages soutenant une origine thrace des Albanais, il ne fait mention, outre l'étude de G. Weigand, que des ouvrages de Vl. Georgiev, considérés, d'ailleurs, de son point de vue, peu convaincants.

Il est vrai que les recherches concernant l'ethnogenèse des Albanais doivent expliquer les conditions qui ont favorisé le maintien de l'albanais comme langue indo-européenne. Selon G. Schramm, sur le territoire actuel le maintien de l'albanais n'aurait pas été possible. En partant de quelques faits, tels: les Besses sont mentionnes encore par les sources au VIe siècle, ils ont été au IVe siècle converti au christianisme et au VIe siècle il y aurait eu des moines besses en utilisant la langue besse dans des couvents en Palestine I[1], G.

---

[1] Sur la réalité exacte couverte par la dénomination de Besses il y a assez de doutes. Th. Mommsen était d'avis qu'en effet sous le nom de Besses à l'époque romaine il faut entendre tous les Thraces (cité par Em. Zah et Al. Suceveanu, *Bessi consistentes*, en "Studii şi cercetări de istorie veche" 22 (1971) 4, p. 567). Pour ce qui est de la langue besse en Palestine, la bibliographie des ouvrages qui ne la considèrent pas comme étant l'idiome balkanique en discussion chez I.I. Russu, *Limba traco-dacilor*, Bucureşti, 1967, p. 172-174; I. I. Russu lui même ne prête pas fois aux interprétations du besse utilisé dans les couvents en Palestine comme étant la langue de la tribu thrace. Il mérite beaucoup plus d'attention l'interprétation des ethnonymes - à la fin de l'antiquité et au

Schramm se considère en droit de formuler cette hypothèse : les populations antiques préromanes du Sud-est européen ont disparu et les Albanais, eux seuls, se sont conservés, puisqu'au IVe siècle ils sont devenus chrétiens. L'unique explication, a l'avis de G. Schramm, du maintien d'une ancienne population autochtone dans le Sud-est de l'Europe doit être la conversion, de bonne heure, au christianisme. D'une part, on constate que les Albanais (ni Grecs, ni Romans) sont chrétiens; de l'autre part, on sait que les Besses se sont tôt convertis, donc, les Albanais actuels sont les Besses de l' Antiquité. Vu que les informations sur les Besses - continue G. Schramm son raisonnement - cessent au moment de l'apparition des renseignements sur les Albanais, il ne reste plus a l'historien qu'à nouer l'histoire des Besses, qu'on peut suivre jusqu'a la fin de l'Empire Romain, a l'histoire des Albanais, qui surgissent dans les sources au XIe siècle. Comme on peut voir, il ne s'agit pourtant d'une vraie continuité, puisque les renseignements sur les Albanais apparaissent, en réalité, bien plus tard, après la disparition des Besses.

Il nous semble intéressant de souligner que l'assertion de G. Schramm s'écarte essentiellement de la manière habituelle de comprendre le processus d'assimilation par le latin des idiomes autochtones, tant dans l'Ouest que dans le sud-est de l'Europe, processus dans le cadre duquel le christianisme est un élément de la plus haute importance. Tout au contraire, loin d'être un facteur qui conserve l'identité ethnique et de langue, le christianisme favorise, dans la période étudiée, l'assimilation linguistique des populations préromanes.

Cette contradiction n'échappe pas a G. Schramm qui s'efforce à démontrer, dans une partie considérable de son livre, que Niceta de Remesiana, le renommé évêque qui a converti, entre autres, les Besses au christianisme, fin connaisseur du latin classique, langue dans laquelle il a beaucoup écrit, aurait employé la langue de la tribu barbare, malgré le fait qu'il activait, en outre, dans un espace, *Dacia Mediterranea*, ayant, précisément, de multiples liaisons à l'église occidentale de l'Empire Romain. Pour convertir la tribu thrace, suivant G. Schramm, Niceta "se sert du besse, qui serait même sa langue maternelle, et non pas du latin[2], sons l'influence de l'activité de Ulfila, l'évêque des Goth-s, qui a traduit la Bible en gothique. Qui plus est, G. Schramm s'efforce de reconstruire, en l'absence pourtant des données nécessaires, pour Dacia

---

début du Moyen Age.

[2] Nous considérons utile d'attirer l'attention pourtant sur l'analyse de l'œuvre de Niceta due à D.M. Pippidi, *Niceta din Remesiana şi originile creştinismului daco-roman*, en D.M. Pippidi, *Contribuţii la istoria veche a României*, IIe éd., Bucureşti, 1967, p. 497 et suiv. Selon D.M. Pippidi, Niceta emploie une langue latine parfaite et il a de très étroites liaisons à l'église occidentale. Il est de la moindre importance, donc, de savoir si son origine est besse ou non, si on tient compte du fait qu'il est roman par sa culture.

Mediterranea, Scythia Minor et les régions limitrophes - toutes caractérisées, en effet, par une forte romanité - une ambiance qui aurait développé l'emploi des langues des barbares (Scythes, Thraces, Sarmates) dans la traduction des textes saints.

Malgré l'absence totale d'informations, G. Schramm est convaincu que Niceta a écrit les traductions en besse, à l'aide d'un alphabet, le plus probable spécial.

Il faut observer que dans ce moment de sa démarche, l'auteur considère comme un fait essentiel et sûr qu'en besse ont été traduites et écrites toutes les écritures saintes et que la tradition en serait depuis lors gardée. En enregistrant, ensuite, les alphabets et les textes en albanais, G. Schramm doit admettre que les locuteurs de cette langue, tardivement écrite, ne semblent pas avoir garde le souvenir d'une si longue durée, souvenir seul qui aurait pu les sauver, eux et leur langue, de toute assimilation. Schramm utilise même un concept qui nous semble anachronique, un chapitre (III, 3) portant comme titre "Die Bedeutung *nationaler Kirchensprache* (c'est nous qui soulignons) für die Überdauern bedrohter Glaubensgemeinschaften". Une explication détaillée de cette langue nationale ecclésiastique des Besses (c'est-à-dire des Albanais) aurait été de la plus grande utilité.

G. Schramm ne renonce pas à comparer à l'arménien le supposé emploi du besse dans les Livres saints[3]. Mais le cas arménien et géorgien, toujours invoqué, qui en effet gardent depuis l'antiquité la tradition de l'écriture, ne semblent pas offrir les parallèles nécessaires pour comprendre le cas de l'albanais, la langue plutôt d'une riche et très ancienne culture orale et beaucoup moins d'une culture écrite.

Le présent livre a le mérite de nous inciter à réfléchir sur le bilinguisme thraco-roman et illyro-roman et sur le le problème s'il est vraiment, nécessaire, comme le fait G. Schramm, de concevoir les ancêtres des Albanais vivant dans un isolement presque total par rapport au latin. Il propose l'origine besse des Albanais puisqu'il les voit, en tant que montagnards, tout à fait isolés. A notre avis, précisément le vocabulaire chrétien en albanais, particulièrement riche en termes d'origine latine, est une preuve que l'isolement fut relatif et qu'au fond il ne faut pas chercher un espace où les ancêtres des Albanais

[3] Sur la possibilité que le besse ait été utilisé comme langue liturgique, nous nous contentons de citer l'opinion d'E. Lozovan: "La diffusion du Christianisme dans la région danubienne aussi dans la langue des indigènes insuffisamment romanisés apparaît comme une possibilité. On ne peut pas apporter la preuve décisive sur l'emploi du thrace ou de l'un de ses "dialectes" en tant que langue liturgique. L'on peut apporter, sans trop de risques, qu'au moins quelques prières ont été traduites et dites en quelconque parler de la région, mais pas plus". (E. Lozovan, *Aux origines du christianisme Daco-Scythique,* en Fr. Altheim, *Geschichteder Hunnen*, IV, Berlin, 1962, p. 163-164.)

auraient pu s'isoler, mais tout au contraire, il faut essayer de comprendre pourquoi ils ne se sont pas assimilés, malgré le contact très puissant avec le latin.

Au commencement du IXe siècle, nous dit G. Schramm, les Byzantins font déplacer la majorité des Besses chrétiens (comme les nomme encore l'auteur), victimes des persécutions des Bulgares (pas encore convertis), à Dyrrachion, pour défendre la région des attaques des Bulgares. L'histoire ultérieure des autonomies albanaises est utilisée pour démontrer qu'il s'agirait d'une autonomie que les Byzantins ont assurée aux Albanais au moment de leur établissement dans la nouvelle patrie. G. Schramm a besoin de cette interprétation puis que des documents byzantins concernant, d'une part, un déplacement de la population albanaise de l'intérieur de la péninsule vers la cote de l'Adriatique[4] et, de l'autre, un probable accord entre les Byzantins et les "Besses" (ou les Albanais) en font totalement défaut. Ce manque de documents rend l'hypothèse douteuse. De plus, il nous semble impossible d'accepter l'éventualité, qui contredit même la démonstration de l'auteur, que les Besses, qui auraient gardé jusqu'alors avec acharnement leur nom et leur identité, auraient renoncé brusquement, dès leur arrivée, à leur propre nom pour prendre, de l'ancienne population autochtone (dont l'auteur ne nous donne aucun détail), par l'intermédiaire des Byzantins, le nom *Arbanon*, désignant la contrée où ils se sont installés; ils en dérivent ensuite le nom de leur peuple et de leur langue.

Comme nous l'avons déjà mentionné, G. Schramm s'occupe aussi, largement, de la symbiose entre les ancêtres des Albanais et les ancêtres des Roumains, qui aurait eu lieu entre le VIIe et le IXe siècle. A l'arrivée des Slaves, la population romaine vivant autour de Singidunum (l'actuel Belgrade) se serait réfugiée dans les montagnes habitées par les Besses, dont ils auraient appris l'élevage nomade du petit bétail. Les anciens agriculteurs sont devenus des bergers et ils ont pratiqué dorénavant, uniquement, l'élevage, qui devient pour eux plus caractéristique que pour les Albanais desquels ils l'ont appris[5]. C. Schramm donne tantôt l'image d'un mélange des populations, comme une mosaïque "tantôt l'image d'un certain isolement entre les futurs Roumains,

---

[4] Sur ce manque de toute information sur une migration albanaise voir J. Gjinari, *De la continuation de l'illyrien en albanais*, en "Studia albalica" IX (1972) 1, p. 151 et suiv. ; voir aussi G.R. Solta, *Einführung in die Balkanlinguistik mit besonderer Berücksichtigung des Substrats und des Balkanlateinischen*, Darmstadt, 1980, p. 112, n. 247.

[5] Cette image simplifiée des Albanais et des Roumains, exclusivement bergers et nomades, ne correspond ni aux Besses, eux-mêmes (d'où tireraient leur origine les Albanais), que les documents antiques nous présentent plutôt -outre comme guerriers - comme agriculteurs et mineurs (voir Todor Sarafov, *Les Besses et Rome*, en *Actes du Ier Congrès d'études balkaniques et sud-est européennes*, II, Sofia, 1969, p. 141-150, avec bibliographie et Em. Zah et Al. Suceveanu, oeuvre citée).

habitant les sommets des montagnes et les futurs Albanais. Selon l'auteur, l'influence linguistique est unidirectionnelle: du futur albanais sur le futur roumain. Le futur albanais, deviendrait pour le futur romain l'intermédiaire aussi des influences grecque et slave et même la source de plusieurs éléments latins.

A l'avis de G. Schramm, le lieu où se sont formés l'albanais et le roumain, situé entre Shtip et la frontière bulgare d'ouest, est encore plus étroit que le fameux triangle Niš-Sofia -Skopje, proposé par G. Weigand.

Dans un compte rendu de dimensions réduites il est difficile de discuter toutes les questions qu'un livre comme celui de G. Schramm soulève. L'auteur même attire l'attention des linguistes, des historiens et des ethnographes sur sa reconstruction et les invite à y réfléchir et à exprimer leurs points de vue. Il est donc d'autant plus regrettable qu'il ignore tout simplement les résultats déjà acquis par les spécialistes albanais[6], roumains[7] ou même allemands[8].

Malgré la richesse de la littérature spécialisée en la matière, 1 'espace restreint qui nous est réservé ne nous permet pas d'indiquer que très peu de contributions[9].

Nous essayons, en conclusion, de mentionner plusieurs solutions qui ne

---

[6] Parmi les représentants de l'école albanaise de linguistique, G. Schramm mentionne seulement E. Cabej, dont il méconnaît, avec une partialité difficilement à comprendre, la contribution décisive à la recherche de l'histoire de l'albanais. E. Cabej, en essayant d'appuyer les soi-disant thèses du régime communiste concernant le caractère autochtone des Albanais sur leur territoire actuel, aurait répété seulement, d'une étude à l'autre, à l'avis de Schramm, quelques affirmations, sans rien démontrer; une telle opinion n'aurait pas dû trouver une place dans un ouvrage scientifique. Cette idée préconçue a entravé justement l'effort de G. Schramm de trouver des réponses à tant de questions.

[7] Il manque à la bibliographie qui se trouve à la fin du livre -parmi d'autres titres – les travaux de H. Mihăescu concernant l'influence latine sur l'albanais (G. Schramm cite tout à fait sporadiquement, sans l'utiliser à fond, seulement l'étude de 1966, parue en RESEE), la diffusion du latin dans le Sud-Est européen, l'influence du grec ancien sur le roumain, les travaux de C. Poghirc et de Gr. Brâncuş sur le substrat du roumain, les études de C. Poghirc sur les différences entre les éléments latins et entre les éléments autochtones des deux langues et nous arrêtons ici notre énumération.

[8] Un livre sur l'ethnogenèse des Albanais et des Roumains ne peut pas ignorer la contribution essentielle due à G.R. Solta, *Einführung in die Balkanlinguistik mit besonderer Berücksichtigung des Substrats und des Balkanlateinischen*, Darmstadt, 1980.

[9] La bibliographie commentée des ouvrages d'histoire, d'archéologie et de linguistique concernant les différents aspects de la continuité des Roumains au nord du Danube en donnent : Ligia Bârzu et Stelian Brezeanu, *Originea şi continuitatea românilor. Arheologie şi tradiţie istorică*, Bucureşti, 1991 et Nicolae Stoicescu, *O falsă problemă istorică - discontinuitatea poporului român pe teritoriul strămşesc*, Bucuresti, 1993.

tiennent pas compte des résultats de recherches antérieures. L'histoire du roumain et l'histoire de l'albanais, la répartition actuelle dialectale des deux langues ne font pas plausible une évolution en symbiose étroite sur un territoire restreint des deux langues. Au contraire, tant l'albanais que le roumain se sont développés sur des larges territoires, réduits par l'arrivée et l'établissement des populations allogènes.

Pour ce qui est de l'albanais, il est difficile de fixer une origine thrace ou illyrienne, à partir du nombre tellement réduit de faits linguistiques thraces et illyriens connus. Il ne faut pas absolutiser la soi-disant opposition entre le supposé caractère *centum* de l'illyrien et le caractère *satem* de l'albanais. Ce critère est loin maintenant d'être considéré essentiel par les spécialistes et, de plus, l'albanais et l'illyrien semblent faire la transition entre l'aire des langues *satem* et l'aire des langues *centum*[10]

La symbiose entre les futurs roumains et les futurs Albanais et l'origine exclusivement sud-danubienne des Roumains ne peuvent être démontrées ni à l'aide des éléments latins[11], ni à l'aide des éléments soi-disant albanais en roumain, depuis longtemps expliques et analyses comme provenant du substrat[12].

---

[10] Voir G.R. Solta, *œuvre citée*, p. 119-120 et Johann Tischler, *Hundert Jahren Kenturn/Satem Theorie*, en "Indogermanische Forschungen" 95 (1990) p. 63 et suiv. Au début de cette étude, connue à G. Schramm qui l'invoque à l'appui de sa théorie que l'albanais, *satem*, ne continue pas l'illyrien, *centum*, J. Tischler exprime en effet son accord avec les résultats des recherches de G.R. Solta: "Vor 25 Jahren hat G.R. Solta in Band 70 dieser Zeitschrift einen vielbeachteten Aufsatz veröffentlicht, in dem er zeigt, dass die generelle Unterscheidung von Kentum / Satemsprachen innerhalb der Indogermanistik stark iiberschatzt wird". Et, pour démontrer qu'il ne faut pas se fier exclusivement à ce critère dans la définition généalogique des langues, J. Tischler (p. 63-64 et n. 3) met en évidence le fait que, malgré le caractère centum du latin, le roumain et le français peuvent être caractérisés comme langues *satem*.

[11] Voir surtout H. Mihăescu, *La romanité dans le Sud-Est de l'Europe*, Bucureşti, 1993 avec bibliographie; C. Poghirc, *Tentativo di rivalutazione delle concordanze lessicale romeno-albanese*, en C. Poghirc, *Philologica et linguistica*, Bochum, 1983; Id., *Latin balkanique ou roumain commun?*, en *Akten der Theodor Gartner-Tagung* (Rätoromanisch und Rumänisch), Innsbruck, 1987, p. 341-348.

[12] Voir Grigore Brâncuş, *Vocabularul al limbii române*, Bucureşti, 1983 (avec bibliographie), qui prouve, par l'analyse de toutes les correspondances phonétiques entre le roumain et l'albanais et par l'analyse de l'évolution sémantique, qu'il ne s'agit pas d'une influence relativement tardive de l'albanais, mais, tout au contraire, d'une influence de bonne heure due à la langue assimilée par le latin. Les ouvrages de C. Poghirc (la partie sur l'influence autochtone dans *Istoria limbii romane*, Bucureşti, 1969, II, p. 313-365) et de I.I. Russu (*Etnogeneza românilor. Fondul autohton traco-dacic si componenta latino-romanică*, Bucureşti, 1981) indiquent aussi des éléments du substrat en roumain qui n'ont pas de correspondants en albanais. G.R. Solta (*œuvre citée*, p. 38 et n. 179, p. 60 et n. 312) a des réserves, mais il n'en exclue pourtant la

L'élevage pratique par les Roumains au nord du Danube n'est pas nomade, comme écrit l'auteur, mais transhumant, il n'entraîne pas toute une famine, il est associe a l'agriculture, qui suppose des habitats stables et il est bien identique a tout élevage transhumant pratique dans l'espace méditerranéen et par les autres peuples romans, qui ne fussent jamais considérés comme peuples nomades[13]. La terminologie de l'élevage (du gros bétail aussi, qu'on ne doit pas oublier) et de l'agriculture, de la viticulture et de l'apiculture, de la maison et des voies d'accès comprend - fait qu'il faut souligner -nombreux termes latins, tant en roumain qu'en albanais et chaque langue en possède assez de termes qui la différencient de l'autre. Toujours des différences notables (non seulement de ressemblances) caractérisent la terminologie chrétienne d'origine latine en albanais et roumain[14].

Les noms des lieux sur les territoires actuels des Albanais et des Roumains, explicables a l'aide de l'albanais et du roumain, ne sont pas nombreux, mais ils ne manquent tout a fait non plus. Il faut rappeler ici par exemple que les Roumains n'auraient pas pu garder le nom *Dunăre* qu'au nord du fleuve, ou existait la seule population antique a l'utiliser, les Daces, tenant compte du fait que les Gètes, les Thraces et, parmi eux, les Besses ne connaissaient que la dénomination *Istros*[15]. De ce point de vue donc il est difficile d'admettre la symbiose postulée par G. Schramm entre les futures Roumains et les Besses (les futurs Albanais) dans la région des Besses, puisque

---

possibilité.

[13] Voir I. Donat, *La vie pastorale chez les Roumains et ses problèmes*, en "Dacoromania", nouvelle série, I (1973), p. 78-103; Ov. Densusianu, *Opere*, I, Bucureşti, 1968, p. 185-214 (sur la transhumance en Roumanie, en Pyrénées, en Espagne, en Sardaigne, en Suisse et en Italie); Fernand Braudel, La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II. IVe éd., Paris, 1979, I, (p. 168, 174, 177-178, 182, 186, 187-188 de la version roumaine); Emmanuel Le Roy Ladurie, *Montaillou, village occitan de 1294 a 1324*, édition revue et corrigée Paris, 1985, I (p. 219-251 de la version roumaine.)

[14] Cătălina Vătăşeşcu, *Termes chrétiens d'origine latine en albanais et roumain*, en RESEE XXXII (1994) 1-2, p. 5-19.

[15] Une analyse de la diffusion des noms antiques du Danube et de leurs continuateurs a réalisé d'ailleurs G. Schramm en "Dacoromania", nouvelle série, I (1973), p. 232, 234; v. aussi l'étude de C. Poghirc dans le même volume, p. 357 et suiv. Un exemple du domaine albanais: le nom de rivière *Mati* semble être plutôt hérite qu 'emprunte, comme le considère Schramm.

L'évolution soi-disant régulière d'après Schramm, *a> e*, à cause de laquelle on devrait attendre la forme* *Met*, n'est pas obligatoire; elle est en effet conditionnée morphologiquement, comme l'a démontré E. Çabej (*Shumësi i singularizuar ne gjuhën shqipe*, Tirana, 1967 et la version allemande en "Lingua Posnaniellsis" VII (1959), VIII (1960), que l'auteur ignore malheureusement). De plus, le nom antique *Mathis* trouve une explication en albanais, où *mat* "rivage; berge" (Solta, *oeuvre citée*, p. 139-140).

ceux-ci nommaient le Danube *Istros* et non pas *Donaris* (*Dunăre*).

Un domaine important de recherche reste celui des rapports entre le roumain, l'albanais et le dalmate et celui des relations des Albanais et des Roumains avec les Byzantins et les Slaves. Il y en a une très riche littérature - surtout roumaine, bulgare et serbe -qui explique mieux le lieu des Vlaques dans les Etats sud-danubiens; les Vlaques étaient loin d'être la population errante, sans aucune organisation et dépourvue de toute couche dirigeante, telle que G. Schramm la présente.

Le livre de G. Schramm reprend, d'une manière assez rigide, maints arguments de G. Weigand, de Roesler et de ceux qui considèrent les Albanais et les Roumains comme originaires d 'autres territoires que ceux habités actuellement, en ignorant tout à fait les résultats et les arguments des recherches qui démontrent la continuité de ces deux populations *autochtones* dans le Sud-est européen. Se posant des questions auxquelles l'auteur s'empressa de répondre d'une manière évidemment unilatérale, le livre de G. Schramm incite pourtant a des réflexions et a des recherches nouvelles concernant l'ethnogenèse dans le Sud-est européen, y compris la conversion de bonne heure au christianisme des Albanais et des Roumains.

Cătălina VATASESCU

LA VIE SCEINTIFIQUE

UNE CONFERENCE SCIENTIFIQUE DEDIEE A SAMI FRASHËRI ET SON ŒUVRE

A l'occasion du 100e anniversaire de la mort de Sami Frashëri, l'Institut de l'Histiore et l'Institut de la Linguistique et de la Littérature de l'Académie des Sciences d'Albanie, l'Académie des Sciences et des Arts de Kosova, en collaboration avec la Direction Générale des Archives d'Etat et le Musé Historique National ont organisé, le 18 juin 2004, dans la salle du Musée Historique National, la conférence scientifique dédiée à Sami Frashëri et à son œuvre. Il y a eu participation des chercheurs des instituts de l'Académie des Sciences d'Albanie, des Archives d'Etat et du Musée Historique National, des albanologues de Kosova, de Turquie, d'Italie et d'autres invités.

Le Prof. Dr A. Lalaj, directrice de l'Institut de l'Histoire, a tenu la parole d'ouverture de la conférence, où elle a souligné le rôle de S.Frashëri dans la pensée politique albanaise en tant qu'étatiste, penseur et linguiste.

La conférence a développé ses travaux en deux séances.

Le rapport "*S.Frashëri, un éminent éstatiste albanais*" a été présenté par l'académicien K. Prifti. Les autres historiens qui ont pris la parole ensuite ont souligné les aspects les plus importants de l'œuvre de S. Frashëri comme sa grande contribution dans le domaine de la culture et de la nationalité albanaise, son rôle dans le mouvement nationaliste turc, son intérêt pour les sciences de la nature, son rôle dans l'émancipation de la femme etc.

En ce qui concerne les domaines de la linguistique et de la littérature, y ont été présentés les exposés suivants.

Le Prof. Dr R. Ismajli (Prishtinë) dans sa communication "*S. Frashëri comme linguiste*" a rappelé son rôle en tant que philologue compétent, lexicographe distingué, orientaliste et turcologue éminent et l'un des premiers parmi les Albanais qui ont fait l'histoire de la grammaire. Il a souligné que par ses idées linguistiques et démocratisantes, S. Frashëri a joué un grand rôle manifesté dans la demande, assez répandue chez les représentants de la Renaissance pour contredire la diglossie et retourner à la langue du peuple tout en l'épurant des éléments étrangers au profit de ceux autochtones et pour choisir une écriture appropriée basée sur l'élément latin. L'auteur de la communication a fait ensuite une description détaillée des deux actions fondamentales de S. Frashëri pour matérialiser ces idées: l'élaboration de l'alphabet et l'écriture en albanais de la grammaire de la langue albanaise.

Le Prof. Dr I. C. Fortino (Italie) dans sa communication "*Sami Frashëri et Jeronim De Rada: notes à propos d'une lettre*" après avoir jeté un regard sur l'importance de la correspondance entre les diverses personnalités, s'est arrêté sur la correspondance entre De Rada et S. Frashëri en soulignant sa grande importance du point de vue politique et culturel. Ce fait conduit l'auteur à chercher d'autres lettres que De Rada

aurait écrites à Sami Frashëri, afin de reconstituer ainsi la mosaïque de leurs relations. L'auteur vient à la conclusion que cette correspondance aide à vérifier les données des lettres échangées avec les informations que donnent les revues de l'époque.

Dans son exposé: "*Problèmes de l'histoire de la langue albanaise dans l'œuvre de Sami Frashëri*" le Prof. Dr S. Mansaku a remarqué que dans l'œuvre linguistique de S. Frashëri sont synthétisés et enchevêtrés ses idées de programme d'action. En tant qu'homme d'Etat, Sami a défini le rôle historique que la langue albanaise a joué dans le processus de la formation et la sauvegarde de l'dentité nationale des Albanais. En tant que théoricien et philosophe de la langue il a publié en 1886 un ouvrage théorique et historico-philosophique intitulé *Lisan* (La Langue). Comme linguiste il s'est occupé de l'alphabet, de l'abécédaire, de la grammaire de l'albanais et des dictionniares, lesquels demeurent aux fondements du progrès de la langue et de la culture d'un peuple. S. Frashëri a traité dans son œuvre des problèmes de l'éthnogénèse des Albanais, de l'origine de la langue albanaise et de sa place au sein de l'indoeuropéen.

Le Prof. Dr E. Lafe a présenté son exposé "*La langue littéraire unifiée dans la pensée de S. Frashëri*" où il a mis en évidence que la vision de S. Frashëri sur l'Albanie qui se construirait, il ne pourrait pas manquer la question de la langue générale ou littéraire dont cet Etat se servirait, une question que S. Frashëri considérait comme l'attribut fondamental de l'Etat. Selon lui, la langue littéraire commune serait formée par la fusion des dialectes dans la capitale future de l'Albanie. Il considérait comme tâche de l'Etat et de l'école l'application et la propagation de cette langue littéraire formée sur l'un ou l'autre dialecte. Cette fusion des dialectes dans la capitale albanaise contribuerait à compléter et enrichir avec des éléments nouveaux le système supradialectal de la langue littéraire et à épurer la langue des éléments étrangers.

L'académicien J. Bulo dans sa communication "*Le dictionnaire de la langue albanaise de Sami Frashëri – un projet ou une réalité?*" a parlé d'un manuscrit, notamment d'une lettre de Jani Vreto écrite le 23 novembre 1885. La lettre avait été trouvée en Alexandrie, dans le fonds de Thimi Mitko. Son original se trouve dans les Archives de l'Institut de la Linguistique et de la Littérature. Jani Vreto écrit entre autres à Thimi Mitko à propos d'un dictionniare en préparation dont l'auteur est S. Frashëri. Ce dictionnaire aurait 6000 mots racines et deux ou trois fois plus de mots dérivés. L'auteur de la communication a remarqué que les traces de ce dictionnaire disparaissent et a ajouté qu'il reste à éclairer certains points qui portent sur la raison pour laquelle S. Frshëri aurait renoncé à la publication, sur le type de ce dictionnaire etc. Les chercheurs doivent poursuivre leur travail dans ce sens, ce qui mènerait à une grande découverte pour la linguistique et la culture albanaise.

La jeune chercheur Dr G. Abazi (Negro) dans sa communication "*Sami Frashëri et Nezim Frakulla - un lien accidentel ou une connaissance naturelle*" a parlé d'un manuscrit de S. Frashëri datant de 1882 qu'on conserve aux Archives d'Etat à Tirana dans le fonds personnel de S. Frashëri Le cahier

a 19 feuilles et les dimensions 19x35 cm. Il contient 27 chansons extraites du *Divan* de Nezim Frakulla. C'est une source intéressante qui jette de la lumière sur 7 poésies inconnues de Nezim. Les chansons sont écrites avec l'alphabet d'Istanbul. Après avoir identifié le lien existant entre le manuscrit de S. Frashëri et les autres copies du *Divàn* de Frakulla, l'auteur de l'exposé, par un rapprochement comparatif, a apporté des arguments et contre-arguments essayant d'éclaircir l'hypothèse que Sami aurait recopié ces poésies sur un texte écrit ou les aurait recueillies de la bouche des personnes les connaissant par cœur.

A la fin des deux séances il y a eu des discussions. Dans les salles du Musée Historique, l'on avait exposé des documents et des reliques de Sami Frashëri, tirés du fonds des Archives d'Etat et du Musée Historique.

M. BEJTJA

LE IXE CONGRES INTERNATIONAL D'ETUDES SUD-EST EUROPEENNES

Du 30 août au 3 septembre 2004, à Tirana, a développé ses travaux le IXe Congrès International des Etudes du Sud-Est Européenes, organisé par le Comité National Albanais de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen, sous le patronnage de Son Excellence, M. Alfred Moisiu, Président de la République d'Albanie.

Ce Congrès a été organisé avec le soutien moral et financier de l'UNESCO, avec le financement du Gouvernement Albanais et le concours de l'Académie des Sciences de l'Albanie.

Un grand travail pour la préparation et la bonne marche du Congrès a été fait par son comité organisateur.

A cette activité ont participé environ 300 chercheurs venant de 30 pays, dont 100 chercheurs albanais de la République d'Albanie (le pays organisateur), de Macédoine et de Kosova.

Le thème central du Congrès était "*Peuples, Etats et nations dans le Sud-Est de l'Europe sur la longue durée*".

La séance plénière de l'ouverture du Congrès a été tenue le 30 août dans la salle del'Académie des Arts à Tirana. Le Congrès a été ouvert par l'académicien Luan Omari, Président du Comité National Albanais et vice-président de l'AIESEE. Après avoir salué et remercié les participants, il a souligné le grand appui que le Comité International de l'AIESEE, son Président, le Prof. André Guillou et son Secrétaire Général, l'académicien Râzvan Théodorescu, avec l'équipe de son Secrétariat à Bucarest, ont donné à l'organisation de ce Congrès. Il a souligné ensuite l'importance des congrès de l'AIESEE en comme d'importants événements scientifiques et culturels et en particulier l'importance de ce congrès-ci organisé à Tirana pour la première fois en raison des conditions favorables créées à la suite des grands changements menés en Albanie. "*Ce Congrès*, - dirait prof L. Omari -, *a lieu dans une situation totalement différente, quand tous les pays de la région balkanique marchent vers un développement ultérieur qui vise leur intégration dans l'Europe unie,*

de l'Europe du Sud-Est. Naturellement, comme le Congrès est tenu à Tirana, la problématique albanaise a occupé une large place dans ses travaux et elle a été traitée dans divers aspects et selon différents points de vue. Les chercheurs albanais et beaucoup de chercheurs des autres pays ont traité dans leurs exposés des questions de l'histoire, de la langue, de la littérature et de la culture albanaise, en les considérant dans un contexte balkanique et européen.

Pendant les jours du Congrès, dans l'Académie des Sciences d'Albanie s'est réuni le Comité International de l'AIESEE, où il a été discuté sur diverses questions de l'organisation et du fonctionnement de l'association. La réunion a confirmé la réélection des mêmes dirigents en tête de l'association. Au poste du Président a été réélu le Prof. A. Guillou et à celui du Secrétaire général, l'académicien R. Théodorescu. Il y a été décidé de tenir le Congrès suivant, en 2009, à Paris.

La séance plénière de clôture du IXe Congrès de l'AIESEE s'est déroulée le 3 septembre 2004 dans la Salle de l'Académie des Sciences d'Albanie. La parole de clôture a été tenue par M. Râzven Théodorescu qui a apprécié les travaux du Congrès et a remercié les organisateurs et les participants.

S. MANSAKU

LA CONFERENCE SCIENTIFIQUE "LA LEXICOGRAPHIE ALBANAISE - HERITAGE ET PERSPECTIVE"

Le 3 décembre 2004 à Tirana a eu lieu la Conférence scientifique "*La lexicographie albanaise – héritage et perspective*", organisée par l'Institut de la Linguistique et de la Littérature près l'Académie des Sciences d'Albanie et l'Académie des Sciences et des Arts de Kosova. Y ont participé des auteurs de dictionnaires, des traducteurs, des éditeurs et d'autres invités.

Un rapport et 26 communications ont été tenus à cette Conférence par des scientifiques d'Albanie, de Kosova, de Macédoine, d'Italie et de Hongrie. A la fin il y a eu une séance de débats.

Dans son discours d'ouverture le directeur de l'Institut de Linguistique et de Littérature, l'académicien J. Bulo, entre autres, a dit: "*Lorsque, il y a plus d'un siècle, Naim Frashëri et son frère, Sami, écrivaient que l'albanais est fait, ils étaient conscients qu'il en restait encore un long chemin à parcourir avant que l'albanais ne devienne une langue moderne de la culture des Albanais, car il en manquait encore l'un des piliers de la langue: le vocabulaire*". "*La riche tradition lexicographique méritait* – a-t-il souligné – *devenir l'objet d'une conférence scientifique. Dans ce travail inspiré par l'amour pour la langue et par la passion pour la recherche scientifique, une bonne part revient aux lexicographes, chercheurs et gardiens du mot. Tous les hommages vont aujourd'hui à ceux qui ont consacré leur savoir et leur vie au mot albanais.*" Plus loin il a parlé de la nouvelle situation des développements sociaux et culturels, face à laquelle se trouve la langue albanaise et les tâches incombant à la lexicographie albanaise pour qu'elle puisse répondre à ses développements.

Ensuite le Prof. J. Thomai a tenu le rapport "*La lexicographie albanaise – héritage et perspective*" où il a souligné que cette conférence est la première conférence scientifique consacrée à ce

Le Prof. M. Mandalá a informé dans sa communication "*Fouilles lexicographiques dans le milieu arbëresh de Sicile*" qu'au projet "BETA" participe aussi le département de la langue albanaise de l'Université de Palerme. Il considère le travail pour ce projet comme une continuation de la riche tradition des Arbëresh de Sicile dans le domaine lexicographique.

Dans sa communication "*A propos de la norme lexicale et de sa codification dans les dictionnaires explicatifs de l'albanais*" le Prof. Miço Samara a traité de la conception de la norme, de la codification et des rapports entre elles, en s'arrêtant sur la norme lexicale où il a souligné son caractère ouvert aussi bien pour les dialectalismes et les régionalismes que pour les néologismes et les mots étrangers, surtout les mots internationaux.

Le Prof. M. Çeliku a tenu la communication "*Quelques tâches de la lexicographie contemporaine albanaise*" où il a mis en évidence les acquis dans le domaine de la lexicographie (la collecte des mots de la langue du peuple et le *Dictionnaire de la langue albanaise contemporaine* (1980). Il a traité aussi des tâches pour l'avenir, au niveau national.

Dans sa communication intitulée "*La grammaire dans les dictionnaires de l'albanais*", le Prof E. Hysa a traité des liens entre les dictionnaires et la grammaire, ce qui touche non seulement la catégorisation grammaticale ou lexico-grammaticale des entrées mais aussi le corpus lexical, en rapport direct avec la question théorique de l'identité du mot.

Le Prof. Gj. Shkurtaj, dans sa communication "*Éléments ethno-culturels dans des dictionnaires de l'albanais*" a mis l'accent sur la nécessité d'une meilleure représentation du lexique et de la phraséologie, vue dans l'aspect des rapports avec la vie matérielle et spirituelle, une meilleure représentation des éléments ethniques - culturels dans ces dictionnaires, donc.

"*Dimension historiques-étymologiques en lexicographie*" s'intitulait la communcation du Prof. S. Mansaku où il a esquissé le chemin parcouru par la lexicographie étymologique de l'albanais, qui commence avec le petit dictionnaire de Pjetër Mazreku et atteind l'apogée avec l'œuvre de Çabej. Il a souligné le besoin d'un dictionnaire historique pour l'albanais.

"*A propos de la phraséologie albanaise dans les dictionnaires*" était le sujet de la communication tenue par le Prof. A. Jashari, où il a souligné l'importance de la tâche, à long terme, pour un dictionnaire phraséologique panalbanais.

D'un intérêt particulier était la communication "*Sur l'histoire de la lexicographie albanaise en Hongrie*" présenté par le chercheur hongrois le Prof. I. Schütz, où il a souligné l'importance des travaux pour les dictionnaires bilingues albanais – hongrois et hongrois – albanais, documentés depuis 1913.

Le Prof. As. H. Shehu, dans sa communication intitulée "*Questions de la syntagmatique dans des dictionnaires de l'albanais*" a traité de la question de "l'écologie des mots", des corrélations des mots.

Le Prof. As. V. Memisha a traité le sujet "*A propos de la chaîne de formation des mots verbe - nom d'action - adjectif participial dans les dictionnaires explicatifs de l'albanais*".

La plus grande "démocratisation" des dictionnaires était l'une des questions qui constituait le pivot de certaines communications.

Ainsi le Prof. Xh. Lloshi, dans sa communication "*Les notes stylistiques*

TABLE DE MATIERE

Shaban DEMIRAJ, Kristaq PRIFTI
Le Congrès de l'Alphabet et son rôle sur le développement du mouvement culturel national albanais ---------- 1
Rami MEMUSHAJ
The first Congress Phenomenon: the Case of Albanian ---------- 15
Alfred UÇI
René Descartes et la philosophie de Teodor Anastas Kavalioti ---------- 29
Jorgo BULO
La Renaissance Nationale et l'école romantique dans la littérature albanaise du XIXe siècle ---------- 47
Gazmend SHPUZA
Les Arbëresh et l'insurrection de 1911 ---------- 51
Vasil S. TOLE
On the Albanian Folk Iso-Polyphony ---------- 63
Lorenc BEJKO
Mortuary Customs in the Late Bronze Age of Southeastern Albania ---------- 75
Luan PËRZHITA
Typologie et chronologie des fortifications de la basse antiquité sur la voie Lissus-Naissus ---------- 107
Emil LAFE
Der Beitrag von prof. Waclaw Cimochowski zu den albanischen Studien ---------- 127
Hajri SHEHU
On Anglicisms in the Languages of the Balkans ---------- 137

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIE
"*Kodikët e Shqipërisë*" (Les Codex d'Albanie), une publication de la Direction Générale des Archives d'Etat, Tirana 2003, 306p. (A. Gjergji) ---------- 147
Les débuts de la christianisation des Albanais. A propos du livre de Gottfried Schramm, *Anfänge des albanischen Christentums. Die frühe Bekehrung der Bessen und ihre Langen folgen*, Rombach Verlag, Freiburg im Briesgau, 1994, 270p. (C. Vătăşeşcu) ---------- 151

LA VIE SCEINTIFIQUE
Une conférence scientifique dédiée à Sami Frashëri et son œuvre ---------- 159
Le IXe Congrès International d'Etudes Sud-Est Européennes ---------- 161
La Conférence scientifique "La lexicographie albanaise – héritage et perspective" ---------- 163